

DEMAIN MEURT A MINUIT

PAR VINCENT D
(version 1.8 sept2008)

*« ...Ivrement saoules
Mes envies fusent d'un rien
Que le cœur coule
Tant que la folie me tient
Je rêve au sol
Que le ciel me tombe enfin
Qu'il se décolle
Et s'écrase dans mes mains*

*« Je » est un autre
Et si la vie n'est qu'un songe
Bande d'apôtres
M'en imprègne comme une éponge ! »*

Loïc Laveissière

À tous les enfants morts,
Et nos pères et mères, ces assassins...

Prologue

Elle est morte. On pourrait même dire qu'elle est morte et enterrée. Complètement crevée la gonzesse, la pouf, la putasse, la chérie de ma vie, de ta vie, ta mère, ta fille et ma femme ; les qualificatifs subalternes du verbe amour ; le mot de la fin au début de l'histoire. Raconte-moi un mouton, dessine-moi un tombeau. Appelle-moi Saint Ex. Hors de... tout, toi, moi... Hors de... Tout toi moi... Hors de... Ex !

Synopsis : âme pétrifiée dans la poussière d'un cercueil solitaire au regard calcifié cinq pieds sous le seuil de l'entre-monde en l'obscur ferveur d'une fenêtre fermée sur une vie mortifère ; et tout ce qui ne sera plus : elle, moi, Nous. Elle est morte.

Surprise !

Oui, je sais que ça t'enthousiasme Monde. Tu en éjaculerais des arcs-en-ciel sur fond de couchers de soleil si tu ne ressentais la peur d'une explosion bileuse ; l'éjac facial des miasmes que je te crache à la gueule, dégobille sur ta calebasse cramoisie d'hypocondrie, affadie d'électricité. Les Watts purificateurs d'ethnies et le filament incandescent en brûleur de cornées. Il fait si sombre à la lumière.

Aveugle !

Allons, tu ne te souviens pas de moi ? Stéphane ? Le paladin de ses princesses ? Ça ne te dit rien ? Pourtant, je t'avais raconté de quelle façon j'avais rencontré celle qui deviendrait ma femme, mon égérie, et finalement ma pierre tombale, marbrée de l'éternel, cinquante-six tonnes et épitaphe de merde. J'étais devenu un héros pour toi, et ensemble nous allions changer le monde. Le monde, celui qui tue, torture, opprime, déprime, comprime, toujours par derrière, en douce mais sans douceur, plus de tunes pour la vaseline, plus de mailles pour la

sardine. Le tissage trop serré infirme, endort l'esprit, tord la réflexion, le rêve se meurt et la révolte se terre. C'est trop facile Monde !

Ouep Bonhomme, t'as bien compris, c'est de toi que je parle. Non pas de toi mais de TOI. Laisse, c'est à toi que je parle Monde. Il est venu le temps des Vérités. Oui, le temps est venu de faire éclater ton immoralité. Le vice vissé à la peau. Peau du coup peau de genoux. Râpé. Spleen idéalisé, splif idéacidé. L'idéation qui suivra sera homicide. Certitude de l'absolu.

Abscons ? Laisse venir et ça viendra disait papa.

Stéphane, c'est ainsi que l'on me prénomme ; un prénom pour la vie un prénom pour toujours ; le mot le plus personnel et le plus intime que nous n'aurons jamais ; un mot imposé par un autre, souvent maladroit parfois inconscient, ou juste idiot ; un mot appliqué comme une marque de naissance, fer rouge ou fer noir pour la vie et le toujours ; le mot qu'il nous faudra apprendre, apprivoiser, accepter ; un mot pour se définir, se reconnaître, s'aimer ou se détester.

Physiquement, je suis toujours aussi grand et toujours aussi maigre. En réalité, il n'y a que peu de différences entre hier et aujourd'hui si ce n'est un certain nombre de demains oubliés dans le filigrane d'une photo souvenir désagrégée.

Mon âge précis ? Oh non Monde ! Ce serait trop simple. La seule chose que tu as besoin de savoir c'est que lorsque nous nous sommes quittés j'avais dix-neuf ans et que j'étais allongé sur une plage, un trou dans le bide, victime d'un coup de couteau et d'idées chevaleresques. La seule chose que tu as besoin de savoir c'est que j'allais changer le monde, que Nous allions changer le monde.

Depuis, le temps a passé, un sacré morceau de fichu temps on pourrait dire. On en a fait des choses avec Aurélie, Bob et Jack.

Ok Monde, rien n'a vraiment changé si ce n'est empiré. L'empire a l'emprise d'une main acidulée ferreuse hein. Tu m'étonnes ! On a essayé mais pas réussi. C'est là la seule chose dont nous puissions être jugés. Coupables. Condamnés à la perpète. Aliénation ouvrière, galère urbaine, aide-socialisation à fond. C'est à peu près ce qu'on a récolté ; une bonne récolte soit dit en passant. Mais bon, pas de quoi en faire un œuf sur le plat ni même se brouiller. D'ailleurs ça fait un bout de temps que les poules ne pondent plus d'œufs. Ça ou autre chose, ça ne choque plus personne. On dirait bien que les bouts de temps s'accumulent pour tout le monde. Avec quoi au bout ? Rien. On doit pas manger assez de bananes. Je sais pas. Peut-être que tous ces bouts de temps mis bout à bout ça pourrait faire une histoire, ou une éternité, peut être... Laisse... Je vais me rouler une clope.

Tu veux que je te plante le décor ? Ok. Fais gaffe, les racines en sont tortueuses et profondément entortillées dans la boue nauséabonde de la misère sociale. Si tu veux une image on pourrait dire que cela ressemble à ces palétuviers qu'on peut voir dans notre télé, sur la cinquième, par un bel après-midi emmerdant ; la culture est toujours emmerdante, surtout celle de pays où nous n'irons jamais. À la place d'un fleuve filant libre et sauvage entre les racines de l'arbre, ce serait plutôt fange paludéenne et stagnation puante, le tout emberlificotées dans des circonvolutions quadridimensionnelles sans queue et surtout sans tête. Nous, nous sommes en dessous du centre de l'arbre, baignant dans l'eau fétide, les regards abandonnés vers des ailleurs perdus, loin derrière ces barreaux de bois encombrés des immondices de notre nature. Inextricable.

Je suis assis dans ma cuisine. Papier peint floral délavé, printemps sur fond de poubelle pleine. Ça déborde. Tout déborde. Et je me saborde avec conscience et patience, la patience de l'évadé. Oh oui je voudrais m'enfuir, partir pour ne plus dépérir, changer de peau de tête de vie pour ne plus jamais revoir son image-visage hanter mes nuits concentriques. Je la vois apparaître dans le noir, ce si doux minois, charme bellissimo turbo direct injection. Il

flotte dans l'air enfermé par mes fenêtres calfeutrées. Je ne veux plus rien voir qu'elle. Mais je ne peux plus l'avoir non plus. Elle est morte.

Dans ma cuisine, il y a une table. C'est une table tout ce qu'il y a de plus banale, en bois avec quatre pieds et une planche tailladée d'innombrables coups de couteau. Pleure pas Monde, les tables sont en bois mort. La mienne n'a même pas souffert. Il ne reste plus qu'une chaise sur laquelle je me suis assis ; les autres gisent dans un coin, brisées par la fureur du vide, exploatomisées contre un mur de plâtre. Les chaises ne sont plus, le bois reste mort.

Sur cette table qui ne servira plus à grand-chose, j'ai posé un verre. Un verre vide tellement calcairisé par l'eau domestiquée de nos robinets qu'il en paraît plastifié. Les verres blancs en symbole d'une génération dégénérescente ; ou bien déjà dégénérée ? Je ne serai pas digéré, juste oublié, et par-delà moi le peuple sera sacrifié sur un billot érigé en forme de billet Place de la Bourse. Il y aura quelques survivants et parmi eux un malin appellera ça la Place de la Bourde pour faire intelligent devant ses potes. Il le dira juste au moment où un historien traînant l'ouïe attentive ou attentiste – forcément puisqu'un historien ne crée rien, il vole seulement l'histoire des autres – attrapera le lamentable jeu de mots et en fera une légende. L'auteur crèvera aussi minable soit-il oublié de tous.

Derrière le verre se trouvent six bouteilles. Pourquoi six ? Parce que le septième jour j'aurai besoin de repos ou parce que le dimanche est traditionnellement le jour de cuve des baltringues trop flippés de la vie pour avoir les couilles de se bouger un peu le cul. Le défonçage de gueule c'est bien plus facile. D'ailleurs c'est ce que je vais faire moi aussi, me défoncer la gueule. Sauf que vu que j'ai des balloches grosses comme les valoches accompagnant tes six heures du mat', moi je commence mon défonçage de gueule le lundi. First day last time. Pas de pitié pour le monde ! Tu veux te taper avec moi ? Viens je suis prêt. J'attends que ça depuis le jour de, le jour de le jour de, tous les jours de !

Six bouteilles. Pas pour les jours de la semaine, j'en n'ai rien à foutre. Non, six bouteilles pour toutes les fois où je suis mort. Allez on commence ! Une vodka pour mes six ans please boy ! Sans glace. T'es un guerrier ou la moitié d'un ? La glace endort les papilles or moi je veux papillonner, la sentir passer, crier, cracher le feu alcoolisé de mes abjections subjectives. Cul sec ! Alors essaie pas de m'enculer ça passera pas. La porte est fermée. Le pouvoir de dire oui on a vu ce que ça donnait, merci bien. Maintenant c'est non. Suivrons whisky, gin, tequila, une bouteille de rouge pour rincer et s'achever par la verte Chartreuse.

Un sacré programme hein Monde ! Des comme ça on n'en voit pas tous les mercredis et encore moins en panoramique. Le scénario est moyennement drôle cette fois-ci. Mais rassure-toi, je suis pas là pour te faire pleurer. Je suis là pour te raconter la suite de l'histoire avant de partir.

Tu te rappelles ? On devait changer le monde. Y a eu comme un contretemps oserai-je dire. Ici ou là, c'est le même prix pour tout le monde. La Mort ne fait jamais de soldes. Par contre elle en connaît un rayon en « liquidation totale » et en « tout doit disparaître ». Ne jamais baisser le prix. Ils finiront toujours par payer. Elle le sait et l'applique. Alors crache la monnaie bonhomme. Schling Schling !

Elle est morte. Comment ? Pas d'importance. Pourquoi ? Qui saurait ? Où ? On s'en fout. Il n'y a que l'homme pour poser des limites. La vie s'en moque elle de l'espace et du temps. Nous, faut bien qu'on se rassure à défaut d'assurer. Assurance sur la vie. Combien vaut ta vie ? Et la mienne ? Et nos souvenirs ?

La vie est passée dans son corps, dans le mien et entre nous, puis s'en est allée. Petite hirondelle conflictuelle, l'orage arrive, bouge de là. Le bonheur n'est pas pour toi bonhomme. La foudre, l'innocente, comme pour t'absoudre de l'aléatoire sur lequel tu n'auras jamais d'emprise. Ça fait peur. Assurance pour coup de foudre. Jamais sous un arbre. Un paratonnerre je veux bien, mais pas trop près, je ne veux plus être électrisé ! Frappe ! Je sais

pas où, mais pas trop loin que je contemple ta beauté, iridescente, monochromatique. Et ne me regarde plus car je n'existe plus.

Le premier jour c'était hier. Tu te rappelles Monde de cette rencontre ? Aurélie ma petite fermière blonde à la robe de printemps, si jolie, si douce. Dream for eternity. Si tout. Un ange luminescent en suspension irradiante. Sa beauté et sa douceur contaminaient les alentours ; un tour pour rien passe la main ; les oiseaux chantaient ; qu'ils pleuvent qu'ils ventent que les sapins majestueux se pétrifient de glace, elle aurait fait fondre un arc-en-ciel pour l'exploser en feu d'artifice. La vie. Brillante illusionniste. Magique Aurélie, toi qui voyais dans le noir de chaque cœur, le sourire d'une rose amoureuse de l'espace et du temps. Un homme redevenait un homme en ta présence. Combien ont craqué ? La multitude. Et c'est moi qui partageais tes nuits. Nuits de poème ; languide lune qui me coiffe d'un oripeau de vainqueur tranquille ; languide lune qui te coiffe d'une pâleur mortelle. Rien ne sera plus. Et tout ce qui était avec toi... Il ne reste qu'hier pour te faire vivre. Tous les demains s'en sont allés sur les ailes de cette hirondelle. Il fait toujours meilleur ailleurs.

Nous avons vécu des années ensemble. Aurélie et moi c'était le Tout. Sans elle, je ne suis rien. Clic Clac.

Mon verre est vide mais crois-moi je vais les remplir. Fais tes jeux rien ne va plus.

LUNDI

Le couronnement de la première récolte fut célébré par un coup de poignard dans le ventre ; je peux donc témoigner : ça fait mal. Ça fait mal certes, mais pas tant que ça à vrai dire, du moins pas plus qu'un œuf dans le plâtre. D'ailleurs, pour continuer de dire vrai, je me dis qu'on devrait tous se prendre un coup de couteau de temps en temps.

Oula ! Attention Monde ! Ne détourne pas mes propos pour en faire ce qu'il te convient de penser. Tu auras tout le temps désiré pour ça plus tard. Ce que je te dis n'est pas une incitation au meurtre. Tu sais bien que je ne me permettrai jamais d'encourager quelqu'un à tuer son prochain, aussi inutile soit-il. Non, pas au meurtre, par contre à l'estafilade je dis pas. Ouais, une bonne estafilade bien placée entre les alvéoles, là où s'envole la folle énergie, de molécules en atomes inoxydables, de particules en hydrogénisation, et donner vie à la vie, à l'envie, l'envie de toi l'envie de moi, le ciel et la terre ; hum, oui y a que ça de vrai. Après ça on comprend mieux pourquoi faut pas trop rigoler avec le temps. Ça remet les synapses en place ; les ellipses s'évaporent et amènent l'idée que, finalement, tout pourrait bien se terminer plus tôt que prévu et qu'on ferait mieux de se bouger les fesses si on veut faire un peu de bien à quelqu'un et avoir une bonne image de soi en partant ; ou quand le volatile volubile sentiment d'éternité s'évanouit face à la vulnérabilité de chaque instant. Je suis mort demain.

Aujourd'hui c'est la vie.

Profitons-en pour discuter Monde ; si je peux me permettre de t'appeler Monde bien sûr ; je peux ? Merci. Alors dépêchons-nous un peu. Le temps passe et nous allons manquer le début de la séance, la prochaine floraison, celle d'octobre, où éclosent les chardons ardents et

les fleurs de mes cerisiers d'automne. Souffle souffle et attise-nous de ces comètes qui ne font que passer sans même nous promettre de revenir. L'espoir n'est permis que le temps d'une respiration qui n'appartient à personne. Les secondes se dilatent en heures irrespirables pour des heures qui se condensent en secondes essouffées. Cette semaine sera longue, longue, longue...

Mais d'ailleurs Monde, et si les heures n'étaient que des années accélérées ? Hum. Laissons. Tant de ces heures damnées sont passées depuis notre dernière rencontre qu'il en faudrait des mirages pour combler ce manque de... On s'imagine que tous les demains du monde serviront à combler les manques de tous nos aujourd'hui et pourtant, et pourtant... Je ne saurais te dire combien il en fallut pour construire Rome, combien il en fallut pour détruire Babylone. Aujourd'hui n'est qu'un demain de plus, passé, déjà oublié, presque regretté.

Probablement que je devrais te raconter la suite de l'histoire. Que s'est-il passé après ce coup de couteau ? Qu'est-il advenu de Bob ? Où est donc passée Aurélie ? Bel amour, torpeur sauvage, l'ivresse de l'absolu absout, dissolu par l'éphémère absorption du pouvoir ; celui que l'on croit tous avoir, celui pour lequel on se perd, et celui pour lequel on meurt. Oh oui, tant d'années sont passées entre nous Monde, et, parmi elles, l'indomptable seconde ; celle pour laquelle on combat toute une vie et par laquelle tout s'effondre en un souffle.

Prise Un. Silence ! Moteur ! Clap !

Je suis un homme maintenant. Un homme mûr à la saveur immature d'un fruit cueilli trop tôt mais indiscutablement savoureux, un miracle naturel sans colorant artificiel.

Question.

La vie manquerait-elle de couleurs qu'il faille sans cesse la technicoloriser ?

Argh ! J'aurais voulu être un poisson des grandes profondeurs et je ne suis qu'un homme.

Question.

Combien faut-il de temps pour vider une bouteille de vodka estampillée 40°? Oui on commence par la vodka. Chaque semaine devrait commencer par une bouteille de vodka, pour nous rappeler combien il sera difficile d'atteindre le vendredi soir. Au lieu de ça, on la boit le samedi coupée avec de l'Oasis dégoué ; comme une faute de goût adolescente ou quand les papilles sont encore trop prudes, trop innocentes, et que la vie n'a pas fini son amorphie contemplative ; comme une vierge effarouchée du feu qui la brûlera, sans questions ni réponses, juste un brasier qui coulera vers le creux de son ventre, enflammera ses tripes d'un rêve humide, passionnel et dévastateur, le temps d'une expiation, pour s'excuser de cette peur infantilissante, le regard des autres. Assassins !

Oui, on devrait toujours commencer la semaine par une bouteille de vodka. Elle va si bien avec la Lune.

Regarde Monde. La douceur et la violence se confondent en une quiétude révélatrice. Ne vois-tu pas ? Alors, combien de temps me faudra-t-il pour vider cette bouteille de sa substance sauvage, de son indomptable essence qui me transcendera en roi magique et invulnérable ? Je ne sais pas. La journée si je commence assez tôt et si le soleil ne va pas trop vite. Tiens d'ailleurs. Attends. Bouge pas. Je vais fermer les volets et tuer l'astre divin. Faisons de cette cuisine un sépulcre luminescent, un tombeau enrobé de vie et d'abandon avant que ne vienne l'envolée finale.

Voilà, comme ça c'est plus sympa. Ça fait très ambiance détective privé par journée chaude à Los Angeles, un été des années 1930. J'ai pas de chapeau ni de gabardine, mince ! Par contre j'ai une clope. Allumette.

Fils de lumière. Regarde-les ces pieux illuminés d'impudeur, regarde-les fendre la poussière de nos restes incompetents, regarde-les s'infiltrer sans aucune pitié entre les interstices du bois mort, inutiles volets-prisons qui n'arrêteront jamais nos cauchemars. J'aime cracher ma fumée dans ces traits habituellement invisibles et ne parvenant à vivre qu'un

instant dans les résidus de nos scories, memories memories. Doucement. Tout doucement. La fumée pénètre la lumière, s'y profile, s'y dessine dans d'étranges arabesques veloutées, voluptueuses volutes velléitaires, et si tu souffles pour ranimer les particules suspensives tu verras une tempête stratosphérique de cuisine prendre forme. Magie photonique !

Première gorgée, chaude, brûlante, irradiante, dessine le tuyau où se sillonne le sens d'une vie sinueuse. Tout passe par l'œsophage et tombe dans l'estomac pour finalement se transformer en énergie ou en merde, elle-même potentiellement recyclable en énergie. Découpe l'estomac d'un homme et c'est toute son histoire que tu y liras, mais attention, pas de happy-end ici-bas, juste la miséricorde du Dieu de l'Inutile, celui qui ne sert à rien et par lequel tout arrive. Un paradoxe interne qui ne fait ni de bien ni de mal et n'a pas plus de sens qu'une poule aux œufs d'or pondant du laiton.

Vodka chérie !

Baby baby baby. I kiss you on your lips DE-LIC-TUEUSES. Makes me crazy makes me makes me makes me in order of time. Là où je ne veux pas aller, viens avec moi, tiens-moi par la main, nous redeviendrons des enfants-amants s'aimant sur les bords de l'horizon, lointain et éphémère. Petits enfants qui s'aiment se font l'amour, incendient le ciel d'une jouissance d'étoiles sur pluie scintillante, carminée telle une cerise sans voix. Come in me Baby. In order of time, makes me crazy crazy crazy !

Ah Monde ! La vie n'est jamais comme on voudrait qu'elle soit. Riche pauvre, beau laid, petit grand, maigre gros, nous ne savons nous définir que par la dualité de nos difformités. Nous voudrions être tout sauf nous, et, au final, nous mourons sans savoir qui nous étions, qui nous aurions pu être, et lorsque nous nous surprenons à y réfléchir, nous nous noyons aussitôt dans le flot déferlant des possibilités infinies.

Si je n'avais pas pris ce coup de couteau la suite de l'histoire eut été toute différente. Mais si j'avais séduit la belle brunette boréale avant de partir comme un clandestin sur la route, je

n'aurais pas pris de coup de couteau sur une plage de Normandie. Et c'est à ce moment que nous nous perdons dans le champ des possibles car nous pourrions remonter aussi loin que le souvenir nous y autorise et imaginer mille autres vies que celle que nous vivons. Ça fait peur. Alors, pour se rassurer, on se dit que si tout ceci ne s'était pas passé comme cela s'est passé, nous n'aurions jamais connu les plus belles choses de notre vie, notre amour, nos enfants, nos passions, et là, on arrête d'y penser. Laissons le Destin dessiner nos destinées.

La suite ?

Ok. Donc, je venais de me faire poignarder sur une plage de Normandie. Je regardais paisiblement les nuages vivre leur vie de nuages dans le ciel en me disant que j'aimerais bien être un oiseau de haute altitude si je pouvais pas être un poisson des grandes profondeurs. C'est à ce moment que les pompiers sont arrivés et ont fait leurs affaires sans faire de manières. Je les ai laissés faire. C'est leur boulot. Ils s'y connaissent mieux que moi en perforation tissulaire. Et puis j'étais trop occupé avec mes nuages scotchés dans le ciel comme des tissus d'air.

Ils m'ont emmené, trifouillé, réparé. Les médecins ont voulu prévenir mes parents mais je le leur ai interdit. L'hôpital était sympa, pas besoin de venir tout gâcher.

J'aime bien aller à l'hôpital. Il me semble que c'est à peu près le seul endroit au monde où les gens prennent soin de toi sans penser à ce que cela va leur rapporter. Mots de cœur, maux de corps, pense à moi mon cœur, panse-moi les corps. Enfin, en même temps, c'était à la fin d'une époque, aujourd'hui faut tenir les budgets et au diable Hippocrate et ses conneries. Bref et hélas, lorsque les médecins furent certains que je ne risquais plus de mourir chez eux, ils me mirent à la porte, non sans un certain soupir de soulagement me dois-je de préciser. Pourtant, je serais bien resté plus longtemps, mais bon, il semble que la vie soit ainsi faite Monde. À peine commences-tu à t'habituer au petit déj dans le lit, à t'habituer à vivre allongé peinard, bouquin dans la main droite télécommande dans la main gauche, à t'habituer

aux sourires fantasmagoriques des infirmières et tout juste commencer à croire que quelqu'un t'aime bien et qu'enfin tu ne seras plus jamais seul, que hop, dehors ! Dégage-moi de là et n'y reviens pas trop vite ! Va mourir ailleurs et de préférence loin !

Ce qu'ils n'avaient pas compris, c'est que je n'avais pas l'intention de mourir dans l'immédiat, que ce soit ici ou ailleurs. J'étais devenu un héros et j'avais une nouvelle mission : changer le monde, et si ce n'était pas possible, changer le mien de monde.

Et voilà ! On en est revenu là Monde. Ou quand la fin devient un début, qu'une nouvelle histoire commence. Le cycle immuable de toutes nos vies résumé en un cercle sans fin. Après ? Rien. On repart dans l'autre sens.

Bob m'a invité chez lui pour une tranquille convalescence. Ah oui, il faut peut-être que je te remémore qui est Bob. Après toutes ces années tu as peut-être oublié quels sont les protagonistes de ma vie. Et bien rassure-toi, ils ne sont pas nombreux, ça va être rapide.

Donc il y a Bob, Robert à l'origine. Il avait une vingtaine d'années quand nous nous sommes rencontrés sur une route de Normandie lors de mon aventureux périple à la mode Beatnik. Tu te souviens, j'avais décidé de rejoindre la banlieue parisienne au nord en partant à pied. J'espère que tu te rappelles car je ne vais pas te refaire toute l'histoire Monde. Faut aussi que tu fasses des efforts. Bob vivait chez ses parents, poursuivait des études et roulait en golf noire. Il avait décidé de m'accompagner sur la route quelque temps. C'était un gars sympa et finalement nous avons passé quelques années sur le même chemin avant que... Bref.

Bob était aussi le cousin d'Aurélie, mon amour, ma muse, mon âme sœur, la fille dont j'étais raide-dingue ! Elle était d'une ou deux années plus jeune et... et... et elle était magnifique en tout. Du moins jusqu'à ce qu'elle ne... Rhhh, j'ai un chat dans le gosier. Laisse. Elle vivait elle aussi chez ses parents qui dirigeaient une ferme quelques kilomètres plus haut que la banlieue.

Voilà tu sais tout. Bon, où en étais-je ? Ah oui. À ma sortie de l'hôpital, Bob m'a invité dans la maison de ses parents qui n'étaient toujours pas revenus de La Baule, ce qui me convenait parfaitement car passé un certain âge, les parents, faut les gérer avec parcimonie, du genre une fois tous les trois mois c'est pas mal ; et quand ce ne sont pas tes parents mais ceux des autres, je préfère même pas en parler. Les ponts générationnels ont chez moi été torpillés d'un absolu naufrage d'incompréhension à réciprocité équivalente. Un sentiment probablement dû à l'intangible et récurrente loi du : « tu verras quand t'auras notre âge ». Ma foi non, j'espère ne pas le voir. Que veux-tu Monde ? Il n'y a aucun lien immémorial entre eux et moi, et encore moins de sectarisme judaïque à la regarde-moi cette jolie grenouille, je lui câlinerais bien les cuisses ; à la limite Judas serait un frère, mais juste à la limite car l'imitation ne m'a jamais paru suffisamment intéressante au point de scarifier ma folie créatrice d'une tranche de : « tu verras quand t'auras notre âge ».

En tout cas, des parents de Bob, je n'en vis pas la moindre molécule durant cette période convalescente, ce qui, comme tu l'auras compris, fut tout aussi bien.

D'ailleurs, tout au long de cette maladive léthargie, il n'y eut pratiquement pas de visites. Il faut dire que seule Aurélie était habilitée à rentrer dans l'antre du malade que j'étais, mais juste le week-end, la semaine étant consacrée aux impératifs que tu comprendras bien : scolarité normalisatrice, vice de forme et uniformément vissée. Je te confierai que d'un point de vue personnel, j'aurais bien voulu un peu plus, mais bon, les week-end c'était déjà pas si mal ; juste ce qu'il fallait pour entretenir ma douce mélancolie et donc mes espoirs les plus fous.

Les autres jours, ceux où je ne faisais que l'attendre, étaient consacrés à la refonte du monde en acier trempé dans l'eau de rose. On aimait bien discuter avec Bob, préparer la révolution. Ces discussions prenaient souvent la forme de sacre quotidien dont la couronne épineuse et l'homélie pieuse se baignaient d'un soupçon de whisky à fort potentiel émergent,

ou immergeant, selon l'ambiance. Et la consécration finale explosait en magnifique gerbe multicolore, un bouquet de printemps sauvage et halluciné, une floraison irradiant le ciel et le sol de mille couleurs psychédéliques, selon ce que nous avons mangé.

Nous en avons créé des mondes, oh oui, et des sacrément plus jolis que celui dans lequel nous vivons. Nous nous y sentions même plutôt bien dans ces courts intermèdes spatio-temporels. Te rends-tu compte Monde ? Une lacération dans le continuum espace-temps, sans machine, sans informatique, just imagination. Comme quoi, avec une certaine dose de motivation, il serait tout à fait possible de modifier cette ignominie dans laquelle nous folâtrons depuis, depuis... Toujours ?

Je ne suis pas resté longtemps en convalescence et pourtant il me semble que cela a duré deux milliers d'heures. Il y eut tant de discussions, de dissertations, de digressions séminales ne menant à aucune fécondation in vivo que... Tu sais quoi Monde ? Je crois bien qu'à la fin j'avais du mal à être moi. J'étais un peu Bob aussi. J'étais un peu deux dans moi tout seul. Nous avons tellement échangé, tellement parlé de nous et de tout que...

La dernière fois, je t'ai dit que je ne parlais pas des autres, qu'ils étaient suffisamment là pour le faire, et bien je vais pourtant te parler un peu de Bob. De toute façon, il est parti lui aussi. Il s'est bien fait avoir. Tu l'as bien eu. Tu peux en être fier. Belle réussite.

Ah sacré Bob ! M'enfin. Passons buvons trinquons. À la gloire de Bob !

Hum...

Si l'on devait célébrer la mémoire de Bob on dirait probablement de lui que c'était un bon petit gars. D'ailleurs, peut-être est-ce ce que nous écrirons comme épitaphe le jour où il sera définitivement enterré. Ci-gît un bon petit gars. Mouais, je sais pas pourquoi, moi, perso, j'aimerais que les gens se souviennent de moi autrement que comme un bon petit gars. Je sais pas. Doit y avoir mieux comme trace d'éternité. Un truc genre : « Ici sommeille un dragon, dangereux et indomptable ». Oui, voilà qui me siérait davantage. Mais non, Bob c'était un bon

petit gars et une fois n'est pas coutume, je m'en vais préciser le pourquoi du comment par une légitimité bien feinte, à savoir qu'en réalité Bob était l'archétype du gars blasé. Rien ne le passionnait vraiment mais rien ne le dégoûtait non plus, quoi qu'il arrive c'était la vie et comme la vie semblait lui être par définition injuste, il fallait simplement s'y habituer et de préférence le plus tôt possible. Qu'un enfant meurt ou que l'équipe de France gagne la coupe du monde en 1998, pour lui, extérieurement, c'était pareil. Intérieurement, je sais pas. Parfois oui, parfois non. Je crois que le Bob, il emmagasinait jusqu'à se remplir et que d'un coup, quand c'était trop plein dedans lui, il craquait. Ce que je veux dire, c'est qu'une fois je l'ai vu supporter l'annonce du décès de sa grand-mère sans même broncher, pourtant ils étaient très proches. Beh rien. Pas une larme pas un mot. La vie est injuste, la vie continue. Trois mois plus tard, il fondait en larmes devant un oisillon tombé de son nid sous ses yeux. Une autre fois, il me fit le coup de l'assassin qui vient d'écraser un hérisson avec sa voiture. Ça, ça l'avait vraiment bouleversé. Il m'en parla pendant deux jours, insultant le monde entier, voulant déclarer la guerre à la Patagonie... Le troisième jour, il reprit sa voiture. Son corps devait s'être vidé de sa réserve de larmes. Tout pouvait recommencer. Etrange, hein Monde ?

Bob le Blasé. Insensible et pourtant si généreux. Généreux oui, car s'il pouvait faire quelque chose pour quelqu'un, y avait pas de problème, par contre, il n'y avait aucun moyen de lui faire faire quelque chose pour lui. C'est grâce à cette légère nuance que tu as pu te le faire servir sur un plateau Monde. Dès qu'il s'agissait de s'activer, de se bouger les fesses pour lui, Bob était pris de la plus grande des fainéantises. « À quoi bon ? » disait-il en ces cas.

Blasé, généreux, il faisait partie de ces gens commençant un millier de choses et n'en terminant aucune, perdant son temps dans l'inconsistante inconstance dont il avait fait son credo, fatigué à force de ne rien faire, profane à vie, plaintif aussi.

Je ne sais pas d'où ça lui venait. Est-ce parce qu'un de ses oncles avait abusé de lui lorsqu'il était enfant ? Je ne sais pas.

Comment savoir ?

Hum.

Je devrais peut-être accélérer le tempo. J'ai peur de m'endormir. L'analyse psychologique n'a jamais été mon point fort. Je me contente de ressentir les choses et les gens, d'analyser les faits. Laissons les supputations aux soupirants, et puis, peut-être que cette bouteille de vodka m'ouvrira les portes d'une perception empathique qui m'amènera à une compréhension logique de l'illogisme humain ; peut-être ou peut-être pas. Qui n'essaie pas ne réussira pas hein comme disait ta grand-mère. Bouge pas Monde, je me concentre.

Un deux trois, cul sec, slach !

Un deux trois... quatre, cul sec SLLLLACHHHRG !

Un, deux troi... Non attends.

Makes me crazy baby. Makes me out of time. Wonderful Alice Tic Tac Panpan est mort. Wonderful Alice Kiss me behind the clouds of time. Transport me in a purple kiss. Alice ! Makes me...

Un, deux, trois, cul sec, slach !

Un, deux, trois,... huit, cul sec SLLLLACHHHRG !

Un, deux, trois, ça ira ça ira les aristochats à la lanterne, ça ira ça ira les aristochats on les pendra !

Hier je suis né. Je ne me souviens de rien. Mes souvenirs de naissance se mélangent entre photos défraîchies, anecdotes de repas de familles condescendants peuplés de cons en descendance directe de la planète Abrutus Finalus – troisième à gauche en partant de la droite – et réalité vécue entre un brin de paille et un fœtus de calamar. Comment faire le tri dans tout ce fatras ?

Par exemple, je me souviens très bien de cette photo où l'on me voit prendre la pose quelques minutes après mon expulsion vers ce monde à la lumière froide dans lequel nous

errons tous bon gré mal gré. Pourtant, je ne me souviens pas de mon arrivée dans ce monde, et sur cette photo ça pourrait aussi bien être toi bonhomme. Un jour ma mère m'a dit : « Tu vois sur cette photo c'est toi le jour de ta naissance ». Ok, si tu le dis maman, mais perso, vu toutes les conneries que tu m'as racontées par la suite, ça pourrait tout aussi bien être le portrait du fils du voisin. D'ailleurs, mon père aussi ça pourrait très bien être le voisin. J'ai bien changé depuis et je ne me reconnais pas sur cette photo, pas plus que dans mon père. T'aurais pas une photo du voisin plutôt ?

Des scènes comme celle-là j'en ai des dizaines en stocks mais pas moyen de savoir ce qui est à moi, ce qui est à l'appareil photo et ce qui est à la mythomanie de ma mère.

Oui Monde, tu as raison. C'est à ce moment précis que je devrais faire une citation de Freud suivie de près par l'explication dans le texte. Le seul problème, c'est que je n'ai pas lu Freud. Pas plus que les autres d'ailleurs. Oui je sais, c'est pas bien. Je m'en veux un peu pour tout te dire. En plus, c'est embêtant, je manque cruellement de culture. D'un autre côté tu vois, je ne doute pas un instant que quelques-uns de toi aient pratiqué de longues études sur la mémoire. Je ne doute pas non plus que beaucoup d'autres aient étudié mon développement d'enfant à modeler. Ceci dit, à quoi cela pourrait bien me servir ? Hier, j'étais machine à trier des lettres à La Poste. Un postier ça n'a pas besoin de tête, un peu de mémoire ok, mais juste la mémoire répétitive, la cognition tu laisses ça aux autres. T'es gentil merci.

Poursuivons.

On entend souvent dire que les années les plus importantes d'une vie sont les six ou sept premières. Alors, dis-moi Monde, comment se fait-il que l'on ne se souvienne de rien ? Réponds vas-y. Comment ça se fait ça ? Pourquoi je me souviens avoir joué au docteur avec une gamine de trois ans dans la cour de récré de la maternelle alors que je ne me rappelle pas un seul « je t'aime » de mes parents, pas la moindre caresse quand j'avais mal aux dents, pas plus que les fessées quand je débordais, aucun bleu, aucune gamelle, rien de rien. Pas même

un mot... Comment veux-tu qu'on grandisse bien si on se souvient de rien, si on est obligé de toujours oublier ? Tu veux que je réponde moi ?

On ne nous a rien appris. Jamais. Tous les enfants que nous étions, vous ne nous avez jamais rien appris, adultes que vous êtes censés être. Jamais ! Oh ça va ! Fais pas genre avec moi. Tout ce que vous avez toujours su dire c'est : « il faut » et « tu dois », version négative le plus souvent. C'est ce que tu appelles l'éducation Monde. Moi j'appelle ça la normalisation ou l'éducacon quand j'ai envie de me la péter « intellectuel à deux balles qui jouent avec les mots ». En tout cas ça n'a rien à voir avec le fait d'apprendre.

En réalité Monde, lorsqu'un enfant naît tu ne peux rien faire pour lui si ce n'est le nourrir et lui changer ses couches. C'est pas toi qui lui apprends à marcher, c'est pas toi qui lui apprends à mâcher. Théories de l'acquis et de l'inné. Mon cul oui, du blabla pour intello maniaco dépressif ça. Y a qu'à regarder pour comprendre. Tu leur apprends rien aux gosses et t'auras beau leur dire vingt mille fois « non faut pas mettre la main dans les trous des prises électriques » ou la variante « non ne mets pas tes mains sur le barbecue », ils n'arrêteront pas tant qu'ils ne se seront pas pris du 220 ou brûlés les mimines. Au final t'auras servi à que dalle Monde, et plus que la douleur de n'avoir pu protéger l'enfant, tu souffriras de cette frustration d'incapacité que tu as à transmettre. Apprendre ? Jamais ! La vie ça devrait pas mais ça s'apprend tout seul.

Alors ouvrir des livres c'est bien sympatoche, ça fait passer le temps, puis ça cultive le jardin, mais à part ça je vois pas trop. Avec tout ce qu'on sait de tout ce qu'on dit tous les grands hommes qui réfléchissent mieux que tout le monde, tu crois pas que le dit monde serait censé mieux tourner ? Tu crois pas dis ?

Hier, je regardais la couverture d'un livre dans une librairie. « Comment éveiller le génie qui est en votre enfant ». Moi je veux bien. Mais on part donc du postulat que tout enfant est un génie qui sommeille. Tout enfant est donc potentiellement un Marx, un Einstein

ou un membre de la famille Curie. Tous frères et sœurs. Papa Adam et Mama Eve. Pourtant, quand je regarde dehors, je suis pas vraiment aveuglé par la douce lumière de la sagesse hein.

Pipi caca popo. Voilà à quoi se résume un ptit. Scato et libido à fond. Si tu laisses faire bonhomme, ton ptiot il t'en fera des sculptures de sa merde, il en fera du papier peint et pissera sur ton canap cuir crédité sur cinq ans. Il se touche la bite à trois mois et la lâche plus avant ses sept ans. Animal je suis né, tu es là pour me tuer. Donc finalement tu nous as bien appris quelque chose : chier dans un pot en plastique made in carrefour et ne pas se branler en public parce que c'est indécent, par contre plus tard on peut prendre un fusil, un couteau ou une machette et tuer sans pudeur.

Même pas peur !

Je bois, je vois, alors je rebois. Je m'aveugle d'un rien, d'un soupçon de candeur. Même pas peur ! J'aime la vie mais c'est la vie qui m'aime pas. Ça sonne bien comme phrase non ? Sans doute un peu trop cliché pour toi. Peut-être que je la mettrai comme fin, ça pourrait faire bien. Encore que je ne sache pas vraiment où tout ceci nous mènera. Ce qui est sûr c'est qu'on ne va rien apprendre. Beh oui, faut suivre Monde. C'est ce que je te dis depuis tout à l'heure. Si on n'apprend plus rien aux enfants, tu crois tout de même pas que c'est moi qui vais t'apprendre quelque chose. Y a trop d'orgueil dans la partie.

Imagine. Puisque tu es persuadé d'être l'infini tout puissant par rapport à un enfant, puisque tu es persuadé que seuls toi et ton chemin sont les bons, ce n'est pas moi et ma réflexion somme toute assez limitée qui allons changer quelque chose à cela. D'autant que tu es persuadé que tout ce que tu as appris seul est La Solution. Comportement légitime puisque forgé sur ta propre expérience, celle-là même qui légitime tes croyances, celles-là même qui légitiment ton comportement. La boucle est bouclée n'en parlons plus. Tu doutes ? Alors dis-moi qui serait capable de remettre en question sa vie en acceptant un raisonnement, une vision, le rêve d'un autre ? Tu vois, y a personne. Il faut mourir pour cela. Cela ne nous arrive

pas assez souvent. On devrait mourir chaque soir et se réveiller neuf chaque matin, ainsi, nous serions capable de communiquer. En attendant, on blablatte, on parlotte, on pipelette, mais qui écoute qui ?

Bof. Qu'est-ce qu'on fait ? On continue ? On a qu'à continuer un peu, ça nous occupera. C'est pas toujours évident de s'occuper quand on est seul. Et vu que nous sommes tous seuls, au final, on se fait sacrément chier. C'est peut-être pour cette raison qu'on cherche sans cesse à asséner nos vérités au premier quidam venu. Et forcément, comme tous les premiers quidams venus ont leur propre vérité vue et avenue, on perd son temps à le perdre puisque nous avons aussi la nôtre et de cela nous ne démordrons pas. Logique imparable puisque c'est la vérité, et vu que par définition elle est unique, elle ne peut qu'être mienne, tu ne peux donc dire que des conneries. Mais c'est pas grave. Ce n'est même pas ta faute. Tu n'es qu'un quidam moi je suis La Vérité. Ou l'inverse. Angoissant hein Monde. Et tu veux que je te dise le pire dans tout ça ? C'est que même si tu refuseras probablement de l'avouer, tu le sais. Tu sais que tout ce que je viens de dire, et bien, c'est la Vérité !

Allez c'est pas grave. Détendons-nous. Tu veux un verre ? Non, je boirai tout tout seul. Comme un grand. Ça se descend bien la vodka en fait. Toute façon, passé le second verre tu sens plus rien. Le système est anesthésié. Je ne sens plus rien. Le liquide coule et enflamme mon corps à cœur dépourvu de visage.

Nous avons eu un enfant Monde. Un petit garçon. C'était hier. Il s'appelle Mato et a quelques années déjà. Déjà. Nous ne sommes plus que des « Déjà » quand il est là. Comme il va vite.

Je savais depuis toujours que je deviendrais père à mon tour. Il le fallait pour conjurer le sort, briser le cycle, casser la ronde des mal-aimés et bouleverser le Cosmos. Je le savais de toute mon âme.

Ce toujours parlait d'un autre jour sur une autre plage d'un autre Nord. Alors que je planais langoureusement dans les affres tumultueuses d'une vague dépressionnaire lascive, j'aperçus un Ange marcher sur la plage. Elle devait avoir deux ans. Ses petites jambes s'enfonçaient dans l'impitoyable sable. Elle luttait mais parvenait, je ne sais par quel moyen, à se maintenir debout. L'image de sa vie à venir résumée en un instant visionnaire. Poupine en lutte contre le reste du monde. Les joues gonflées de puissance rose, de vie et d'envie, souverain désir, la plage infinie, le monde infini. Petite fille que je n'oublierai jamais, quelle sera ta vie quand l'insouciance t'aura quittée ? Tu avais deux ans. Tu es grande maintenant. Disparue à jamais, tu brilles dans mon souvenir comme une étoile empourprée de force vive, celle de l'inaltérable aventure. J'ai gardé mes silences, calfeutré la source enivrante de ton image dans ma boîte féconde de rêves absolus et c'est grâce à toi que je suis devenu père.

En réalité Monde, rien ne prépare à devenir père. Absolument rien. Qui saurait et qui nous apprendrait ? Encore un mensonge de ta part Monde. Un de plus ou un de moins comme on dit ou ne dit pas...

Je me souviendrais toujours ce jour où Aurélie est arrivée en pleurs. Elle était coupable. Nous avions fauté. Elle était enceinte. Nos déjections ne mentent jamais. Fais pipi chérie, si c'est bleu c'est un garçon si c'est rose c'est une fille. Oui, le mien il est vert ! C'est quoi poussin le vert ? Plus sérieusement Monde, que pouvais-je faire d'autre que la prendre dans mes bras et me mettre à rire ? Hein, que pouvais-je faire d'autre ? Rien. Alors, je l'ai prise dans mes bras et j'ai rigolé. J'ai rigolé à n'en plus finir. Je n'ai jamais autant rigolé que durant cette infernale journée. Heureux fou que j'étais ! Je te niquais bien la gueule Monde. Moi Stéphane est égal à papa et toi tu ne vaux rien.

Rien. C'est à peu près ce que nous avions hier. Pas de quoi manger. Pas de quoi s'habiller. Juste assez pour continuer de s'aimer. Aurélie était le Tout et ce Tout serait maintenant égal à Trois. Triptyque hallucinant. Un, deux, et trois. Le père, la mère et nos

esprits saints épris de sainteté malade. Un, deux et trois. Yeah baby. I believe i believe i believe...

La voir s'engrosser de la vie était une vision d'anéantissement total, une déperdition sans autre mesure que l'insoutenable légèreté de l'instant. Chacune de ses inspirations portait en elle l'avenir d'un être à qui nous appartiendrions. Chacun de ses jours avançait l'illusion de la perfection. Aurélie. Tu étais si belle, si forte. Notre fils. Mato.

Hier, il est né. L'accoucheur l'a sorti des jambes de ce qui était devenu sa mère puis l'a jeté sur son ventre déjà dégonflé. Ce corps, minuscule pédoncule, violet, humide, perclus de douleur. Premier choc. J'empathise. Si nous ne l'avions oublié nous serions devenu fous. Ou est-ce l'inverse ?

Bien, il est là, enfin sorti, enfin vivant. Pour de vrai. Ok et on fait quoi maintenant Monde ? C'est bien sympa, bien marrant, mais on en fait quoi du gosse maintenant ? Ça ne me dérange pas de le prendre dans mes bras, de lui dire je t'aimé bébé, de lui filer le sein de sa mère, de lui changer ses couches. Mais sinon, on en fait quoi ?

Et bien on ne fait rien. Oui on ne fait rien. Rien qu'attendre et prier on ne sait pas qui on ne sait pas quoi mais on prie pour que tout se passe bien, pour qu'il ait la force de combattre, la force de vivre. Attendre attendre attendre. Wait a minut lady. Wait and see...

Et puis les jours passent, les mois passent, il puise en nous l'énergie de la victoire. Il la lui faut pour chaque jour vaincre les manques que nous ne pouvons combler. Chaque instant, chaque geste, chaque mouvement, semblent lui être un combat, une lutte dans laquelle la victoire n'est jamais acquise. Alors il puise en nous, nous vide de notre force pour que chaque jour devienne une victoire. Puis ce sont les années qui passent. La fatigue se stabilise. La guerre, elle, ne cesse jamais. Elle est de tous les instants. Il observe, l'air de rien. Il regarde, décrit, réfléchit, analyse, amène à la corrélation entre deux faits récurrents, reproduit. Tout est en place. Il réagit, développe, comporte. Il est Un. De son combat personnel pour la vie, il en

fait une guerre infinie à la mesure de sa toute puissance. Je veux donc je suis. Petit animal né, à nous de te tuer.

Murder is salvation.

Je ne suis pas partisan Monde. Et pourtant la lutte est sévère, forgée sur l'habitude, la conscience immémoriale d'un universalisme vomitif puisqu'incompris. Alors je lutte aussi, à ma façon. Je ne suis qu'amour. Aurélie, ma femme, déesse onirique, belle parmi les belles, rose des champs, rose des vents. Je cafouille bafouille hihi patapouille. Sers-moi donc un vers et serre le bien fort. Je suis le scribouillard blafard, le petit cafard qui renverse les verres et versifie en vert d'espoir.

Le fils grandit, obtient généralement ce qu'il veut. Chaque jour qui passe est une nouvelle merveille à contempler, une insulte au consensus.

La première fois qu'il a souri, la première fois qu'il a ri, la première fois qu'il a applaudi, la première fois qu'il s'est tenu assis, la première fois qu'il a avancé, la première fois qu'il s'est levé, la première fois qu'il a marché, la première fois qu'il a dit papa maman tata tiens regarde attends merci NON ! Toutes les premières fois, les drogues de notre quotidien amer, celui de la lutte pour le maintien parmi les vivants. À l'affût de la moindre progression, du moindre changement, de la plus petite évolution. Encouragement. Bravo. Clap Clap. Sa fierté dans le regard. Notre récompense. Notre motivation et notre force. Les premières semaines, il puisait en nous l'énergie dont il avait besoin, nous vidant, nous laissant lessivés, claqués, immobiles, allongés sur le sol en prière power gatorade. Après c'est nous qui puisions en lui la force de continuer, la force de poursuivre les chimères capricieuses d'une vie rêvée. Si petit, si fort, si grand. Mato ! Mon fils. Toutes ses premières fois étaient notre trésor secret. Aurélie ! Ma femme. Sa mère...

Jamais plus il ne la verra. Ses sourires lui manqueront, ses caresses, ses yeux et la douceur de ses cheveux. L'odeur d'un printemps d'été. Si on ne peut effacer une femme,

comment effacer une mère ? Il n'y aura plus jamais de cris dans cette maison. Cris de joie, cris de peur, non, juste les pleurs de deux âmes en manque. Mon corps ne peut plus pleurer. Mon âme ne peut plus arroser ce souvenir pour qu'il ne cesse de grandir, s'épanouir telle une fleur d'Eden plantée dans le terreau de nos tombeaux. C'est peut-être pour cette raison que nos souvenirs ne cessent de se flétrir ; lorsqu'il n'y a plus assez de larmes dans nos yeux pour... Ils se fanent comme des fleurs des bois en manque de larmes divines. Alors ne reste que l'image d'une présence, diffuse et vagabonde, les volutes du passé en guise d'avenir, le mirage d'une image indélébile pourtant de plus en plus floue, comme s'il fallait laisser s'en aller les morts. Je ne veux pas.

Regarde Monde. Le crépuscule. C'est si doux un crépuscule, si subtil, le jour et la nuit, les deux faces du monde, les deux côtés de la vie se mélangent, s'épousent pour ne faire qu'un, l'unité et le tout. Laisse-moi me baigner de cette humide quiétude. Quand tout ne fait plus qu'un c'est la communion sublime des étoiles et de la destinée. Laisse-moi me baigner de cette assurance sur la vie ; bientôt tout recommencera. L'espérance nous transperce, nous pénètre de ses demains. Ecoute le chant du vent et vois comme il nous emporte. Veux-tu que j'ouvre les fenêtres et les volets ? Ne bouge pas.

Trinquons au crépuscule et à la solitude. Trinquons aux maris qui perdent leur femme et par-delà toute leur vie. Trinquons aux enfants dont les mères et les pères sont partis trop tôt. Trinquons aux myriades de larmes scintillant sous la lune naissante. Nos pleurs se rejoignent tous par-delà les horizons pour former des pluies d'océans où se noieront les souvenirs. Je ne veux pas l'oublier. Tu nous dis que nous n'oublierons rien Monde, mais si nous oublions notre première vie, notre première enfance, la plus importante, pourquoi n'oublierions-nous pas notre premier amour, celui des étoiles et de la terre ? Je ne veux pas oublier ces centaines de souvenirs que nous avons ensemble, à deux puis à trois. Restent les négatifs de photos surexposées, l'image, le flou, puis l'oubli. Je ne veux pas.

Laisse-moi écouter cette chanson de Bonetcha.

Quand à la prochaine lune
Seront morts le dégoût
La haine et l'amertume
Je serai loin de tout
Car à la prochaine lune
J'aurai fait du chemin
Si nos vies n'étaient qu'une
Seul...je ne suis plus qu'un...

Vous avez voulu fuir
Loin de moi après tout
C'était votre désir
Mais je suis plus loin que vous
Je suis un ego-X
Résolument tordu
Par le feu des mitrailles
Et les espoirs déçus...

Tout en haut de ma tout ?
Les bêtes se sont tues
Tout en haut de ma tour
La tempête est venue...
La tempête est venue...

Quand à la prochaine lune
Le silence vous aura tué
Vous ne serez que plumes
Et le vent pourra bien souffler...

Tout en haut de ma tout ?
Les bêtes se sont tues
Tout en haut de ma tour
La tempête est venue...
La tempête est venue...

Quand à la prochaine lune
Seront morts le dégoût
La haine et l'amertume
Je serai loin de tout...

Lune. Viens voir Monde comme elle rayonne. Blonde comme ma femme, femme
comme ma blonde. À jamais... Tu vois comme sa géographie dessine un visage empreint de

bonté, souriant, paré de douceur. La ferveur lunaire. Il est si rassurant de la voir veiller sur nous en ces nuits où la solitude et le chagrin nous oppressent si fort que demain n'est plus que peu d'espoir. Sans elle, cela ne fait aucun doute, il y aurait moins de monde au réveil ; l'ange protecteur de tous les suicidaires, la mère que nous avons tous perdue, elle est là, changeante et immuable. Elle veille sur nos rêves cauchemardesques, sur nos inespérables espoirs, sur nos invivables vies, tel un chérubin diaphane accroché à la nuit, dispensant sa bienveillance à travers les poussières d'une queue de comète. Mon Aurélie est près d'elle maintenant, j'en suis certain. La Lune accueille en son sein toutes les mamans parties trop tôt, par l'inadvertance d'une destinée capricieuse ; c'est là ce que j'ai dit à notre fils. « Regarde la Lune, l'âme de ta maman est là haut. Tu vois ce sourire, c'est une partie du sien. Toutes les mamans se rejoignent dans la Lune et veillent sur le destin de leurs enfants. Les nuits où ton manque sera trop fort, la douleur si criante, les larmes si lourdes, tu n'auras qu'à lui parler, elle sera toujours là, discrète et invisible, mais toujours elle sera là, à t'écouter, à veiller sur toi. Les mamans sont éternelles Mato ».

Moi-même je lui parle souvent. Il y a des morts et des séparations auxquelles on ne peut s'habituer. Je refuse de m'y habituer. Chaque réveil est une plaie à rouvrir, consciencieusement, méticuleusement, amoureuxment. Le froid dans notre grand lit, cet oreiller exagérément gonflé, cette partie du lit, lisse et froide comme une vierge imbuvable. Chaque matin est une blessure mortelle. Je refuse de m'anéantir dans les souvenirs indistincts de jours qui ne seront jamais plus tout ça parce qu'il doit en être ainsi. On passe sa vie à combattre pour ce que l'on estime être bon, et lorsqu'on touche du doigt le but suprême, la vie nous ramène à rien. C'est injuste. Et si la vie elle-même est injuste, alors, à quoi bon y vivre. Je croyais que l'injustice ne venait que de l'imperfection des hommes, mais comment expliquer la disparition d'un Ange, car plus que ma femme, plus qu'une mère, Aurélie était un Ange. Elle veillait sur le monde, prenait soin du plus petit et du plus grand, du plus riche et du

plus pauvre, rien d'autre que les cœurs et les âmes ne l'intéressaient. Alors pourquoi ? Pourquoi la prendre elle ? Je refuse Monde, sois-en certain, je refuse. Je refuse de l'oublier. Je refuse d'affronter l'avenir sans mon passé. Ok, tout le monde doit partir, doit évoluer, je suis d'accord avec le principe, y a pas de problème. Mais pas comme ça. Pas au milieu d'une vie. Pas tant que les espoirs et les rêves ne se sont pas eux-mêmes réalisés. Personne ne doit s'en aller avant d'avoir fait l'amour à ses rêves.

La bouteille se vide, mon esprit se remplit, s'enivre de cette violence alcoolisée, de ce film sans fin dans lequel elle avance lentement au bord d'un océan empourpré de sang solaire, seule et solitaire ; elle s'approche telle une sirène sortie des eaux et transformée en déesse humaine alanguie dans un parfum carmin ; elle avance lentement, si lentement... Puis s'évapore...

La nuit je pleure. Il fait nuit.

La nuit je crie. Il fait nuit.

Je suis né et j'ai oublié.

Enfant, je fus délaissé, détruit. Six ans l'année du crime. T'es grand maintenant tu peux comprendre mon garçon. Arrête de pisser au lit bordel ! Y a des chiottes pour ça ! Oh oui violente-moi ! Encore ! J'adore ça ! Non, j'ai six ans. Je veux des caresses et de l'amour.

Tchin ! Viens on trinque Monde. À la santé de tous les enfants morts.

C'est quoi un bébé ? Et un enfant ? Un petit animal blessé mais sauvage. Il faut le dresser, expliquer, asséner cette fatale vérité que nous autres adultes avons mis tant d'années à nous construire.

— Toi t'es mon fils, toi au moins tu vas me croire.

— Beh non papa, désolé mais je te crois pas.

C'est là une bien grave blessure. Les parents passent la majeure partie de leur temps à vouloir que leurs enfants leur ressemblent, incubent leur propre vérité sans même supposer l'idée qu'un jour ils puissent la réfuter.

J'ai pris des coups dans la gueule toute ma vie alors la vérité la voilà, tiens prends ça, sale gosse. J'ai pris des bites dans le cul tout le long de ma putain de chienne de vie alors tiens, prends ça, sale gosse. Toute la vie je n'ai été qu'un moins que rien, un galérien, toi tu peux faire mieux si tu commences jeune alors tiens, prends ça, sale gosse. J'ai raté ma vie bonhomme, par contre toi t'as six ans, t'as le choix, je vais me saigner pour toi, t'es mon espoir, mon rêve, tu es tout ce que je ne suis plus, tout ce que je n'ai pas pu être, alors me déçois pas bonhomme, si j'ai trimé quarante ans sans lâcher prise, c'est pour toi pas pour moi, t'es mon rêve, mon ultime espoir, tout ce que je n'ai pas pu être, alors tiens, prends ça, sale gosse.

L'enfant naît, il nous faut le tuer, c'est pour son bien.

« Assumer » et « responsabilité », la récurrence de deux mots accompagnant le petit enfant au quotidien.

Je t'emmerde Monde ! Un bébé n'a jamais eu besoin d'être assumé, n'a jamais eu besoin de sentir la moindre responsabilité. Tout ce dont un enfant a besoin, c'est d'amour. D'amour, de patience, de confiance. Tue ton bébé avec amour et il deviendra humain, assume-le et il deviendra homme ou femme, responsabilise-le et il te crachera à la gueule.

Je regarde ces adultes que je croise tellement pleins de toutes ces responsabilités qu'ils en débordent du nombril. Une sacrée bande de crevards. Que ce mot-là à la bouche. « J'assume mes responsabilités ». Les deux mots dans la même phrase c'est le cataclysme assuré. Connard ! T'assumes quoi ? Tes responsabilités. Et chaque enfant qui pleure d'amour c'est quoi ? C'est pas du ressort de ta responsabilité peut-être ? Ah c'est pas le tien. Et alors, c'est qu'un gosse bordel. Des étincelles plein les yeux des roses pleins les joues du sucre plein

la bouche, mais c'est pas le tien hein. Tous les enfants du monde sont comme le tien bordel ! Et toi Monde, plein des mots dont tu n'as aucun sens du sens, tu t'engrosses du pouvoir que tu aimerais avoir. Tu jouis de ta vérité qui t'absout de tout, y compris et surtout de tes manques. En vérité je vais te dire, tu captes que dalle à la vie, et de tes responsabilités d'humain t'en assumes rien. Tu te dis que c'est pas si simple, que c'est du cas par cas, que la vie c'est plus compliqué. C'est ça ouais. Y a toujours des bonnes excuses à l'incompétence et le con pétant étouffera toujours ses gosses de ses gaz nauséabonds emplis de ses putains de responsabilités ! Oui mais je savais pas. C'est pas ma faute à moi lolita lolito. Huit semaines, direction nourrice fiches de paies cotisations sociales. C'est de la responsabilité ça ou de la déresponsabilisation ? Tu vois ton collègue de bureau dix heures par jour et ton propre enfant une heure le matin une heure le soir. C'est sympa pour lui. C'est qui papa ? Désolé connais pas. Et maman ? Ah elle, celle qui pue la clope et le café. Ouais je la connais. Elle court tout le temps et ce qu'elle fait à manger c'est quand même moins bon que ce que fait la nourrice. Pas mal comme concept de payer des inconnus pour garder nos propres enfants. Vive les responsabilités. Heureusement y a les RTT hein. Faut bien travailler pour vivre et vivre pour travailler. Cherche babysitter pour parents en désir d'éclate. Cherche nourrice pour parents en manque de liberté. Cherche assistante maternelle pour parents responsables. Ça me chatouille sous les bras. Guili guili. La bouteille se vide la pression augmente. Cot cot fait la marmite et le marmiton de chez Nestlé a tout compris. Cuisiner ? Pour quoi faire ? Un micro-onde ça suffit. Le lait de doudounes ? Beurk c'est sale. Le lait en poudre avec de l'eau minérale adaptée aux repas des nourrissons c'est beaucoup plus propre. Plus H Y G I E N I Q U E ! Pas de panique t'as niqué t'es niqué mais tout est prévu pour toi et surtout pour lui. Quand la nourrice aura fini d'inculquer les premières bases à ton enfant on l'enfermera à l'école. Oula bonhomme faut commencer jeune tu sais, le programme est chargé et y a qu'une année pour le faire rentrer de gré ou de force, vent en poupe ou vent en proue. Ah tu t'étonnes que le

temps ait passé vite et que t'ais pas vu grandir tes enfants. T'es pas culotté toi déjà. Tu serais pas tous des Dagobert Monde dit. T'as pas l'impression que tout le monde a passé plus de temps avec tes enfants que toi, leur propre papamaman ? Une heure le matin, une heure le soir. Le week-end pas le temps. Faire les courses et lui coller une claque derrière la tête parce qu'il est pas sage et te fait honte en public, et lui remettre une fessée parce qu'en plus il ose pleurer. Le regard des autres. Classique. Le coup du bon père. Regardez tous j'assume ! Il fait chier en public BAM ! Calotte dans sa gueule ! Je suis un bon père hein ? Dites dites siou plaît les gens. Sûr il mange bien, il roule dans une belle voiture, vit dans une belle ville, a des jolis jouets fabriqués par des enfants d'autres pays qui ne sont pas du ressort de ta responsabilité, porte des vêtements confectionnés par des enfants d'autres pays qui ne sont pas du ressort de ta responsabilité. Une heure le matin, une heure le soir. Et encore si t'as de la chance, ça peut tout aussi bien être un week-end sur deux. Tu commences à comprendre là ou faut que je développe ? Laisse tomber tu connais rien de moi, tu connais rien de lui. Alors t'assumes quoi maintenant bonhomme ? Retour en arrière, juste derrière toi père. Impair passe et surtout, manque. Tu sers à rien. Même pas à faire de fils un homme. Je ne cesse de dire fils je pourrais tout aussi bien dire fille. Un gosse n'a pas de sexe parce que l'amour n'a pas de sexe. Tu préférerais quoi pour ton premier enfant, une fille ou un garçon ? Crève ! Un gosse est un gosse. Pourquoi tu veux déjà lui foutre sur la gueule la responsabilité de ne pas être du bon sexe. L'amour n'a pas de sexe.

Une fille, un garçon, je voudrais un hermaphrodite androgyne chérie !

— Beh va baiser un escargot !

— Au moins il mouillera lui.

— Tu veux que je te bave dans la bouche ?

— Non mais sur ma queue ça serait déjà pas si mal.

Enfant, trésor chéri, calfeutré à l’abri, voulu ou pas voulu, tu viens tout nu sans aperçu avant impression, juste un désir. Après c’est le choc. Un choc sans pare-chocs, un monument dans la gueule, monumental. T’as mal tellement tes émotions s’entrechoquent, valdinguent, v’la le dingue !

— Qu’est-ce t’as comme maladie ?

— Un bébé.

— Merde. C’est incurable ça.

— Je sais. Adieu les sorties, adieu les amis, adieu les cuites, adieu monde et vie.

— C’est pas si grave !

— Tu te rends pas compte toi. J’ai que trente-cinq ans, faut que je profite de la vie.

Puis moi je veux pas de gosse, t’as vu l’état du monde, c’est égoïste de vouloir un enfant.

Froussard poltron. C’est sûr que vu comme ça ton ego l’est bien parti. T’as qu’à le changer le monde s’il te plaît pas au lieu de pleurer. « Un gosse c’est trop de responsabilités ». Excuses pour intrusion méphitique. « Me faut une situation professionnelle avant, un gosse ça coûte de l’argent ». Beaucoup moins que ta voiture à cent mille connard ! Vous avez raison, faites pas de gosses, ça fera des malheureux en moins. Et si demain on t’annonce que t’es stérile, problème ovulaire, pauvre spermatozoïde esseulé dans une couille en manque de courage, tu ne rêveras plus que d’une chose : faire un enfant. T’iras adopter une petite chinoise, un petit brésilien, rarement un petit africain. Va comprendre pourquoi. La couleur fait peur. Pense à lui, un noir dans une famille de blancs, le jaune ça passe mieux.

J’ai fait un enfant Monde, ou est-ce l’enfant qui m’a fait ? Mato. Je l’aime. Mato. Je t’aime. Vous me l’avez pris. Nourrice règlementaire encadré puéricultrice éducateur pédopsychiatre projet pédagogique pédiatre psychomotricien tout est bon pour lui, des milliers de livres des milliers de principes qui ne sont pas forcément les nôtres, pas grave c’est

le règlement. Faut faire un bon petit citoyen de ce bonhomme. J'ai fait un enfant Monde ou est-ce lui qui m'a fait ? Dernier verre.

Tchin.

Allez, viens on trinque à l'amour à la mort à l'amour mort. Je l'aime si fort. Pour la première fois je connais la peur. Pas un jour ne passe sans que je n'aie peur, pour lui pour moi pour nous pour toi. À travers lui ce sont tous les enfants du monde que j'aime, ce sont tous les enfants du monde que j'aime, ce sont tous les enfants du monde que j'aime, ce sont tous les enfants du monde qui entrent dans une responsabilité humanitaire dont toi, Monde, tu as si peur et dont tu te contrefous. Problème nombrilaire. Je ne peux plus regarder un enfant malheureux sans avoir des larmes dans les yeux. Qu'il soit ici ou ailleurs je pense à lui et je pleure car inévitablement l'un de toi sera là pour lui asséner sa vérité, le briser, le tuer sans pudeur, sans conscience, par jalousie et égotisme inavoué. Tu me crois pas. Je dis rien. Fou à la folie démembrée, décortiquée, décérébrée, avalée. Jamais tu m'auras. Embryon d'une révolution. Aime-moi. Makes me crazy baby. Ma vérité est mienne, fausse pour toi. J'ai trois pieds dans la fosse et le quatrième dans ta gueule sceptique. Tu ne sais pas. T'es prisonnier des peurs du formalisme formaté citoyen de rien. Chaque enfant qui pleure de douleur est un cri qui se perd dans le cosmos, une rose qui saigne, une innocence assassinée. Education educacon. Embryon lymphatique, je veux pas sortir. Laisse-moi tranquille Monde, je veux pas de toi. J'ai pas raison j'ai pas tort je sens et ressens le vent sur ma peau appauvrie pauvre de moi riche d'émoi. Qu'il pleure la nuit, le noir ça repose les yeux et vaut mieux ne rien voir que de te voir ignorer la vie même. J'ai un enfant, je ne lui apprend rien mais je l'amènerai à la vie à l'amour à la vivamour. Embryon intracellulaire. Laisse-moi partir, y a plus d'air, essoufflement, international, fou à la folie, je t'aime. MAMAnnnnnnnnnnnn !!!!!!!!!!!!!

Maman de la Lune

Maman ? Tu m'entends ? Papa m'a dit que je pouvais te parler quand ça faisait trop mal. J'ai peur Maman. Il fait nuit. Je crois qu'il y a quelque chose dans le placard. C'est un monstre. Je suis sûr. J'ai entendu du bruit dedans. Il vient des fois la nuit. Maman ? Tu m'entends ? Pourquoi t'es partie dans le ciel ? Papa m'a dit que t'es partie vivre dedans la lune maintenant. Il a dit aussi que je pouvais te parler et que tu m'entendrais quand je te parlerais. J'aime plus les nuits depuis que t'es partie. Il fait toujours froid la nuit. J'aimais bien ça quand tu venais me faire des câlinous. Et puis y a des monstres qui sont revenus dans le placard. Je le sais. Je les entends. Je peux plus dormir parce que sinon ils vont ouvrir la porte et me manger, c'est ce qu'ils m'ont dit à l'école. Ça fait très peur tu sais. Faudrait que j'appelle Papa. Papa c'est un tueur de monstres. Tu le savais ? Mais j'aimais bien moi aussi quand c'était toi qui venais leur faire peur avec ta grosse voix des cavernes. Ça me faisait rire. J'ai peur de dormir. Tu me manques tu sais Maman. T'étais ma Maman à moi rien qu'à moi ma petite Maman Chérie. Vais aller appeler Papa je crois. Il va venir avec son aspirateur magique. Tu me manques Maman de la Lune. Mais dis pourquoi t'es partie vivre dedans la lune. Je sais pas voler moi.

MARDI

Ouch ! Pas évident le réveil Monde. Ça fait mal la vodka. Aïe la tête. Ouille mes yeux. Il s'est passé quoi hier ? Je ne me souviens pas vraiment de tout si tu veux savoir. Il me semble... J'ai comme la vague impression d'avoir très légèrement perdu les pédales. M'enfin, j'ai dû éviter la fourche vu que je suis toujours là. Et oui, toujours là, toujours prêt.

J'ai plutôt bien dormi merci. Je suis tout à toi ; l'offrande du cœur et de la faim, de la soif et de la fin. C'est tout pour toi petit veinard.

Où en étions-nous ? Ah oui. Hier nous avons parlé de notre première vie, c'est bien ça ? Oui il me semble. J'espère quand même que tu t'es rendu compte que nous ne serons jamais exhaustifs. Il y aurait tellement de choses à dire, tellement de thèmes à aborder, de sujets à disséquer. Comme ces enfants torturés et ces autres prostitués ou naissants toxicomanes héroïnisés... Comme quelques héros sans espoir... Non. Nous ne serons jamais exhaustifs et je ne serai jamais plus qu'un cancer généralisé, simple et contemplatif. Que cela soit bien clair une bonne fois pour toutes Monde ! Tu n'as rien à attendre de moi ! Est-ce que c'est bien clair ? Bon, dans ce cas nous pouvons poursuivre cette digression inutile.

On peut passer à la case whisky. J'ai pris du bon. Du trente euros la bouteille. Ouep, c'est de cette manière que se mesure la qualité ; plus c'est cher plus c'est bon. C'est la loi économique et fondamentale qui relie, anime et définit l'ensemble de notre vie sociale.

Passons.

On peut commencer ?

Il me semble que nous en étions restés à la convalescence. C'est bien ça ? Oui. Je te félicite. Tu as bien suivi. Tu recevras la félicité du président de la république. Ça ne te fait pas

rire ? Oh ça va ! On peut bien se permettre une petite blague de temps à autre non ? Et puis, tu pourrais au moins faire semblant de rire. Il n'y a pas que les bourgeois qu'ont le droit de rire faux.

Oui, donc, ma conne d'évanescence a pris fin juste après le coup de téléphone particulièrement affectueux – ou affreux, tout dépend de la position affectée – des parents de Bob. Le « On arrive demain, tout va bien chéri ? » nous a quelque peu effrayés.

Tu sais Monde, c'est ce qu'il y a de pénible avec les parents qui partent en voyage distrayant : faut toujours qu'ils reviennent. Tu pourrais croire qu'ils vont y prendre goût au plaisir de ne rien faire que se détendre. Et bien non, ils reviennent toujours. Je comprends pas. M'enfin, nous, on s'est esquivés avant d'avoir vu le bout de leur nez. Toutefois, comme nous n'étions pas complètement irresponsables et encore moins idiots, avant de partir vers le sud en huitième vitesse, on a tout de même pris le soin de laisser un petit mot afin de ne pas les inquiéter. Enfin je dis « on », c'est surtout Bob qui était concerné. Je doute fort que ses parents aient eu la moindre connaissance de mon existence, comme tout le monde. « Je suis chez Christophe. Je vous appelle », disait la note collée sur le frigo.

Nous sommes donc repartis vers le sud. Beh oui, où voulais-tu qu'on aille ? Le nord j'avais déjà donné, payé, tout craché merci bien. Et puis surtout, sur l'horizon du sud brillait le fol espoir d'une passion éternelle ; Aurélie, Aurélie, petite étincelle d'amour qui...

On s'est présentés chez Christophe – le père d'Aurélie pour le cas où tu l'aurais oublié – certes un peu à l'improviste mais tout de même présentés, avant d'emménager tout de go. Nous avons été accueillis avec joie, ce qui m'a plutôt surpris je dois dire ; en général lorsque j'arrive à l'improviste c'est d'avantage une façade maussade qui m'accueille qu'un mur souriant le bonheur ; mais ça m'allait tout aussi bien. M'enfin, j'avais beau être devant un sourire accueillant, je n'en perdais pas moins ma lucidité presque légendaire, et ce sourire n'avait tout de même pas l'innocence d'une vierge devant une saucisse de Morteau ; ou si

justement.... Et par la suite, j'en suis même venu à penser qu'en réalité, le Christophe, s'il était bien content, c'était parce qu'il avait besoin de bras pour s'occuper de sa ferme et de ses foutus magrets de canard en devenir.

Et oui Monde, tu l'as bien compris. Nous avons passé la fin du printemps, l'été et le début de l'automne, à travailler pour le père d'Aurélie. Et là, j'ai découvert qu'en fait, il y avait toujours un truc à faire dans une ferme, et que c'était bien difficile d'y trouver le temps de s'ennuyer ou de penser à soi. Tiens comment vais-je aujourd'hui ? Je sais pas. Pas le temps, y a du foin à ramasser et des vaches à traire, pas le temps de passer tous mes émois en revue, qu'ils se débrouillent un peu sans moi.

Je t'avouerai que c'était loin d'être évident à gérer Monde. J'ai toujours eu une fâcheuse tendance à écouter mon âme me parler et lorsque celle-ci commençait à me susurrer que j'aurais été bien mieux allongé dans ce foin avec Aurélie plutôt que debout à le caresser avec une vieille pelle toute rouillée, je dois dire qu'il devenait fort difficile de se concentrer sur la tâche. Heureusement que je suis vaillant, et puis de toute façon, ce majestueux amour que nous vivions devait être, pour des raisons de décence et de tranquillité, tenu secret. Nous n'aimions ni les regards ni les questions, et ce que nous faisons de nos corps ne regardait que nous.

Attends Monde, je me roule une clope, je bois un verre. Mmm comme c'est bon !

Le secret. Oh oui le secret. Ça aussi c'est bon Monde. Les secrets.

Secret me baby. Secret me forever. Now and eternity. Secret me in your hotly heart baby. Please secret me...

L'ivresse du secret. Quoi de plus délectable Monde que de vivre à l'intérieur même des mailles filandreuses d'un secret ? Tu le sais. Mmm comme c'est bon ! Posséder l'information que tout le monde aimerait avoir mais que personne n'a. Sauf moi hehe. Et ouais, pour une fois j'étais dans le coup, en plein dedans. On ne pouvait guère être plus près

que je ne l'étais. J'aimais bien. Ça demande une certaine réflexion de faire vivre un secret tu sais. Surtout celui de l'amour. Faut réussir à faire taire ses yeux. Et puis les caresses dérobées, les baisers volés, et les évasions évasives. Rien à dire, rien à montrer, tout à cacher. J'aurais bien fait agent secret plutôt qu'imaginaireur de monde. M'enfin, on verra dans la prochaine vie.

En attendant, on avait notre petit secret rien qu'à nous. Mais attention ! L'adjectif « petit » ne sous-entend nullement qu'il était facile à gérer, bien au contraire. Penses-tu ! Elle était si jolie si drôle si douce si intelligente si tout. Comment aurais-je pu taire ma passion féérique ? C'était tout bonnement impossible, ne serait-ce que par la loi biologique relative à l'excitation hormonale : la bobosse à pépère. Bien évidemment à l'Impossible nul n'est tenu. Enfin oui, nul sauf moi. Moi j'y suis tenu à l'Impossible sinon je m'ennuie trop.

Secret me baby. Oh yeah ! Secret me tender baby. Keep me your paradise in your secret and give me your lips for a dream. Secret me secret me....

Bon, vu que je n'étais pas coutumier des affaires d'agent secret, cette situation est rapidement devenue difficile à vivre, aussi, nous avons dû nous décider à partir. Quand on forme un couple on n'a pas obligatoirement l'envie de faire chambre séparée. C'est une notion que les parents ont généralement les plus grandes difficultés à assimiler. La même notion qui dit que ce n'est pas parce qu'on forme un couple et qu'on est empreint de la vigoureuse jeunesse qu'on va se mettre à forniquer toute la nuit comme papa maman la première année de l'union, et quand bien même cela serait entièrement naturel, l'inverse serait plus douteux.

Quand je dis « nous avons dû nous décider à partir » j'entends par là, Bob et moi. Et oui, aussi surprenant que cela puisse paraître, Aurélie tenait à prendre son temps, à bien réfléchir à la question avant de s'engager et patati et patata. J'aurais pu m'en offusquer mais je ne le fis pas. J'aurais aussi pu comprendre que cela ne laissait rien présager de bon pour l'avenir, mais je ne le fis pas non plus. Quand on veut pas voir la réalité mieux vaut fermer les

yeux ; ça je l'ai fait et bien fait. Et puis, la télé m'avait prévenu que les femmes resteraient à jamais le plus grand mystère de l'homme. J'étais un homme elle était une femme, apparemment, tout était normal. Il fut donc conclu que dans un premier temps je partirais faire ménage avec Bob puisque Bob ne désirait pas retourner chez ses parents ; à vrai dire Bob ne désirait rien de particulier, alors bon. Pas de problème pas de panique ! Aurélie resterait à la ferme le temps que... le temps que... J'allais dire le temps que l'on se forge une petite situation. Tu entends ça ! Une situation ! Nous n'avions pas commencé notre révolution que déjà elle avait presque échoué. Car oui, il faut bien comprendre Monde que les gens situationnés ne servent à rien dans une révolution, et ce ne sont surtout pas eux qui la font, trop heureux d'avoir acheté des morceaux de terre et construit une petite terrasse pour l'ami ricoré du matin, ricardé de la journée.

Non non et non ! Aurélie est restée à la ferme parce que c'était chez elle, et qu'elle voulait prendre le temp. Cela ne revêtait aucune importance car je savais moi. Je savais que nous étions faits l'un pour l'autre, que tous les deux nous étions Un, que les étoiles nous jalousaient et que nous embrasions le firmament de mille filaments incandescents. Je m'emballe je m'enflamme j'emballe la flamme, qu'elle brûle la flemme et le flegme de toutes mes indécisions, de tous mes compromis.

Compromis compromission se compromettre, quels sales mots ! Con et promis. Y a pas de milieu ni de hasard selon moi. Pour un compromis faut au moins être deux. Quand on est deux y en a toujours un qu'est pris pour un con, promis Monde. On ne devrait jamais accepter le compromis. On devrait se battre dans la boue et celui qui abandonne a perdu. Ceux qui disent que la vie est un tas de compromis sont ceux qui les ont tous gagnés. Oui, gagné Monde. Le compromis n'est qu'un jeu dont le but est d'obtenir ce que tu veux tout en accordant à ton partenaire, le con, ce qui te coûtera le moins. Mais ça on va pas te l'apprendre à l'école hein. Logique puisque c'est une des premières choses que tes profs et tes parents

sont censés te faire passer en douce. T'es pas sûr ? Ah bon. Fais un retour en arrière et regarde bien alors. Je suis pas là pour démontrer je te l'ai déjà dit.

Promise me baby... Promise me a kiss of time...

Hum.

C'est dingy la vie, hein Monde ! Comment il est trop bon ce whisky. C'est dommage que je ne puisse t'en servir un verre. Sérieux sérieux sérieux. Hihi. Nananananère !

Tu sais Monde, on en a fait des compromis avec Bob, et on n'a pas gagné grand-chose. Rien qu'en cherchant l'appartement de nos rêves l'a fallu se la ramasser grave. C'était la première fois et nous avons oublié un ou deux ou trois quatre petits détails. Essentiellement des papiers. Surtout des papiers. Que des papiers. Tout un tas de papiers. Une montagne de beaux et jolis papiers dont le seul but semblait être de justifier aux yeux du propriétaire tout puissant que nous existions pour de vrai et que nous n'étions pas deux fantômes évadés du premier manoir venu. Le fait de dire « je vous paierai votre loyer » ne suffisait en aucune manière. Je vais t'épargner et faire court, m'est d'avis que tu connais bien le principe.

Pour avoir le privilège de louer un appartement, il te faut pour commencer trois lettres d'or écrit sur du papier, à savoir, un C un D et un I. Me demande pas pourquoi ces lettres, je n'en sais rien, c'est comme ça. Si tu as ces trois lettres magiques, on peut commencer à discuter chiffres et là, tiens-toi bien à la barre, il te faut un salaire équivalant à trois fois le montant du loyer auquel il te faut ajouter deux personnes se portant cautions et elles-mêmes gagnant un max de blé. Donc, par une rhétorique mathématique des plus simplistes, il te suffit de diviser ton salaire par trois pour obtenir le montant du loyer qu'on voudra avoir la bienveillance de te laisser payer. Dans ce calcul relativement simple, il faut bien l'avouer, se cache pourtant une sacrée coquille. Quand tu divises zéro par trois ça continue toujours de faire zéro. Pour résumer, il te faut être riche et avoir des amis riches. Et pour conclure, il te

faut donc avoir un travail stable et bien payé avant de savoir où tu dormiras en rentrant dudit travail. Et je ne te parle même pas des employeurs qui te demandent un justificatif de domicile avant de t'embaucher sinon on va y passer la nuit et on n'a pas que ça à foutre bordel !

Oups. Tu as vu comme ça m'énerve direct. Va falloir faire vite.

Pour moi, tout ceci est très légèrement paradoxal. Pour toi Monde, c'est visiblement d'une logique imparable. M'enfin...

Respire.

Donc bon, vu qu'on s'était trompés de case départ, nous y sommes retournés à la case départ, par contre on n'a rien encaissé. Encore un mensonge tiens. Et un paradoxe aussi. Grrr ! Tirez une carte poisse. Pas de boulot à proximité. Retournez à la case banlieue nord. Beh vas-y ! On n'est plus à ça près ! Non seulement je quitte la femme de ma vie mais en plus je retourne vivre en banlieue. Ah beh on se fend la poire ! C'est la méga super fête !

Grrrrr ! Quand j'y pense...

Papier papier papier. Vous avez vos papiers ? Il faut des papiers pour tout. C'est comme si c'était devenu un crime de simplement exister. Faut se justifier. Partout. Tout le temps. Justifier ses compétences, justifier sa subsistance, justifier son existence. Des papiers. Tout le temps. Il faut les amener, les photocopier, les distribuer à des gens qui en avalent par pelletées toute la sainte journée. Des papiers des papiers, enfournés de dieu ! Leur visage tout fade, tout dégoulinant d'ennui, en indigestion de papier. Des gens pour amener des papiers, des gens pour recevoir des papiers, des gens pour trier des papiers, des gens pour ranger des papiers. Partout. Tout le temps. Des papiers des papiers des papiers. Et encore, tu peux amener les bons papiers, ça ne suffit pas, t'as toutes les chances de tomber sur un gens qu'aime pas les Noirs les Arabes les Juifs les Blancs les chiens les homosexuels. On nous l'a posée cette question tu sais Monde. Comme ça sans gêne. « Au fait vous ne seriez pas un peu pédés vous deux ? ». Je sais pas trop ce que cela pouvait lui faire que l'on se papouille ou pas

mais le fait est que c'est à ce moment-là que nous avons fait notre plus gros compromis. On s'est vraiment retenus très fort pour pas lui faire mal, très mal, très très mal.

Tchin !! Bordel de fiente de pigeon ! À nos vies de papiers !

Pfiou respire respire.

Bref, on a fini par trouver un appart. Après ça et durant les quelques mois qui suivirent on a joué les manutes et autres métiers tout pourris – il en existe une quantité infinie – comme vendeur de téléphones portables par exemple.

Bon vu que tu connais l'histoire Monde, je vais te faire un plan type de nos journées. Ça ira plus vite et on pourra passer à la suite.

7H réveil, gueule en pâté, farine, reste de poulet salade entre les dents, regard pollué, dos criard, muscles emmêlés. Ptit déj, café noir serré corsé sucré crémé. Clope. Douche chaude brûlante. Embarquement direct pour l'oubli.

8H même gueule qu'hier, voisins mortifiés, gueules résignées, collègues vitrifiés. Le feu mort qui endort nos vies. Bureau ou entrepôt. Pareil au même, même au pareil. Même air qu'hier, même temps qu'hier, même douleur qu'hier. Tout est même.

10H30 pause café, pause cabales, pause blagues de cul, pause de vie.

12H midi casse-croûte, midi salade, midi panini, midi américaincholéstérolique, midi rapido rapido rapido.

13H on r'met ça, coup de barre digestif pour les uns période postprandiale pour les autres mais dans les faits c'est pareil. Vos paupières sont lourdes lourdes très lourdes, café.

17H débauche. Embouteillage, Dieu a perdu le tire bouchon.

19H ripaille

20H abrutissage collectif devant la télé pour en parler demain à la pause café.

Demain ? Belote et rebelote.

Le pire c'est que nous sommes des millions sur ce chemin Monde, des millions à suivre ce processus destructif censé mener à une prospérité que nous ne connaissons pourtant jamais. La croissance est un mythe pour nous, une crise de foi quotidienne. Prométhée nous a brûlé le cœur avant de se faire bouffer le foie. Nous sommes des millions. Des millions de millions. Je n'ai pas besoin d'en parler pour qu'on se comprenne, juste dire : nous sommes des millions dans cette misère. Ils ne sont qu'une poignée. Rien n'est à eux, tout est à nous. Il serait grand temps de l'assimiler cette leçon, grand temps de ne plus compter sur son voisin pour aller dire ce que je pense, et surtout d'arrêter de croire que parce qu'ils sont en haut, ils ont raison. T'as compris ? ARRETE !

Ok, le système est vicieux et parfaitement conçu. Diviser les forces pour mieux régner, entretenir la haine de l'étranger, entretenir le mythe de la propriété et du travail, développer l'individualisme, et tout un tas de petites techniques sauvages et libidineuses visant à te faire croire que tu peux les rejoindre tout là-haut, qu'il y a une place pour toi et qu'on y est bien. Juste te faire croire.

C'est pas à toi que je parle Monde ! Je parle à l'autre toi. Celui qui a peur. Rien laisse. Pas grave. Il est trop tôt. On verra plus tard.

Alors Bob et moi sommes entrés dans la partie. On a travaillé dur parce qu'il paraît que le travail finit toujours par payer. Alors on a payé. On a payé le loyer, l'électricité, le téléphone, la mutuelle, les impôts, la nourriture, le médecin, la voiture, l'assurance habitation, l'assurance voiture etc etc etc et blablabla. Nous n'étions pas assez bien payés pour assurer nos vies alors nous ne les avons pas assurées. Tant pis. On prend le risque. Une lame de couteau près du cœur quand on comprend que notre vie ne vaut rien. À la fin, lorsqu'on avait de la chance, y avait plus rien à payer, mais on n'avait plus de sous non plus. Alors on retournait travailler. Mystifiés.

Et les papiers continuaient toujours d'arriver. Tous les jours des nouveaux, des neufs, des beaux, propres et gentils. Plein, tout le temps. Relevés de banque d'électricité d'assurances de CAF d'eau de gaz de téléphone de maladie de mutuelle de publicité d'offre préférentielle d'impôt d'huissier et bla bla bla bla. Des papiers. Tout le temps. Une montagne de papiers que nous ne savions plus où ranger. La justification incessante de notre réalité débouchant sur l'annihilation des espoirs propres pour au final en arriver à l'aliénation, le développement des pathologies niées, invisibles et déstructurantes, destructrices aussi.

C'est au moment où ils m'ont cassé le dos avec leurs armes de papiers que j'ai compris Monde. J'ai compris que les rêves d'enfants que nous avions dessinés petits s'étaient perdus dans leurs administrations, et qu'il ne serait pas si simple de retrouver ce jour de nos sept ans, ce jour où nous avions dessiné notre avenir. Quand je serai grand...

Tchin ! À la victoire !

Pleure pas Monde. Le mardi c'est le jour de célébration, c'est l'armistice mon gars. Cessez le feu ! C'est plus la peine de tirer. Le ptit a compris. Il a enlevé la main de sa culotte.

Je me souviens hier d'avoir posé cette question à mon père : « Papa c'est quoi l'âge de raison ? ». Aussi étrange que cela puisse paraître, je me revois poser cette question dans la cuisine mais je n'entends aucune réponse venant me faire écho. Mon souvenir s'arrête là. Pourtant, mon père a forcément dû me répondre quelque chose. Une question est égale à une réponse. C'est la règle tacite entre père et fils. Beh non, je m'en souviens pas. Trou noir. Probablement qu'il m'a encore pris pour un con. L'a dû me sortir une connerie comme seuls savent en sortir les parents. Moi, j'ai dû refouler et me répondre tout seul, comme d'hab. M'enfin, une évidence m'apparaît tout de même. L'âge de raison ça veut pas dire que tu as toujours raison. Et ça, déjà, ça devrait être la première réponse à faire à l'enfant qui touche à ses sept ans. Après on peut discuter petit.

L'âge de raison. Ça veut tout dire non ? Et bien non. Ou peut-être que si justement. Ça veut dire que la première vie est terminée, qu'on t'a tué. Ça se passe vers les sept ans en général. Ton corps ralentit, ton esprit ralentit, tout ralentit, y compris tes pulsions sexuelles. Dorénavant ce ne sera plus que quelques batifolages avec les cousins/cousines. Faut bien apprendre hein, et si tu crois que c'est papamaman qui va t'apprendre le cul mon gars t'es pas vraiment arrivé à l'âge de compréhension. Ça coince souvent à ce niveau-là. Constipation chronique. Chérie(e) ! J'ai le cul bloqué ! Mets-toi un doigt et va et vient et va et vient tu verras ça viendra ! Argh !

L'âge de raison c'est quand on t'a tué, quand tu as acquis les premières bases de la vie. Les adultes sont grands, les adultes sont forts, les adultes ont de la voix, les adultes faut pas trop les embêter. L'âge de raison c'est quand tu as compris ça bonhomme. C'est quand tu as compris que tu as beau être ce qu'ils ont de plus cher au monde, c'est pas pour ça que tu seras traité comme un trésor. Les adultes ça n'a pas le temps ; si t'as une question demande à ta maîtresse. L'âge de raison c'est quand tu as compris qu'il faut pas trop faire chier et que si t'es pas d'accord vaut mieux ravalier ta salive et la fermer ; on verra demain soir si papa a enfin eu sa petite gâterie buccale. L'âge de raison c'est quand on a réussi à bien te modeler et que tu es capable de marcher sur la route vers nulle part sans te faire écraser. L'âge de raison c'est quand on a tué pratiquement tout ce qui faisait de toi un animal. Maintenant tu es grand bonhomme, tu peux aller à la grande école. Si t'as pas compris Monde retourne à la case six ans et demi et regarde si on t'a pas trop pris pour un con.

Ah, elle est partie depuis longtemps la petite fille de la plage ; ne reste qu'un souvenir inimaginable d'innocence voilée d'une indécente pureté, la candeur du bonheur vitrifié dans un rayon de soleil, l'aventure d'un monde merveilleux à découvrir. T'inquiète fillette, le monde tu le découvriras derrière les murs d'une école, des images dans les livres, des dessins sur les murs de ta nouvelle prison. Dessine-moi un mouton. Maîtresse c'est quoi un mouton ?

Tu préférerais pas que je te dessine une 206 cc ? Je sais pas trop à quoi ça rime d'enfermer les enfants dès l'âge de six ans mais ça doit sûrement rimer c'est sûr.

Mmm ! Il est sacrément bon ce whisky Monde. Si seulement tu pouvais avoir de bons goûts plutôt que de te bourrer la gueule au Label 5 ou au JB, tu pourrais peut-être comprendre. M'enfin, pour l'instant tu peux pas.

Je sais pas moi. J'aurais peut-être dû lire Proust. Mais peut-être que je m'en fous aussi. Proust c'est un adulte. Les adultes ne savent que mentir par convenance ; la vérité n'apporte que des emmerdes. C'est pas en la disant à des enfants qu'on va se sentir sécurisé. Et c'est peut-être pour cette raison que l'on oublie tant de choses, ce ne serait pas supportable de s'en souvenir. Je refoule tu refoules nous refoulons. Ainsi va la vie chérie. Question de survie.

Quand j'étais enfant je voulais devenir grand, maintenant que je suis grand je voudrais devenir un enfant. Peter Pan et ses collants en vert d'espoir. Remind me baby... Remind me and envole-moi par-delà les nuages, vers ce pays que l'on ne sait plus imaginer. Crochet n'aura pas mes collants ! Remind me the time, when I was young. Remind me...

Comme tu t'enorgueillis face aux gosses Monde. C'est un truc de dingue. Tu crois tellement tout savoir parce que t'as plus d'années dans la caboche. Ce que je m'efforce de te dire Monde, c'est que tu es mort. Tu as tout oublié. Comment peux-tu donc prétendre les prendre de haut nos petits chérubins ? Pour bien le faire il faudrait pouvoir te rappeler ce que c'est que d'être un enfant, ce que c'est que de croire au Père Noël, ce que c'est de croire aux vœux des étoiles filantes et des fontaines magiques, ce que c'est que de croire au prince charmant et aux princesses mirifiques, ce que c'est que de croire que le monde est un terrain de jeux gigantesque, ce que c'est que de croire que l'aventure est au coin de chaque rue avec des dragons à combattre et des gentes damoiselles à sauver, avec des elfes pour s'en faire des amis. CE QUE C'EST QUE DE CROIRE QUE PERSONNE NE TE VEUT DE MAL !

Tu vois, tu ne peux pas. J'aurais bien voulu mais j'ai pas pu non plus. Y a pas à chier constipé, faut briser cette innocence, éteindre cette étincelle pyrogène. L'humanité ne survivrait pas au bonheur. La vie c'est en chier point barre bonhomme. C'est pas du fatalisme c'est du quotidien amer. La vie c'est une histoire sérieuse bordel.

Elle est partie depuis longtemps la jolie fillette de la plage. Son innocence s'est faite violer par un clown en sandwich. Elle est partie depuis longtemps la jolie fillette de la plage, vers d'autres cieux, d'autres images rivages colorisées en couleurs calfeutrées. Il faut brûler cette peau si lisse, si vierge, vitrioler cette innocence par l'indécence du monde, éteindre l'étincelle incendiaire, noyer cette candeur gênante, effrayante. Ils font si peur ces enfants. D'un regard ils embrasent le monde. Ils nous rappellent tellement ce que nous étions, ce que nous fûmes, ce que nous avons été, autrefois, et tout ce que nous ne serons jamais plus. Tout ce que nous avons oublié. Tout ce que nous n'avons pas été capables d'être.

Alors oui ! Si nous avons oublié, c'est qu'il nous fallait survivre. Nous aimerions tellement nous rappeler quand vient l'enfant. Mais il n'y a plus rien. À force d'oublier on ne se rappelle plus. Non, à force d'oublier on oublie tout. Je ne sais plus. J'ai vécu. Je fus. Je ne serai jamais plus. Cette étincelle, si frémissante, si dangereuse, il nous faut la noyer d'un torrent de réalité.

C'est bien petit mais maintenant t'es grand, tu as sept ans, l'âge de raison, alors lâche-moi les burnes avec cette histoire de Père Noël. C'est qu'une histoire inventée par coca-cola qui voulait vendre plus de coca-cola.

Tout ce qu'on a perdu et qu'on ne regagnera jamais plus. Nous avons si peur, si peur...

Le contrôle, voilà ce qu'il faut. Contrôler. Contrôler pour évacuer cette peur. Comment ce petit être pourrait en savoir plus que nous, si grands si forts, qui avons tant enduré, tant oublié. Je ne sais plus. Comment pourrais-je te dire comment on fait les bébés, je

n'en voulais pas de bébé. On avait tout fait pour et tu es là. Alors je ne sais pas comment on fait les bébés, bébé. Je suis plus grand plus fort plus vieux donc plus intelligent car la valeur se mesure au nombre des années. Tu ne peux rien petit contre moi et ce n'est pas ton étincelle qui viendra à bout du vide qui est en moi. Une flamme dans le vide ça s'éteint, y a rien à consumer. Le vide. J'ai si peur de vivre. J'ai si peur de tout. La seule chose que j'ai à te transmettre c'est ce contrôle que je m'efforce d'avoir et cette peur que je ne parviens pas à accepter. Tu seras comme moi fils ou tu ne seras pas.

Voilà Monde ce que je ne veux plus être et ne serai plus. Je suis l'inaudible et l'amour. J'aime tout ce que je touche et mon fils Mato est l'amour, l'étoile d'un cœur qui cessera de battre mais jamais de briller. La liberté.

Tchin.

Un cœur pour toi fils, un cœur pour moi père, et entre nous la fusion.

Hier, je suis allé dans un autre lieu voir d'autres vies et d'autres gens. Cette vie n'était pas rose mais bleue. Bleue comme une illusion diaphane à la peau carabéenne, au duvet soyeux des cieux d'ailleurs. Les nuages flottaient au-dessus des hommes tels des anges protecteurs. Leurs reflets mordorés invitaient plus que tout autre à la communion des cœurs et des corps. C'est sur un de ces nuages que j'avais pris position. La brise était légère et tiède comme un premier baiser, délicate et sirupeuse, délicieuse aussi. De mon nuage floconneux j'embrassais l'éternité et par-delà la synergie des âmes. Très vite je compris que ce nuage n'était pas qu'un nuage.

— Salutations Voyageur Du Vide, entendis-je surgir tout autour de moi ; une voix si puissante qu'elle semblait remplir chaque espace de l'invisible entourant le ciel.

— Mais... Mais... bafouillai-je après avoir sursauté si haut que j'aurais pu changer de planète. Hum, qui est-ce ?

— Je suis le nuage pardi. Vois-tu quelqu'un d'autre près de toi ?

— Non.

— Alors c'est que c'est moi.

— Ce n'est pas possible, répondis-je bêtement. Les nuages ne parlent pas, les nuages ne vivent même pas, les nuages ne sont que de la vapeur d'eau. Je ne suis même pas censé pouvoir tenir sur ton dos qui n'est pas un dos puisqu'un nuage n'a pas de corps. Ce n'est pas possible !

— Pff, c'est toujours le même problème avec les Voyageurs Du Vide. Vous n'avez aucune conscience des possibilités, aucune conscience de... Aucune conscience de rien, devrais-je dire. Nous n'avons guère le temps Voyageur. Contente-toi d'accepter que je puisse être.

— Qu'est-ce qu'un Voyageur Du Vide ? demandai-je comme mû par un réflexe.

— Le vide est l'espace de temps qui existe entre tous les moments où une décision se décide et où prennent forme d'autres mondes. C'est un peu compliqué à expliquer à un profane. Il faudrait du temps or nous n'en n'avons justement que trop peu, me répondit le nuage en se faisant plus impérieux.

— Le temps, le temps, toujours le temps, nous n'avons jamais le temps, maugréai-je bêtement plus pour moi-même que pour... Que pour discuter avec un nuage.

— Allons Voyageur, le temps n'est qu'une donnée relative et toute quantitative. Sa qualité dépend de ta seule volonté. Regarde. Vois-tu cet enfant en bas ?

— Oui, acquiesçai-je en me penchant dangereusement par-dessus un flocon.

— Regarde-le grimper dans l'arbre. Regarde très attentivement son minois. Vois-tu ses sourcils se fendre de réflexion ? Vois-tu ses yeux se tendre de courage ? Vois-tu sa peau s'étirer de résolution ? Regarde bien. Tu le vois ?

— Je vois tout ça euh... Nuage. Et je vois aussi un enfant qui risque de se tuer ou pire, de se casser le dos.

— Allons bon ! Une comète pourrait tout aussi bien lui tomber sur la tête.

— Qu’il trébuche et c’est la fin, conclus-je ; enfin du moins il me semblait que je concluais, mais apparemment, un homme ne saurait avoir le dernier mot avec un nuage.

— Regarde Voyageur, regarde ce sourire maintenant qu’il est parvenu en haut. C’est le sourire d’un enfant qui vient d’accomplir un exploit.

— Chez moi, on ne laisse plus les enfants monter aux arbres. D’ailleurs, il n’y a presque plus d’arbres vivants.

— Quel étrange monde d’où tu viens Voyageur. Symbiose. C’est un joli mot tu ne trouves pas ?

— Oui, je trouve.

— Cet arbre que tu vois en dessous a laissé cet enfant lui grimper dessus. Tu ne l’as peut-être pas remarqué mais à deux reprises il a orienté ses branches de façon à ce que l’enfant parvienne à atteindre son but. La première fois, il a senti un déplacement de masse dans le corps de l’enfant et lui a ainsi évité la chute en rétablissant son centre de gravité. Et la seconde fois, une de ses branches s’est pliée plus que de raison pour que l’enfant puisse l’attraper et continuer son ascension. Peut-être cela t’est-il arrivé enfant ?

— Peut-être, murmurai-je en me souvenant de ce vieux cerisier dans lequel j’allais me barbouiller de chair tendre et rose. Chez moi, on ne laisse plus les enfants grimper dans les arbres.

Je sentis un soubresaut dans le nuage, comme un tremblement de neige.

— Comment se fait-il ? demanda le nuage d’un ton perplexe.

— Trop dangereux.

— Il y a une somme incroyable de façons de se blesser Voyageur. Empêcher un enfant de grimper sur un de ses amis les arbres ne résoudra rien, bien au contraire. Si vous empêchez

vos enfants de grimper aux arbres je suppose que vous les empêchez de faire pas mal d'autres choses.

Je me mis à réfléchir et additionnai un à un tout ce que je faisais petit garçon et tout ce que les enfants ne feraient plus jamais.

— Oui, soupirai-je après cette réflexion. Tu as raison.

— Allons Voyageur ne te résigne pas. Je vois une pâle lueur briller au tréfonds de tes yeux. Donne-lui de l'air et elle étincellera plus fort qu'une étoile.

— Mais comment faire... Nous sommes si seuls. Notre temps nous est volé... Je ne vois vraiment...

— Regarde cet enfant en haut de son arbre, me coupa le nuage. Fige son sourire dans ta mémoire car bientôt tu auras oublié notre rencontre. Mais ce sourire, force ton esprit à s'en souvenir et comprends ce que l'enfant vient de gagner. Cela s'appelle la confiance, l'estime de soi, la liberté. Il a grimpé tout en haut d'un arbre vingt fois plus grand que lui et il ne lui est rien arrivé si ce n'est ce sentiment de toute puissance. Combien de temps lui a-t-il fallu pour devenir un dieu ?

— Pas grand-chose, répondis-je doucement en contemplant l'enfant, l'arbre et le ciel.

— Pas grand-chose oui. Cet instant est magique. Pour l'enfant, il est gravé dans l'éternité. Jamais il n'oubliera cet arbre et si tu pouvais rester plus longtemps tu verrais cet enfant le remercier de tout son cœur et l'arbre gonfler ses frondaisons de plaisir. Symbiose.

— Oui mais sur mon monde les arbres et les nuages...

— Tssss Voyageur. Tu ne comprends pas bien vite. Le temps comme tout le reste n'est qu'une question de perception. Ne te résigne pas car ton monde va subir de graves changements.

— Comment le sais-tu ?

— Un monde qui emprisonne ses enfants comme une forme derrière des lignes est un monde appelé à s'éteindre. Rien n'a de limite que celle que tu acceptes de te fixer et si tu voulais...

C'est à ce moment que je suis tombé. C'est aussi à ce moment que je me suis mis à crier. Je crois que je n'ai jamais crié aussi fort de toute ma vie. Ah si le jour où... Je mettrai ce cri juste en seconde position derrière celui craché à ta face le jour où j'ai compris que mon amour était mort.

Je suis tombé des étoiles avec un sourire. Sourire d'enfant. Sourire de temps. Embrasse le monde mon fils. Il est à toi. Chavirant. Etoile et mirage. Un sourire. J'ai volé parmi les myriades mirageuses pour y embrasser notre maître à tous : le Cosmos.

Tu vois Monde, il existe d'autres mondes où les enfants courent encore dans les champs, grimpent toujours dans les arbres et parlent avec leurs rêves. Cette vision me rassure. Tout n'est pas que coloriages bordés de lignes qu'il ne faut surtout pas franchir. Il existe encore à travers l'infini du temps des enfants qui courent parmi les fleurs, dansent avec les papillons et chantent avec les nuages. Cette vision me rassure. Il existe d'autres mondes où les enfants ont encore le droit de vivre leur enfance.

Pff. Quand même. Oublié. Je vais oublié. Comme tout le reste. Finalement je comprends que l'on puisse revoir sa vie au moment où l'on meurt. Ça doit pas durer bien longtemps vu tout ce qu'on oublie.

Je refoule la douleur car elle n'est pas une constante vivable. Je refoule le bonheur car il n'est pas une constante viable. Je refoule les extrêmes aux fonds des fins fonds des désirs refoulés et me contente de l'insipidité de jours s'enchaînant sans autre finalité que d'attendre la mort, d'atteindre la fin.

Un regard d'éternité.

Absolvez-moi de tout ce que je ne savais pas. Absolvez-moi de tout le mal que j'ai déjà semé en mon fils. Mato. Enfant unique. Fils d'espoir. Je ne ferai plus jamais de toi un bis moi. Je ne ferai plus rien de toi. Tu seras toi. L'étincelle éternelle dans tes prunelles, regard de braise, incendie le monde Fils. Que tu écrases les limites sectaires de ta patrie, de tes patries, de tes univers. Tu seras libre et grand comme un dieu. Je ne serai pas ton assassin mon fils.

Je suis descendu des étoiles avec un sourire.

Silence.

Le verre se vide le verre se remplit le verre se revide, cycle d'absurdité où les larmes versées, les larmes séchées, les larmes avortées, se comptent en pintes. Je suis d'astreinte sur le fil du rasoir. Ça coupe. Ça saigne. Que je me plaigne d'un rien, je m'étreints le corps et surtout le cœur. Solitude ma Mère. Solitaire mon père. Un ver intestinal gangrène les versifications intellects débectent et crachent ma saveur biliaire sur des flots d'amygdales en voie de calcifications goudronnées.

Le verre se remplit le verre se vide le verre se rereplit. Cycle d'absurdité où les lames napalment les glandes lacrymales. La pureté cristalline s'éclate de mille joyaux sur le sabre inavouable de nos excuses. Oh mais il nous les faut bien toutes ces excuses pour nous justifier de toutes nos lâchetés. C'est ça la vie Monde. La poésie c'est à l'école primaire. Et Baudelaire en première. Les Fleurs du Mal sont partout mais personne à la soluçe. Maladie occidentale. Maladie du monde libre. Déprime. On te l'apprend à l'école la déprime. Regarde le poète, déprimé chronique, idole des pubères et post-pubères, dandy plaintif à la larme lymphatique. C'est bon pour toi puis ça fait tourner les cabinets de psy, les pharmacies et les vendeurs d'herbes aléatoires. J'ai le Spleen de Paris chéri. Arrête le shit. Shit Squad. Escadron rose, les fées de la languueur, lymphatisme annihilant l'action/réaction. Je suis fatigué on verra demain. Demain c'est loin. Je suis pas un tox et avec le temps on apprend à gérer. Paris la Maquerelle a les joues roses et ses toits sont des cheveux calviciques. Bouge ton cul mec ! Je

peux pas il est trop gros, trop plein de Big Mac Chicken Fleury. Putain cette meuf qu'est-ce qu'elle est bonne ! Ouais mais elle passe pas tous les soirs chez Mac Do. Elle est du huitième, nourrie au bio. Fidus vient ici ! Connard de pote qui sert à rien. Dix-huitième ça a toujours été ma place.

Jeune petit enfant. Made in Sony. Shoot them Up. Shoot bordel. Avachis. Canapé défonce. J'ai fait mes devoirs maman. Alors pourquoi t'es en sixième à quinze ans ?

Seconde vie. L'enfant, s'il a eu un brin de chance, y croit encore. Là il refoule. Envoie tout ce qu'il n'aime pas à la poubelle, direct le fond des chiottes de la mémoire. Maman m'aime Papa aussi. Va à l'école, plein de potes et un ballon de foot qui parfois se gonfle en ballon de basket. Commence à regarder les films de baston. Plein de potes mais c'est parce que la console tout seul c'est pas si drôle que ça. Pas grave. Tant que y a des potes c'est qu'on est sociable, même s'ils sont juste là pour se prendre une branlée sur la PS2. L'âge de raison. Si tu as raison c'est que tu es assez grand pour te prendre en charge. Papa rentre tard, Maman rentre tard, puis Papa rentre plus. Un couple sur deux se finit par un divorce. Combien se remarient par la suite ? Mystère et bulle de Malabar. Y en a marre. C'est conçu pour t'inquiète. Faites des gosses mais surtout les élevez éduquez pas. On est là pour ça. Papa et maman se croisent deux heures le soir. Ils ne baisent même plus parce qu'ils sont fatigués et surtout ça fait tellement longtemps qu'ils se connaissent que la moule de maman a viré marée rancie et que la bite à papa a fondu vermicelle Liebig. Le matin pas le temps. On pue de la gueule puis on a envie de pisser. Après la douche faut s'habiller. On va tout de même pas se redéshabiller et forniquer comme des malades. Papa a sa secrétaire et maman son coursier en uniforme. Le week-end c'est fait pour se reposer, golf, tennis, footing. Cycliste et débardeur ça agite les papilles. Mmmmm un délice. Histoire d'une famille à l'aise ou parce que c'est plus facile d'allumer la télé que de discuter.

Changement de décor. Au-dessus ça se perd parce que le travail c'est la santé, à l'étage du dessous le travail c'est la misère. Maman a un mi-temps parce que c'est une femme, qu'elle est pas super qualifiée et qu'en plus c'est une femme et qu'elle a eu l'outrage de faire des gosses. Et dans la vie faut choisir. C'est ou les gosses ou l'entreprise. Incompatibilité génétique. Papa touche les Ass. Licencié pour la cinquième fois. Papa est manut. Ça veut dire qu'il travaille avec ses mains. Ça veut dire que même lorsqu'il travaille ça ramasse pas des masses. Papa est bourru, papa est triste, papa a toujours cette barbe qui pique quand on veut faire des bisous. Papa a raté sa vie. Son travail ne lui plaît pas et le travail c'est pas la santé, c'est la désagrégation lente et poussive, l'aliénation meurtrière inavouée. Maman cherche un second mi-temps parce que deux mi ça fait un. Les deux partent le matin. Maman travailler, Papa on ne sait pas trop où. Manger télé dodo. Le reste ? Rien. Ils sont fatigués, pas de travailler mais par la vie. Varices pour Maman et gros bide pour papa. C'est laid. La maison aussi se ruine du feu de la pauvreté. Le papier peint jauni de nicotine et de temps se décolle. Le carrelage se fissure. Même le chien ne veut plus pisser dans le carré de jardin. Maman se tait ou Maman gueule et Papa recouvre de sa bave libidineuse la télévision aux filles minces et surtout à poil. Et ils s'en...

J'ai soif Monde. Ce ne sont plus des hommes des femmes que je vois mais des Papas et des Mamans et à travers eux l'enfant raisonnable qui enfouit toutes ces blessures au fond de sa boîte à larmes secrète tout en se persuadant que la vie est belle et que tout le monde lui veut du bien.

Laisse-moi respirer. Laisse-moi remplir ce verre.

Vindictif. Alternatif. L'histoire apocalyptique d'une destruction massive. Incisive. Ça plante chante fiente le propos et délite la base. Résigne-toi Résigne-moi. Il n'existe pas un Papa qui ne soit un lâche, un feignant, un menteur, un aveugle. Il n'existe pas une Maman qui ne soit une emmerdeuse, une feignante, une menteuse, une non-voyante de première main.

Plaintes. Soupir de parents accomplissant le miracle de mort sous l'égide rassurante de la responsabilité étatique. C'est trop fatiguant un enfant. Ça demande trop d'attention, ça demande trop de responsabilités ! Encore et toujours. Foutaise. C'est la mal-baise qui fatigue.

Un sky Monde ! On va en venir à bout j'ai la rage !

Chaque soir des étincelles s'éteignent, des incendies de passions se meurent lentement comme le petit feu du pot au feu du repas de famille cramoisi d'afflictions. Chaque soir c'est la nuit qui s'amène. Celle qui assèche les cœurs d'enfants. Celle qui vole nos espérances. Endors-toi bébé et fais de jolis rêves. La vie ne l'est pas. Ni jolie ni rêvée, mais ça tu le découvriras tout seul. Repose-toi bien et refoule le mal. L'inattention. Généralisation. J'ai pas le temps de faire un devis pas le temps de faire une thèse. Mal-baise. T'aurais mieux fait de te branler Monde le jour où t'as fourré Maman. Insert Coin. T'as mis le berlingot dans la fente, belle plante, mmmmmm. Hum chéri j'ai envie de badigeonner ta petite chatte de calissons, c'est chaud, humide, ça fond. Mmmmmmm. Oh oui Mamour calissonne-moi ma ptite chatte de fauvette. Grrrrr T'es mon Tigrouuuu ouhhhh ouhhhh.

Neuf mois pour vivre neuf mois pour mourir. Seven years. L'âge de raison, le stade du fion est passé depuis un moment. Viens-là petit pion. La vie ça s'apprend dans la rue pas dans les livres. Fais pas ta pute et crache la monnaie. Combien coûte un rêve ? Période de soldes. Un rêve pour le prix de deux. La France se divise en trois. Paris Banlieue Province. Ça coince t'as pas lubrifié. Partout, tout le temps, inflection. Infliger cette notion. T'es d'ici même. T'es pas d'ailleurs. Ailleurs ? C'est pas bien ailleurs, c'est pas beau ailleurs, les gens se lavent pas et sentent mauvais sous les bras. Beurk ! Limite territoriale. Limite ton esprit aux tiens. Autour y a rien que des emmerdes à récolter. Pas de saison pour la moisson. Etat continuel. Fauche les couilles et la tige qui va avec. Ça s'arrose toute l'année de raisin et se coupe au mois d'août sur les plages parisiennes un mois par an, vide le reste du temps. Blasé. Coupe coupe, fauche le faux blé. Réfléchis pas. Oublie tout. Coupe on verra après s'il faut sauver

l'humanité. menteur. menteuse. T'as tué vendu pendu ton gosse au miroir des Déchus. Regarde-nous on n'a pas pu, pourquoi toi t'aurais le droit ? Pourquoi toi tu réussirais ? Reste avec les tiens, en bas de rien on est bien mieux qu'en haut des illusions ; on est bien plus nombreux et on se tient chaud. Fais pas le con on est là pour t'aider. Papa Maman tu m'as tué. C'était pour ton bien chéri. Les étincelles ça ne fait que brûler de l'espoir. L'espoir, plus tôt tu comprends que c'est pour les autres plus vite tu apprends la vie. Eteins la lumière et dors maintenant. Quand je serai grand je serai pompier vétérinaire avocat médecin chirurgien et bla et bla. Quand je serai grande je serai Prestigieuse ! Ok mais n'oublie jamais d'où tu viens, n'oublie jamais les tiens, la famille les amis. Pète pas plus haut que ton cul fillette ou tu exploseras comme un bibendum gonflé d'hydrogène. Vademecum Absolum Ça fait un sacré poids à tirer.

Putain on va se la vider cette bouteille Monde ! Un verre ! Dernier verre avant la chute premier verre avant la vie. Gorgée salée sucrée. Sale pute ! Tu suceras des bites comme ta mère. Tafiolle ! Mais je n'ai que sept ans ! Lâche-moi putain va faire tes devoirs. Tu crois quoi ? Que tu vaudras plus que nous ? Que ta vie sera facile ? Que tout le monde t'aimera comme un ange ? Arrête de rêver bordel ! Quand tu auras grandi tout le monde aura oublié que tu étais un enfant... Avant...

Silence.

Respiration.

Fatigue.

Inflation.

Je suis fatigué Monde. Tu penses qu'un enfant est fatigant parce que c'est difficile de se baisser à son niveau. C'est tellement le contraire. Tu le prends de haut mais l'enfant est tellement plus haut que toi. Il voit tout en plus beau. Tout en sincérité. Tout en vérité. Si tu es si fatigué c'est que tu dois tant dépenser pour le ramener à ton niveau que cela t'épuise ; y a

toujours plus de pression vers le bas. Je suis si fatigué. Mon esprit cafouille. Cafouillage. Cafouillis. Je ne serais jamais exhaustif. Génocide infantile. Le mot choque. L'action s'envole. Métaphore ou réalité ? Va donc demander à l'Unicef combien d'enfants crèvent chaque jour dans ce foutu monde pour la seule cause qu'ils n'entrent pas dans le cadre de ta putain de responsabilité. Va leur demander et en revenant regarde nos bambins pleins de leur âge de raison, courir danser chanter questionner. VIVRE !

Boudchou de tête à poux. CaillouX hibouX à GenouX. Je suis né sous le Triple X.

Il est impossible que mes parents esclaves du consensus soient mes parents. Papa et Maman ne sont que des anges. Pas des menteurs, pas des lâches, pas des frelateurs insipides putrides sans foi ni rêves. Un jour viendra où les arbres se rebelleront ! Que le monde est triste fasciste. Et les rires d'enfants ne gonfleront plus jamais les bourgeons. Acnéïque. Meurtriers. Au final, tu l'es bien devenu pompier. Tu as éteint les yeux de ton fils et ta fille hésite entre... Laisse.

Y a rien à faire. Je ne serai jamais exhaustif. Tu continueras de violer le regard de tes enfants, pourfendre leur cœur de tes mensonges, vitrioler leur âme des tes acidités de raté. T'as jamais eu de couilles que pour jouir ton sperme dans la gueule des princesses. Ouvre la bouche et avale. Oh oui Monde ! Avale ça et étrangle-toi avec ! Ma vérité n'est que mienne et tu ne supporterais pas de l'analyser. Elle recèle trop d'honnêteté. Pour toi c'est de la gerbe, pour moi c'est la vie. Je ne suis pas résigné et je te crache à la gueule. Je ne serai jamais l'assassin de mon fils.

Maman de la Lune

C'est encore moi Maman. J'espère que je te dérange pas. Papa a dit que je pouvais te parler quand je voulais et que tu serais toujours là pour m'écouter même si tu pouvais pas me répondre. J'ai demandé une petite lampe de poche à Papa. C'est mon arme magique pour faire peur aux monstres dans le placard. Papa a dit que j'étais un grand guerrier et que toi tu serais fière de moi là-haut dans ta lune. Alors j'ai un petit peu moins peur du coup.

Tu sais maman, la lampe de poche je m'en sers aussi pour allumer ta photo quand il fait un peu trop nuit. Je regarde si tu es toujours là. Et tu es toujours là. Alors moi ça va mieux, je suis rassuré et il fait un petit peu moins nuit. Tu te rappelles, c'est cette photo quand j'ai eu six ans. J'avais eu une tente d'Indien et le costume aussi pour jouer dans le jardin. C'était moi le plus heureux de tout le monde ce jour-là. Papa du coup s'était déguisé en cow-boy et on avait trop rigolé que j'en avais eu mal au ventre. Tu es trop jolie sur cette photo et ton sourire c'est le plus beau de tout le monde entier. Ce qui est dommage c'est que la photo elle sent pas comme toi. Elle a une mauvaise odeur alors que toi tu sentais toujours bon. Ça me faisait du souci cette histoire d'odeur alors j'en ai parlé avec Papa car Papa il a toujours des supers idées pour tout. Il m'a dit que c'était normal que les photos ça servait à se rappeler les regrets et que les regrets ça sentait pas bon. J'ai pas très bien compris mais c'est pas grave parce qu'après il m'a passé ce grand t-shirt qui te servait pour dormir, celui avec la grosse tortue au milieu. C'est bien parce que ce t-shirt il sent bon comme toi alors je dors mieux maintenant. J'aime bien le tenir près de mon visage, comme ça c'est un peu comme si tu étais toujours là et que je m'endormais dans tes bras. Tu me manques petite Maman chérie. Quand je serai grand je fabriquerai un avion qui peut aller sur la lune et je viendrai te voir. À bientôt ma Maman de la Lune.

MERCREDI

Ouch ! Pas évident le réveil Monde. J'ai la tête dans le pâté de foie et le foie en tête d'oie. Coin coin ça craint du boudin. J'ai la gorge qui déborde ; l'envie de me saborder par-dessus les gorges inabordables d'un enfer injustifiable : celui des existences perdues ; et noyer cette vie éperdue dans les limbes insondables de nos angoisses cinétiques, toujours plus vite, toujours plus rapide, à fond à fond à fond ; le rythme infernal d'une dyspepsie fourvoyée par le mensonge-vérité. Totalement abstrus. Certitude du malotru.

Quand tout sera fini Monde, on pourra faire de mon corps un gros pâté estampillé « Pâté aux six alcools, garantie 100% original ». Spécial repas de familles. Agapes dionysiaques. Ripailles bacchanales dépourvues de sens. Interdit. Je dois avoir les tripes toutes fripées. Horreur ! Mais quelle abnégation aussi. Tout ça pour toi Monde. Quel privilège ! Oh oui c'est un privilège. Le privilège du con du con... du con... concombre.

Dur.

La fumée me racle la gorge, impose son empreinte toxique sur langue neurasthénique, mes amygdalites d'améthyste et mon petit doigt de pied en granit. Immobile. Je est immobile. Ma psychédélie en vision néphrétique d'une destruction passive comme une accointance nostalgique : lorsque je ne risquais rien...

Mais ouvrons plutôt cette aguichante bouteille de gin. Il me tarde de te la présenter Monde, elle est si... Elle est si... Depuis que la vie a décidé notre mort je n'ai plus peur de

rien ; et si je gerbe ce ne sera qu'un artifice, un édifice nihiliste sans autres fondations que toi et moi, ou comment une passion symbiotique fédératrice immobilisera le pion du mat.

Je regarde les gens dehors. Ils passent. À quoi servent-ils si ce n'est...

Au fait Monde, quelle heure est-il ? Tant que ça. Il nous faut nous dépêcher alors. Le crépuscule sera là d'un moment à l'autre. Je dois me dépêcher, oui. Devrais-je vid... Oui attends. Je vais vider le cendrier et passer un coup d'eau sur ma figure enfarinée de sommeil comatique, avec un peu de chance ça fera un bon pain pour accompagner le pâté.

Tu sais Monde, lorsqu'on commence à regarder dans l'œil de la vie avec un peu plus d'attention, on s'aperçoit vite que l'espoir ne peut durer que quelques secondes, au-delà c'est de la folie.

Oui.

Douce orangée, me prendrais-tu avec toi dans cette amertume si...

Il y a une très bonne raison à cela Monde. Observation et compréhension. Plus on observe les gens, plus on observe le fonctionnement de la machine, plus on comprend de quelle façon cela se passe en réalité ; et comme résultat final un choix unique entre la désespérance et le suicide ; au centre ? Une respiration.

Le pire c'est qu'on aimerait bien leur expliquer à tous ces gens que nous pourrions fonctionner autrement, que tant d'autres choses seraient possibles. On aimerait leur expliquer que nous sommes là, nous, des centaines et des centaines d'hommes et de femmes embrassant l'imagination d'autres mondes, d'autres univers, d'autres visions de vies alternatives à l'enfoncement hypocondriaque de la misère capitalisée, et que ce serait bien la poisse si parmi toute cette masse de mondes il n'en existait pas un pour s'harmoniser au Tout du Cosmos.

Tu sais Monde, aussi surprenant que cela puisse paraître, Bob s'énervait souvent à l'évocation de ce sujet. Il ne fallait pas lui titiller la babille et encore moins allumer le journal

télévisé en sa présence sous peine de se voir immédiatement infliger la pire des sanctions : le soliloque grandiloque équivoque toc toc toqué de la tête. Enfreindre cette règle et c'était s'exposer à des heures et des heures de pinaillage en tout genre sur le si et le la, le ceci et le cela.

Bob avait cette « qualité ». D'aspect calme et serein la majeure partie du temps, il était pourtant capable de se transformer en un instant pour défendre une cause ou une autre. Je reconnais que c'est une affaire assez surprenante lorsqu'on connaît son blasage légendaire, mais bon, c'est la vie, et la vie est toujours ainsi, jamais autrement. Et surtout ne l'arrosez jamais après minuit bande d'inconscients ! La moindre molécule éthylique et c'est la suractivation de sa chronique encéphalite. À vos risques et surtout à vos périls !

Paradoxe toxicologique Monde. Suite.

Bob avait lu beaucoup de livres, et ce qui est peut-être pire que tout, il avait aussi fait beaucoup d'études, ce qui l'amenait inévitablement à poser un regard de profane érudit sur le monde. Et c'est bien là ce qui est dommageable Monde. Passé un certain stade d'études, il devient impossible de retourner en arrière. Une fois le cap franchi, la perception du monde se fait avec des connaissances et non plus avec le cœur comme nous le faisons avant, lorsque nous étions enfants... Oui c'est bien cela, avant que tu ne quittes ta peau d'enfant pour devenir ce resplendissant petit étudiant gavé par des milliers de pages de dizaines de grands bonhommes tous plus morts les uns que les autres. M'enfin, il paraît que c'est de cette façon que se forme l'évolution. J'ai quelques doutes à ce sujet personnellement mais bon, tu dois avoir compris maintenant, j'émet pas mal de réserves sur de nombreux sujets qui te paraissent pourtant aller dans le bons sens. Tu remarqueras d'ailleurs qu'avant de pouvoir dire que le sens était le bon il faut avoir franchi la ligne d'arrivée ; ou s'apercevoir que c'était le mauvais une seconde après avoir pris le mur.

M'enfin, pour Bob, si l'humanité voulait se sauver et un jour aller quelque part, elle ne pouvait passer que par les cases Partage et Equité. Il ne supportait pas de voir les petites gens se taper dessus, s'insulter, s'énerver, se galvauder, alors que tous auraient dû s'unir afin de faire plier les gros poissons. Si les pauvres de toute la planète s'unissaient, ils renverseraient le monde. Voilà ce qu'il aimait répéter à longueur de ses énervements.

J'aimais sincèrement cette idée.

Hum.

Tu vois Monde, durant tout le temps que nous avons passé ensemble, je n'ai jamais douté de sa bonne volonté, pas plus que de sa sincérité d'ailleurs. Bob aurait vraiment voulu que tout le monde soit heureux et si pour cela il fallait tout faire péter, il aurait volontiers jeté la seconde pierre. Alors pourquoi ne l'a-t-il pas fait te demandes-tu peut-être? Et bien tout simplement parce qu'il n'a trouvé personne pour jeter la première. Et oui, Bob avait beau avoir une capacité de réflexion relativement développée, associée à une culture générale de haut vol, il ne pouvait s'empêcher d'oublier deux trois quatre huit petits détails.

La nature des gens par exemple lui passait carrément à vingt miles au-dessus des cheveux, tout comme le processus d'assimilation de la machine bouffeuse de papier. Or qui choisit d'ignorer les forces de l'adversaire ne pourra que contempler le triste oripeau de sa défaite. C'est donc tout naturellement que Bob se fit assimiler.

Beurk !

Oh oui je te vois venir Monde ! Mais quelle est donc cette nature dont je parle ? Et quel est donc ce fameux processus d'assimilation que j'évoque ? Et bien tiens-toi bien tu vas avoir un choc. Démerde-toi ! Je n'ai aucunement l'intention de développer. À quoi cela pourrait-il bien servir si ce n'est à t'offrir l'occasion de me démonter vis par vis, écrou par écrou ? Et bien je te le redis : va te faire foutre ! Tu sais très bien de quoi je parle et si tu ne le

sais vraiment pas tu n'as qu'à réfléchir un peu, ça occupera tes nuits. Je ne suis pas un thésard scribouillard à la mort moi le bigoudi hihi, et en aucune façon je ne te mâcherai le travail.

Donc, revenons-en à Bob si tu veux bien. J'en ai bientôt fini avec lui, ne t'inquiète pas.

Nous avons trimé sévère lui et moi afin d'alimenter nos vies en petits papiers. Nous nous sommes pété les muscles, cassé le dos et bedainé la bouée et patati patata. Bon, ça a l'air dramatique dit de cette façon, mais rassure-toi Monde, nous avons à peu près survécu. C'est certainement dû au fait que durant tout ce temps vois-tu, nous n'avons jamais cessé d'élaborer des projets. Oui on pourrait faire ci, oui on pourrait faire ça. Nous étions les champions de la projection et d'ailleurs, tu sais qu'en réalité, la quantité de choses potentiellement réalisables est très proche de l'infini. Oh non je ne vais pas te faire la liste de ce que nous imaginions, on y passerait plus que la nuit. Tout juste te dirai-je que cela tournait généralement autour de pseudo principes révolutionnaires coco anar amour partage et patati patata. Enfin bon, tout ça c'était bien jojo sympatoche mais en attendant, le lendemain, il fallait retourner vers ce taf de merde, briseur de reins offreur de rien. Alors on y retournait.

Peut-être te demandes-tu ce qu'il nous restait alors pour apprécier la vie ? Et bien comme beaucoup, vraiment beaucoup de gens, notre principale distraction venait le samedi soir. Là, on se cuvait la gueule autant que nous le pouvions afin d'oublier tout cette misère. On refaisait une fois de plus le monde, puis on le vomissait en fin de nuit. La création céleste et toute puissante d'une illusion salvatrice : nous sommes vivants. Le dimanche, traître et immobile, nous clouait au lit de sa langoureuse torpeur construite en gueule de bois. Le lundi ? Et bien on recommençait.

C'est là le premier mouvement de la partition diatonique. Epuisement du rêve. Et ce que je peux te dire Monde, c'est que l'épuisement c'est plutôt fatigant. On peut donc penser que Bob en a tout simplement eu assez car, non content d'être physiquement diminué, financièrement, nous ne nous en sortions aucunement ; et pour couronner le pompon du béret,

alimentairement c'était la disette calorique ; chez Leader Price y a pas de calories, juste des colorants et des additifs goûteux, enfin douteux, voulais-je dire...

Mais laissons et entamons plutôt le second mouvement en prélude au requiem. L'individualisation.

Lorsque tu en arrives là, quand les douleurs du corps et la faim qualitative ne sont plus que les obsessions de chaque instant, lorsque tu te noies dans une indigestion bileuse de papiers et qu'ils s'ingèrent dans la moindre de tes pensées, alors tu commences à comprendre. Tu commences à comprendre que tu es vraiment seul et que personne n'en n'a rien à foutre ; non, personne n'en n'a rien à foutre de ton mal de dos, personne n'en n'a rien à foutre de ton découvert bancaire, personne n'en n'a rien à foutre de ton estomac leaderpricisé. Personne de personne. Et dis-moi Monde, si personne n'en n'a rien à foutre, pourquoi aller faire quelque chose pour eux ? Logique imparable. Il faudrait être idiot non ? Surhumain ou juste humain.

Lorsque tu as bien assimilé cette leçon, tu passes tranquillo la vie au dernier mouvement. Tu prends ton requiem sous le bras et tu te casses. C'est exactement ce que Bob a fait. Il a repris ses études, aussi ennuyantes fussent-elles, il a validé son diplôme et est devenu prof. Il n'a plus mal au dos, il fait des voyages, il gagne bien sa vie et fait ses courses chez Carrefour, symbole capitalisé du changement de classe sociale. Il s'est même trouvé une petite tout à fait sympathique.

Et ouais Monde, Bob a craqué. Ceci dit je ne lui en veux pas. Ce n'est pas le premier et ce ne sera pas le dernier. Qui se voudrait une vie de misère quand d'autres te passent sans arrêt sous le nez dans la course au confort ? Chacun sa peau, chacun son canapé. En tout cas, de révolution, il n'en était plus question. Logique imparable. Que je sois pendu haut et court si la révolution vient de l'éducation nationale.

Ovation Finale.

Bob est parti mourir à Montpellier, vive bob !

Tchin tchin !

Il n'y a aucun sens à l'humanité car l'humanité n'existe pas.

Tchin !

On va passer à autre chose Monde si tu veux bien. Ce sujet va finir par me faire sortir des furoncles en pagaille. Je supporte de moins en moins ces gens qui se la ramènent en permanence ; le monde est pourri ma vie est pourrie et patati patata. Je supporte plus ces gens qui le jour du grand changement reproduiront exactement le même système par peur et limitation de l'esprit. L'inconscient collectif ou le pilier auquel il faut tous se tenir sous peine de tomber tomber tomber... Eduquer juger punir. Je ne les supporte plus je te dis alors arrête ! La seule solution serait de tout détruire. Mais ils ont fait de nos vies un chichi si précieux que, qui irait la risquer sa vie ? Dans les révolutions il y a des gens qui meurent. Tant qu'à faire autant que ça soit les autres. Esthète intello caca popo. Qu'ils aillent tous crever les tripes à l'air sur leur trône de porcelaine. Ils se renieront avant que j'aie appris à dire Merci.

Tu veux que je te dise, tout ceci n'est qu'un énorme gâchis, un gâchis à la mesure de nos défaites. Pourtant chaque homme et chaque femme de ce monde portent en lui l'âme de la révolution ; et c'est lorsque cette force libératrice se fait de plus en plus oppressante pour toi qu'il te faut la tuer. Oh oui je vois clair dans ton jeu. Comme tu as tué le bébé sauvage, comme tu as tué l'enfant farouche, il te faut tuer l'adolescent révolté. La somme des deux premiers meurtres est égale au triptyque impertinent. Quelle bande de nains gras !

Laisse Monde. Trinquons et passons. Je suis chaud comme de la braise de plutonium ! J'ai envie de m'écarteler mes tripes de fripouille ! À la tienne et surtout à la mienne ! Gredin ! Scélérat !

Quelle bande de rats ces ados quand tu y penses. Comme tu dis Monde, on n'a pas le choix, faut y passer. Mais tu sais, quand survient notre seconde mort et que l'on renaît consciemment dans l'âge ingrat, la première chose que l'on se demande c'est : « Mais putain

qu'est-ce que je fous là ? ». Alors oui « faut y passer » semble la réponse la plus... la plus...
Quelque chose sans aucun doute.

Tu as inventé toutes sortes d'explications afin de justifier cette ingratitude qui te semble si absurde, si inique, car il faut bien le dire, c'est quand même une histoire de dingues. Après tout ce que tu as fait pour eux, toutes ces années passées à leur faire croire que tu les aimais, toutes ces années passées à les protéger, à les éduquer, toutes ces putains de galères qui t'ont bouffé tellement de temps, tellement d'énergie, voilà que ces gosses te crachent à la figure.

Attention, réplique qui tue : « Il faut bien que jeunesse se passe ». Quelle phrase de merde quand j'y pense. « Il faut bien que jeunesse se passe ». Toute la puissance du mépris que tu ressens s'y insuffle comme autant d'oublis nostalgiques que tu aimerais parfois revivre.

Conflit.

— Tu es jeune, la moitié d'un homme, et tu veux te mesurer à moi ?

Jeune, inexpérimenté, déterminé, voilà tes chefs d'inculpation petit. Tu peux bien parler, tu es jeune et tu ne sais pas. Monde, lui, sait tout, autant t'y faire.

Ton corps change. Certes ce n'est pas sale mais toutes ces hormones te transforment en l'Impudique or l'impudeur dérange toujours ces adultes qui mettent des années à se construire une protection durable contre toute atteinte morale à leur vérité. Oui Monde, tu te mets un préservatif géant sur la gueule et tu répugnes à respirer la merde des autres, persuadé que la tienne sent meilleur.

Jeune. Tu es si jeune. Quel ingérable défaut.

Dis-moi Monde, combien de livres furent écrits sur l'adolescence ? Des milliers de milliers sûrement. Et là je devrais probablement faire une citation de Françoise Dolto. Ouais mais bon, franchement ça me saoule. Je te l'ai déjà dit Monde, ce n'est pas une thèse que je fais, c'est une pesée consignatrice du rien et du tout. En plus Dolto, le jour de son premier

doigté orgasmique, elle a fait comme tout le monde, elle a flippé. Tu vois, ça aussi tu l'avais oublié. Ah oui Monde, c'est bien là ton plus gros problème. Non, pas Dolto ou son doigté, mais l'Oubli. Tu oublies tout tout le temps. Il faut toujours te rappeler que toi aussi tu as été un gosse, que toi aussi tu as été ado boutonneux, que toi aussi tu passais tes nuits à imaginer ce qu'il y avait sous les jupes ou dans les pantalons. L'onanisme débouche sur la surdité, on t'avait prévenu. Ce qui semble bizarre par contre, c'est le taux d'aveugles. T'es qu'un polyhandicapé qui refuse la mise à niveau Monde.

Adolescence. Adolescence. Adolescence obsolescence. Un morceau de passé, une tranche de vie ? Non, une de tes vies Monde. T'es bien content de t'en être sorti survivant hein. Et pourtant je te surprends au cœur de tes insomnies errantes à forcer la remémoration d'images chaudes et humides photographiées dans un passé si lointain qu'on pourrait te faire rentrer dans les livres d'histoire si ta vie n'avait pas été aussi insignifiante. Oh oui je te vois Monde. Seul, bien à l'abri de l'invisible, tu plisses tes yeux fatigués, ton lit est froid de l'insipidité du présent, de toutes ces guerres que tu as perdues dans l'oubli que pour gagner il ne faut jamais cesser de combattre ; et tous ces visages du passé en esquisse floutée, flouée par une mémoire inattentive au Cosmos ; qu'elle était jolie, qu'il était mignon, quel beau petit cul ; premières caresses et premiers joints, premières cuites et premières déceptions, toutes les plus grandes premières se font dans cette vie-là, après ce n'est que du resservi plutôt tiédi par l'immondice du temps passé, du temps passant. Oh oui Monde, je te vois dans la nuit te rappeler toutes ces images et les remodeler de « j'aurais dû ». Il ne t'en reste pas grand-chose hein. Tes propensions à l'oubli sont des miraculeuses affligeantes. Alors tu en prends soin de tes photos, comme si c'était ton plus grand trésor. Quelques images d'un Monde de dix-sept ans qui se prenait pour un dieu sauvage, un Indomptable. Tu as raison, ce sont de loin tes plus grands faits d'armes. Après c'est la mort.

Mais alors pourquoi porter ce jugement partial ? Aigreur ? Nostalgie ? Où est-ce tout simplement ce sentiment de vieillir que tu n'acceptes pas ? Cette maturité de corps et d'esprit que tous ceux autour de toi ont tant attendu et que tu as fini par accepter. La maturité c'est l'assassinat du rêve. Pure et simple, simple et pure. Tu t'es plié et tu t'es fait enculer à sec. No problemo, Mucho mucho. Ressers-moi un verre tiens. Le gin ça coule comme du jus d'orange. Amer. Comme ce jour où tu es devenu adulte. Sans prendre garde, sans faire attention. Ça t'est tombé dessus parce que t'as pas fais gaffe. Tu devais regarder dans le caniveau à la recherche d'un espoir étoilé ; une bouffée d'oxygène pour sentir d'où vient le vent et surtout où il t'emportera. T'as perdu. T'es perdu. Depuis c'est l'acceptation. Quelles que soient les conditions à venir, c'est du passé tout ça. Tout est à construire, surtout l'oubli encore l'oubli toujours l'oubli. Oublié ce temps où tu étais l'Invincible. Sans peur, et les reproches dans la gueule des autres parce que les autres sont toujours des cons et ne pouvaient de toute façon pas te comprendre, un peu comme un nid de ravion. Personne n'a jamais vu de ravion car c'est un animal mystérieux. Pourtant, tout le monde cherche ce nid car qui trouvera le nid de ravion trouvera le ravion. Mythe de l'intangible. Espoir de demain. Le temps passe et l'adolescence se construit de tes rêves laissés au bord du trottoir, délavés par la pluie froide et poussiéreuse. Mais non. Cessons de réfléchir. Faut bien y passer. Et une fois que c'est passé on ne repasse pas. La vie avance, elle ne recule jamais. Si tu perds ce que tu as, jamais tu ne le retrouveras car chaque décision se parie sur l'inconnu. Impair Manque et Passe. Résumé parcimonieux de la vie. Chaque décision se parie sur demain et tu peux être météorologue fais quand même gaffe aux grêlons mecton.

Ton corps a changé, ta voix a mué, tes poils ont poussé et tes hormones t'ont trop titillé. Tu es devenu grand, adulte, raisonnable, mature. C'était ton corps. Il n'est plus. Les tendons vont se tendre, les chairs se flétrir, les poils se blanchir et bientôt on t'appellera Monsieur ou Madame dans la rue. Toi, tu auras pris ta décision depuis bien longtemps ; celle

que tout le monde te souhaitait ; pour ton bien et surtout pour le leur car jamais tu ne verras quelqu'un te souhaiter quelque chose sans contrepartie, du moins jamais dans la sincérité. L'acceptation. Faut vieillir pour grandir. Tu as accepté. Selon toi il n'y avait pas d'autre choix. Surtout parce que c'était plus facile. Refuser c'est se perdre. Refuser, c'est se vouer à l'incompréhension des autres, au mépris, au regard abject posé sur ton pauvre moi. Celui qui se construit sur le refus s'éjecte du groupe. Il redevient Un. Solitaire et solitude. Personne ne veut voir celui qui refuse car il est le symbole de ce que tu ne seras plus. Jamais. Seul est amené à vivre celui qui combat. Le combat c'est le refus. Le refus de la vérité normalisée. Car si la vérité est un bien propre à chacun elle n'en reste pas moins multiple. Oppose-toi à elle et elle deviendra une norme majoritaire qui te repoussera aux confins de la solitude. Alors ta vie deviendra chaque jour une guerre mondiale, une guerre qui te mènera jusqu'à la folie ou jusqu'à la gloire. Entre les deux la misère, la solitude et la misère. Et c'est ça Monde que tu as refusé d'affronter. Parce que les vérités normalisées sont bien plus confortables. Pour toi une vie se mesure au nombre d'années vécues alors que pour moi elle se compte en nombre de jours oubliés. Au final on crèvera tous. Mais peu importe. Je m'égare dans d'incroyables... Oui d'incroyables... Qui comprendrait ? Je suis ivre de toi moi nous tous.

Ami remplis mon verre.

Retournons au commencement.

Tchin !

L'âge ingrat de l'adolescence est une insulte à la face de tout ce que nous ne serons plus. Nos décisions ont fait de nous ce que nous sommes. Mille autres vies auraient été possibles mais elles nous ont amenés à celle-ci. Inutile. Sans autre but véritable que celui de se reproduire. Propager un nom à travers l'histoire en priant pour qu'un de nous porte la famille aux nues de la postérité. C'est ça ouais !

Voilà ce que ne peut concevoir un adolescent. Que son unique vie soit perdue, oubliée, tout comme la notre. De cette impossible conception il ne ressent que peur et frustration car l'horizon est conflictuel et le combat contre la vérité perdu d'avance. No solution. Ils nous insupportent parce qu'ils représentent tout ce que nous ne serons plus et nous les insupportons parce que nous représentons tout ce qu'ils ont de grandes chances de devenir. Entre les deux. Des décisions.

Oulala ! Qu'est-ce que je pérore Monde ! Plus qu'une poule ne pécore hein ! On s'en rendrait presque pas compte là hein mais je viens de faire une putain de disserte sur ces foutus boutonneux. Pffff où va-t-on ?

Est-ce que tu sais te transformer Monde ? Est-ce que tu sais voler ? Est-ce que tu sais te télétransporter ? Viens. Suis-moi. Tchou !

Hier, alors que je me promenais dans les sphères labyrinthiques de mes insuffisances hépatiques, m'est revenue la vision lointaine d'un passé charismatique. Une vision purpurine de rêves et d'angoisses, de désirs et de peurs. Tu sais, ils sont là, en moi, partout. Les Rêves. Ils sont là. Enfant déjà, je ne croyais qu'en la beauté des lointaines chimères, ces illusions que l'on peut voir briller sur notre ligne d'avenir si l'on concentre son cœur assez fort. Je n'ai jamais vraiment compris comment ils avaient pris possession de moi. Tout ce que je sais, c'est qu'une fois qu'ils s'y furent installés, je compris que ma vie ne tendrait plus que vers ces Ultimes Evasifs ; ces Fugitifs insaisissables que j'attraperais de mon âme pour l'y noyer d'absolu. Rêves.

C'est au cœur de mes nuits que je les regardais briller comme autant de minuscules lucioles prêtes à éclore en une folie de jouissance purifiée par la toute infinité du Cosmos. Ils flottaient tout autour de moi dans cette luminescence pleine d'espoir ; parfois si loin que mon être se recroquevillait en un confetti d'énergie vaincue, parfois si proche que ma main aurait pu s'y plonger et en ressortir de ce mauve mordoré dont ils irradiaient mes espoirs d'avenir. Je

demeurais attentif à chacune de leurs vibrations photoniques, me tenant prêt à m'agripper à la moindre poussière de ces comètes flamboyantes, prêt à m'évader des prisons calcifiées de tes résignations et à jouir de cette réalisation.

Or tu le sais Monde, l'avenir peut s'avérer une aussi belle prison que le passé ou le présent, car qui vit exclusivement dans l'avenir ne peut être en mesure de savourer les petits bonheurs quotidiens, or une âme incapable de se satisfaire du quotidien est une âme en perdition. Telle fut ma maladie durant de nombreuses années. Mes pensées ne faisaient que se projeter vers demain sans même jeter un regard sur aujourd'hui. Elles penchaient en permanence vers l'ailleurs du plus tard, ce qu'il fallait gagner, ce qu'il fallait conquérir, et surtout les façons d'y parvenir. Et lorsqu'au prix de mille combats, je finissais par atteindre un de ces buts tortueux, le temps ne me laissait pas même un instant pour savourer ce doux plaisir qu'est le contentement de soi – ou des autres – que déjà il me fallait repartir en quête d'un autre Inaccessible.

Et puis le temps passe et l'enfant devient homme. Il ramasse ses larmes avec la pelle du regret puis les enfouit au plus profond de son être, là où elles demeureront inabordables à tous les carnassiers extérieurs, ces animaux voraces qui se jettent sur la moindre de nos faiblesses pour en faire un nouveau trophée prêt à accrocher au-dessus de leur esprit paludéen, prêt à raconter à la prochaine réunion des samedis soirs bourbonneux avec d'autres charognards tout aussi féroces.

Alors je suis devenu homme et, comme tout le monde, j'ai ramassé mes larmes, celles des rêves qui s'enfuient, celles des rêves qui se perdent dans l'infâme gouffre de nos roses oubliées. Mais au lieu de les enfouir dans le trou noir d'une virilité éculée, je me suis construit un petit réceptacle en fleur de peau, un tout petit réceptacle que j'ai placé juste au niveau de l'estomac, là où ça brille brûle et vibre d'émotions. Je me rappelle très bien de ce jour.

C'était un soir pluvieux d'octobre. Mes onze années s'étaient fêtées quelques jours plus tôt, sans moi ; je vivais déjà ailleurs. J'ai pris mes larmes, les ai tendrement caressées, comme l'on effleure la joue de sa bien-aimée, puis les ai calfeutrées dans cette petite boîte aux parois si fines que je pouvais les voir fredonner leur air de chagrin. Enfin, je leur ai offert un murmure en guise d'adieu : « Ne vous inquiétez pas, je vous garde près de moi ».

Tu comprends Monde pourquoi je ne suis pas comme toi, pourquoi je ne peux vivre parmi toi. J'ai refusé d'enfouir mes larmes ! Elles seules me permettent de tenir la route, de garder la tête haute au sommet des espérances. Toi, tu les oublies, les rejettes, les chasses de ta vie comme si elles n'avaient jamais existé. Tu les renies en croyant que cette pseudo force et ce pseudo courage feront de toi un homme fort et respecté de tous. Mais ne sais-tu pas que nos yeux sont marqués à jamais de nos larmes d'enfant ?

Ce soir où je les ai rangées au creux de mon ventre, j'en ai versé une dernière qui a coulé près des autres. Cette dernière larme, toute particulière, marquait la naissance de ce que serait mon avenir. Elle était pour elle, Charisma, onze ans. Premier amour, premières déchirures ou quand le sang coule le long de plaies cutterisées. Je rêvais de faire ma vie avec elle. Ce n'était qu'une enfant. Notre premier amour est toujours le plus meurtrier.

Puis il y eut d'autres filles, d'autres rêves. Parmi toutes ces fausses princesses à la peau acnéique, aucune ne voulut s'envoler avec moi sur les ailes de la même chimère. Certaines rêvaient bien, mais je leur apparaissais alors plus comme le bouffon du roi – celui avec le chapeau à grelots – que comme le prince charmant – celui avec le destrier blanc – qu'elles attendaient depuis toutes petites. Alors mes chimères étendaient leurs ailes à travers l'horizon, le recouvrant de ténèbres sans lendemain, puis s'envolaient vers d'autres cieux, ne me laissant qu'une nouvelle dernière larme à déposer avec précaution près des autres.

Mais aussi pénible qu'il soit de courir après un volatile, je savais déjà qu'il ne fallait jamais cesser de croire ; l'horizon est immobile alors que ces oiseaux méphitiques ne trouvent

leur raison que dans la mouvance de notre force. Et moi, de la force, j'en ai toujours eu. Ma boîte à larmes me confère la puissance des esprits qui savent que la vie est longue et qu'elle ne sera perdue que lorsque je l'aurai décidé. Le ciel finit toujours par s'éclaircir de nouveau pour celui qui sait combattre ; et les champs de bataille se gonflent des cadavres de ceux qui n'ont su trouver le courage de me suivre.

Puis Aurélie est arrivée. La première fois que je l'ai vue ce fut comme un mirage d'éternité. La seconde ce fut un Ange. La troisième fois elle devint ma femme. Comprends-moi bien Monde, si j'utilise le mot « Ange » c'est que nul autre ne saurait davantage la définir. Son visage arrondi, ses yeux bleu-vert-gris, sa peau lisse et sans défauts, tout en elle respirait la douceur ; la douceur d'un nuage d'été esseulé flottant en toute quiétude dans l'azur tel un géant immortel ; ce genre de nuage qui nous évoque une tempête mais dont on ne peut s'empêcher de penser qu'il recèle en lui mille douceurs que l'on aimerait caresser du bout des doigts ; mais on ne caresse pas la maison des Anges.

À peine la potentialité de l'idée émise qu'une chimère détacha des brumes cendreuse de mes divinations. Après m'être attardé dans cette nuit afin de m'assurer de sa réalité, je ne pus que constater que c'était bien ça, c'était bien elle. La suite tu la connais. La chimère s'approcha de ma ligne de vie et de ce rêve je fis ma réalité. La force du rêve conjuguée à celle de l'Amoureux. Ma vie en paradis, mes années en une seconde perpétuelle. Ah ce que j'aime le verbe amour !

Hélas, fou que j'étais, fou que je suis, je me crus très vite protégé de toi Monde. Oui, j'avoue t'avoir sous-estimé. Tu es un guerrier farouche et sauvage, peut-être le seul à hauteur de ma lame. Les rêves réalisés ne sont pas éternels comme je le croyais. Non, les chimères aussi peuvent mourir et ne laisser qu'une pâle illusion de vie à contempler du haut des montagnes de la Déception.

J'avais pourtant bâti de beaux rêves pour elle et moi, beaucoup de rêves. Elle y croyait – ou me donnait l'impression d'y croire – et me regardait me défendre avec passion, me suivant, me supportant, m'encourageant au-delà du désespoir que ce combat me poussait parfois à ressentir. Elle parvenait toujours à me relever de sa simple présence, de son regard, de ce visage si doux empreint de compréhension. Mais que pouvions-nous faire devant toi ? Toi et moi sommes en guerre Monde ! Nous sommes adversaires, tiens-le toi pour dit une bonne fois pour toutes ! Tes coups sont peut-être sévères et trempés dans le poison des jours qui passent sans autre bonheur que la contemplation de la nuit solitaire mais tu ne sauras jam...

Tu manques Lady, oh oui tu manques.

Blow me baby, blow me in the wind, over the sky, blow me blow me...

Mince, j'ai la voix qui tremblote. Vais quand même pas chialer comme une gonzesse bordel ! T'as vu Monde comment je fais bien le beauf. T'as vu la voix bien bourrue d'un coup ? La classe hein ! Parfois, tu sais, je me dis dans ma tête que j'aurais bien aimé naître dans une peau de beauf. Une peau suintante de graisse, roussie de soleil. Délivrescence oléagineuse. J'halète en six pas. Mes doudounes se gonflent. Je nourrirais un bœuf. SCLEUCH SCLEUCH ! Un beauf. Arrêter de réfléchir. Dormir. Soupir.

Et la brise du vent calfeutrerait mes rêves au creux de mes hivers sans neige. Un parfum à l'évanescence d'u...

Je baiserais la grosse deux fois par semaine. Elle s'appellerait Agnès. Trois bourrelets et un double menton. Oh oui je la baiserais ! Deux fois par semaine. La première après le film du mardi, position classique, missionnaire de base. J'aime la voir ouvrir la bouche et ânonner. Vas-y Bobby ! La seconde, le samedi après Patrick Sébastien, et en levrette parce que le samedi c'est la fête et que j'aime bien malaxer la chair. Un p'tit trou, deux p'tits trous, trois p'tits trous...

Tu as dû remarquer Monde que tous les hommes mariés se surprennent à vouloir être célibataires en imaginant se taper une fille différente chaque nuit et que tous les hommes célibataires aimeraient bien être capables d'aimer la même femme toute leur vie pour être sûrs de baiser tous les soirs de la semaine. Au final je vais te dire, tout le monde se branle à la discrète. Main droite pour se soulager, main gauche pour le grand frisson. La fête à la Mimine ! La libido du reblochon. GROINK GROINK ! Serre. Presse. Concentre-toi bordel ! Ça monte ? Crache ! SPLACH ! Bordel où est le Kleenex ?

Et le doux plaisir de caresser un cheveu d'ange. M'emmènerais-tu là-haut, vers l'audacieuse étoile bleue. Les parfums d'espérance dans l'exigence d'un songe fondent mes rêves et la neige de ses hivers en feutre... Bouh le Pleutre !

Au mois d'août, je chargerais la grosse et les gosses dans le monospace acheté sur dix ans. Une Scenic gris métallisé. Direction Port Barcarès, le camping des grands pins. La Côte d'Azur c'est bien mais c'est plus ce que c'était. J'y retrouverais Roger et Monique, et vive les parties de boules. Programme TV : Tour de France et Intervilles. En trois heures de route je serais en Andorre où je ferais ma provision de Ricard pour l'année. Sur la plage je peaufinerais mon bronzage autour de mon maillot moule petite bite. Le soir pour les parties de rami, je porterais un marcel et un short ras de la foune et même que parfois une boule sortirait prendre l'air. He Bobby, c'est pas une boule c'est un cochonnet ! HA HA HA HA HA HA HAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA.

Mais toi, saurais-tu combien je t'ai aimée ? Qu'une fleur ne pleure un pétale et je tomberai sur le chant de tes épines. La scarification dessinée aux images des larmes d'enfants. Qu'une fleur pleure une épine et je tomberai sur le champ de tes pétales. Mon ami, mon amour, mon amant...

Quand je me pencherais on verrait la moitié de mon cul avec une belle grosse raie et trois poils qui te diraient va te faire foutre connard. Et le mieux du mieux c'est que quand je me relèverais y aurait que celui qui regardait qui serait dérangé. On pardonne tout à un beauf.

Sur le buffet à la maison, y aurait la photo de mariage, moi encore svelte souriant et beau, Agnès à peu de chose près pareil. C'est pas que je l'aimais mais faut bien se marier. Faire comme les potes. Puis faut bien le dire : qu'est-ce qu'elle suçait bien !

Mes gosses liraient jamais de livres parce que c'est des coups à vous foutre des sentiments. PS2 power y que ça de vrai ! STOP ! Ça me déprime...

Par-delà les étoiles je te promets Monde que j'aurais aimé naître dans une peau de beauf. Pas seulement pour une histoire de vidage de couilles, de vacances et de buffet en massif mais juste pour une vie simple, sans réfléchir. Dormir. Soupir. Un infarctus. Tchao...

Ah mais c'est un coup à se fiche du cafard dans le cœur ça. Saleté de cancrelats bouffeurs de merde ! Je vous exterminerai tous !

Soyons clairs soyons brefs Monde. Soyons plus véloce qu'un coup de foudre. Elle a dix-sept ans et des rêves plein la tête. Et toi, tout ce que tu as comme réponses à ses espoirs, c'est ta propre vérité et tous tes inutiles. Soyons clairs soyons brefs Monde. Soyons plus vifs qu'une explosion de vide. Il a quatorze ans et plein de devenir dans les yeux. Et toi, tout ce que tu as comme réponses à ses espoirs, ce sont ta propre histoire et tous tes impossibles.

Ouais mec ! Ouais mec c'est toi l'atomiseur de particules utopiques. C'est toi l'assassin de chimères !

— Ils font chier ces jeunes à être si persuadés de tout savoir, à toujours se la ramener. Qu'est-ce qu'ils y connaissent eux à la vie bordel ? Trois fois plus d'âge qu'eux et ils pensent qu'ils peuvent se permettre de me juger.

Tais-toi un peu Monde. C'est moi qui parle ici. C'est moi le Big Boss, le Super Chef, le Méga Dirlo. Ici c'est moi Dieu ! T'as pas à broncher juste à écouter.

Ils en savent tout de la vie. La moindre parcelle, la moindre ficelle, s'en va à tire d'ailes petite hirondelle. Tout simplement parce qu'ils la vivent Monde. C'est pour ça qu'ils en connaissent tout de la vie, parce qu'ils la vivent ! C'est dingue hein !

Les rêves naissent dans un sourire et meurent dans une larme. La larme de tes lames, celles qui coupent découpent hachurent l'azur pour démonter l'espoir. Broie du noir petit et t'auras du gris. C'est pas le paradis mais c'est déjà pas si mal une vie.

Petite, tu regardes l'oiseau s'envoler vers les ailleurs. Même pas peur. T'es invincible ? T'inquiète on va s'occuper de toi. Déjà pour commencer, sache que tu seras jamais vétérinaire parce que les vétérinaires ça tue les chiens, et ça, c'est pas marrant. Tu veux pas tuer les chiens toi n'est-ce pas ? C'est pas la première fois qu'on te le dit pourtant. C'est comme tes amis. Ecoute-moi bien. Les amis c'est un truc pour faire vendre des magazines aux fillettes c'est tout. On ne garde pas ses amis d'enfance. C'est triste mais c'est comme ça. Ta meilleur amie, regarde-la bien, parce qu'après-demain elle aura un mec un rejeton et un taf. Tu crois qu'elle aura encore le temps pour toi ? Tu crois qu'elle aura encore le temps pour vos babillages inutiles ? Non elle l'aura pas le temps, pas plus que toi tu ne l'auras car après demain tu auras un mec un rejeton et un taf. Tu crois que tu auras encore le temps pour elle ? Tu dis oui parce que tu veux y croire mais moi je te le dis, c'est pas ça la vie. Les amis on les garde pas. Tu crois au prince charmant mais pour ça il te faudrait dormir cent ans. Laisse tomber t'as pas le temps. Faut taffer, te faire engrosser et cuisiner les raviolis Buitoni, seulement le vendredi parce que le reste de la semaine c'est pâtes et patates. Le Prince Charmant, lui, il burine sa secrétaire parce que le soir t'es trop fatiguée t'as mal à la tête t'as tes ragnagna y a Foucault à la télé et tu rêves qu'il soit ton pater. Et lui ton pater il t'aime bien mais encore plus depuis que tu vis chez toi et encore plus quand t'évites de l'appeler pour déboucher les chiottes ou t'as gerbé tes regrets en te demandant où t'avais bien pu perdre cette

jolie petite fille à couettes qui rêvait qu'elle serait le docteur des toutous avec un homme qui porterait des collants et une épée.

Rembobinage de la gamine embobinée. Bzzz !

Si t'as bien écouté tes parents, que t'as joué à la petite fille docile, t'as besoin de personne hein. T'es cadre à vingt-cinq ans, super cadre à trente-cinq. Tu dois avoir de bonnes jambes bien fines et t'adores les petits pois jambon parce que c'est super rapide à préparer. Je t'ai vu, mens pas. Les mecs passent mais restent jamais, tout juste une trace de bave sur l'oreiller ou de sperme séché dans les cheveux. C'est mieux comme ça que tu te dis. T'as l'impression que c'est toi qui choisis mais t'as pas compris. On t'a dit toute ta vie qu'y avait que le travail qui comptait. Pense à ton avenir chérie, ton cul tu verras après. Le célibat c'est la liberté. Et le soir devant ta télé tu rêves au prince charmant en regardant Foucault qui doit être un bon pater. Bis repetita. La boucle est bouclée.

Alors petite adolescente qui rêve et qui rêve. Prends-les tes caresses. Etudie étudie et fais-toi torcher la gueule ou les fesses dans des soirées d'étudiants. Toute façon ils t'auront tous. Où que tu veuilles aller y a un mur. Dur. Sûr. Tu peux tourner sauter virevolter, y en a un autre planqué derrière. Jamais paniquer, toujours affronter. Tu voudrais pas être seule, mais tu sens bien que tu le seras toujours. Tous ces adultes. Ils disent vouloir le meilleur pour toi, ton bonheur toute ta vie entière jusqu'à ce que tu meures. Alors peut-être tu devrais mourir demain. Tu te shit la gueule jusqu'à ce que tes neurones explosent en supernova dans ton esprit rebelle ; tequilassssssssssssssssssssss PAF PAF PAF. Tu gerbes, tu te fais mal. Lacère-moi le corps chérie, à coup de cutter, j'aime voir perler le sang. Sirupeux. Ocre. Rouge comme tous ces rêves où nous nous noierons d'effroi ou de froid. Malgré toi tu as déjà accepté, alors tu en profites. Tu sais qu'après tu n'auras plus le loisir de te défoncer la tête, de jouir de la vie. Alors tu prends tout, les bites les teilles les oinjs la bouffe la gerbe. Accepter c'est la destruction de ton esprit, l'apocalypse de ta liberté. Refuser c'est la destruction de ton

corps, refuser c'est l'âme de ta vie. C'est pour ça que t'as si mal, pour ça que tu te sens tellement pas bien dedans toi. Morale morale morale. Ils t'ont moralisée. Si t'es trop revêche, on te forcera. Camisole chimique, ligature des trompes d'émoi. Pas le choix. Tu dois y passer. Boulimique anorexique défoncée. Tu dois y passer et plier. Si tu casses, on se demandera pour le reste de l'éternité pourquoi et on finira pas conclure que c'est de ta faute.

« Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ? ». Chaque parent prononçant cette phrase devrait être fusillé sur place. Déjà ça ferait largement moins de monde dans les rues et autant de cons.

Si t'as si mal baby c'est pas parce que tes doudounes poussent ou que tu te mets à pondre des ovules comme une poule faignante. Non petite. Si tu as si mal c'est parce que tu viens juste de t'apercevoir que ça fait quinze ans que tout le monde te ment et qu'y a aucune raison que ça s'arrête. Voilà la douleur. Le mensonge de ceux que tu as toujours aimés. Voilà la douleur. Le mensonge de ceux que tu as toujours aimés, quand tu comprends que ta vérité ne sera pas, qu'elle n'est que leur et que toi tu as le choix mais surtout pas le tien. Tu as été normoralisée à coups de mensonges petite. Mais c'était pour ton bien chérie. Tu nous diras merci plus tard, quand tu y seras passée, que tu auras survécu, que tu seras tout comme nous : vide.

Maman de la Lune

Maman ? Tu es là ma petite Maman ? Je voulais juste te dire que je t'aimais toujours même si tu veux pas revenir me voir. Papa m'a expliqué, il faut pas t'inquiéter pour ça. Il m'a dit que parfois il arrivait que des gens soient trop gentils et que quand les gens étaient trop gentils et trop parfaits avec les autres gens et bien ils devaient partir vivre sur la lune car sur notre monde et bien on n'aimait pas les gens trop gentils. J'ai pas bien compris moi pourquoi les gens gentils devaient s'en aller mais je sais que Papa a raison parce qu'aujourd'hui j'ai voulu être gentil avec un garçon de mon école. Un des grands lui avait fait un croche-pied et il était tombé. Alors moi je lui ai tendu la main pour l'aider à se relever. Il avait dû se faire mal parce qu'il avait les yeux tout mouillés, comme moi quand je pense trop fort à toi. Il s'est relevé tout seul et il m'a poussé en me disant qu'il avait pas besoin de mon aide. Je suis tombé et je me suis écorché la main. Alors je sais maintenant que Papa a raison. Les gens n'aiment pas trop ça qu'on soit gentil avec eux. Papa m'a dit que toi tu t'en fichais de ça. Toi ma petite Maman tu continuais d'être gentille avec tout le monde même s'il voulait pas parce que c'est ça être un Ange. Et Papa lui il dit que tu es un Ange et que c'est pour ça que tu es partie dans la lune. Alors voila, puisque tu peux pas revenir, moi aussi je vais être très gentil avec tout le monde et comme ça moi aussi je vais devenir un Ange et je pourrai venir te voir dans ta lune petite Maman Chérie. Comme ça on sera tout les deux et tu pourras encore me prendre dans tes bras. Tu vois, il ne faut pas t'inquiéter on va se revoir. Bon je dois te laisser, il faut que je dorme pour être en forme aujourd'hui, c'est Papa qui l'a dit. Je te fais tout plein de grogrogro poutous, je t'aime très fort ma petite Maman de la Lune. À bientôt.

JEUDI

Ouille ouille ouille ! Ça devient difficile Monde. Mon horloge biologique en a pris un coup. Tic tac tic tac, fait le crocodile. Argh ! L'horloge est déglinguée, tombée dans les chiottes sans fond de ma mémoire, et ma bouche crache tout le feu biliaire de l'univers ; d'ailleurs je crois que je ne suis plus que du feu. Oui, je suis le feu ! Je suis la brûlure qui consume le désir paroxystique d'amour, d'être aimé, par moi, pas toi, par tous. J'ai besoin d'amour, d'amour, d'amour incandescent, de celui qui ravage l'être intérieur ; grandis grandis en moi, nous ne ferons plus qu'Un et la soif s'éteindra sous le feu. Je suis un Dragon ! Rhhhhh !

Take me baby take me in your... Take me in your hand darling and burn me in a shadow kiss. Yeah Burn me Burn me Burn me ma jolie blonde, ma jolie brune. Burn me !

Trois bouteilles en trois jours ne peut signifier qu'une seule chose : il en reste trois. Ça s'annonce difficile Monde. Mon corps n'est plus qu'une plainte criarde, une plaie craintive d'où suintent les insolentes conceptions d'un enfant-perdu sans visage, l'évidage consciencieux d'une âme sur le seuil du grand départ. Il faut toujours se vider avant de partir, voyager le cœur léger. « Chéri t'as fait pipi ? » L'affaire est beaucoup plus douloureuse qu'il n'y paraissait hier.

Tu sais Monde, cette bouteille de tequila me fait peur. Terriblement peur.

Ce matin, où était-ce le midi ou le soir ? Pff ! Peu importe ! Lorsque je me suis réveillé, j'étais allongé dans les chiottes, la bouche brûlée à cent quatre-vingt-dix degrés, probablement des Celsius, encore que. Hum... Je ne me souviens plus vraiment, mais bon, vu mon état je dirais que j'ai dû vomir toutes mes haines et toutes mes angoisses, et dans la foulée mes aigreurs et mes chagrins. Ça fait beaucoup en une seule fois. J'ai l'impression qu'y

a des morceaux qu'ont eu du mal à passer. J'ai si mal... Ça a dû racler... Mon petit bidon, ma petite gorge d'oisillon... Je crois que la mort m'a lacéré les lèvres.

Yep bonhomme ! La mort m'a lacéré les lèvres ! Mange du papier de verre tu chieras un vitrail organique teinté du sang ocre de la Terre Mère. Le Petit Jésus sur son trône sourit d'un plaisir anabolisant ; le monde ressent et contemple la merde sacrée, sans odeur, aseptisée par une morale déifiée. Tequila. Overtrip. Mes tripes à l'air ambiant ; ambiance cramoisie. Cigarette. Cigarillos et sombrero. Tequilas ! Por favor boy !

Argh ! Je flippe. Je tilte. Sabre-moi cette bouteille sur un lit de chrysanthèmes vaincus. Mon âme se délite du délit à la déliquescence du blasphème. Aime aime aime. Aime-moi même si je ne sème qu'indignation, une révolte intracellulaire sans autre air à respirer que celui de mes propres déjections. Allez Monde ! Oh oui allez Monde, on penche la tête sur la panse et on fonce, s'enfonce, se défonce la gueule pizza tequila ! Le crépuscule arrive. Déjà ! Oui déjà ! Mais je l'ai encore battu. D'une courte tête pas bien longue, mais encore vaincu. Vingt culs devant toi et moi, ça en ferait de la léchouille hein ! Dépêchons-nous Monde, on va pas y passer la nuit. J'ai rendez-vous avec les chiottes made in porcelaine land ; que ta face porcine s'allonge sous mes boules et Tilt ! Take my dick in your mouth darling ! Ensemble nous voyagerons au vingtième ciel avec vingt culs au-dessus de nous, gonflés comme des montgolfières, légers comme de l'air.

Trève de galéjades graveleuses Monde ! J'ai du gravier dans la gorge ; ça racle mes papilles papillonnantes, et puis surtout j'ai un planning overbooké.

Jeudi. Quatrième jour quatrième vie. Je suis un homme maintenant, et ça, c'est sacrément rassurant. Quoique. Fin bon, maintenant je suis paré pour la vie, la vraie. Au bout de vingt années passées à m'éduquer je vais enfin pouvoir voler de mes propres ailes, leur montrer que je ne suis pas un bon à rien comme ils le pensent, leur montrer que je suis capable de réussir ma vie. Alors je vais ouvrir mes ailes, des ailes un peu ébouriffées par les

coups et les mensonges, mais des ailes tout de même. Aime mon cœur en éponge qui absorbe les mystifications puis se dégorge de naïves perles nacrées à la douceur d'un songe d'automne. Mais déjà mes ailes se déploient. Je tourbillonne dans ma cuisine, cherche une fenêtre ouverte sur la liberté, virevolte entre les chaînes et les paillettes lucifériennes et... Et... Et PAF ! Me fracasse la gueule sur la vitre dégoulinante de crasse sèche. De la graisse ? Oui mes vitres sont graisseuses ; la faute à Mac Cain ; je vais quand même pas passer derrière lui pour nettoyer ses saletés non ? Où est Monsieur Propre ? Je sais pas. Probablement en train de culbuter Le Père Dodu. Mouais. Tant pis. C'est ainsi. Et puis les vitres sales ont le mérite de te rappeler que chaque jour ne sera qu'un brouillard sombre auquel tu n'arriveras pas à échapper, une brume moite et collante, obscurcissant le jour et l'avenir ; les dégoulinures séchées dessinant le passé, poisseux et dégueulasse, comme ces traces de sueurs sous tes aisselles déodorisées, tes ailes scellées de saveurs chimiques. L'inacceptable. Ta propre odeur. Puante de pourriture inhibée. Bébé ? Ouvre la fenêtre et saute ! Les vitres, je ne les nettoie que le jour du déménagement, pas pour faire plaisir au locataire suivant mais pour le symbolique espoir que cette échappée sera la bonne, la belle.

PAF ! PAF ! PAF !

Tu as remarqué Monde comme les fenêtres sont toujours entourées de murs. Si ça ce n'est pas de l'incitation au meurtre je ne sais pas ce que c'est. Je suis un assassin de murs ! J'aime les faire souffrir, les cutteriser, les matraquer de mon poing de feu et leur balancer mes chaises dans leurs gueules d'emplâtrés. Je suis Stéphane le Grand, libérateur des fenêtres opprimées, pourfendeur de murs comprimeurs, ces agglomérats de cellules mortes qui nous aveuglent de visions marmoréennes, froides, à la saveur farineuse d'un dimanche matin cuité. C'est dingue hein Monde ! Où que tu regardes, tu en vois. Des murs toujours des murs des murs de partout, un monde de murs où chacun n'est libre que d'une seule chose : se fracasser les os dessus. Des os qui se broieront en fine poudre blanche directement incorporable dans le

mortier qui servira à construire d'autres murs encore des murs toujours des murs. Aucune direction n'est vivable puisque toutes sont la garantie d'un concassage à la gloire de Babel. On ne voit rien devant un mur si ce n'est la larme de celui qui a voulu le caresser trop fort.

Les murs sont partout. Où que tu portes ton regard, il se heurtera avec violence contre une de ces érections à la gloire de Monsieur Lego. Et alors. Alors quoi ? Et bien alors, ça ne t'interloque pas Monde ? Dis-moi, est-ce que par hasard, et je dis bien par hasard hein, est-ce que la fonction d'un mur ne serait pas avant tout de limiter notre vision ? Plus le mur est près, moins tu vois loin, or, un regard obturé est un regard qui n'avance pas, qui ne peut se projeter, et un regard qui ne se projette pas, qui n'avance pas, est un regard calme et contrôlé. À l'inverse, si ton regard était capable de dépasser ce mur et les suivants, il pourrait se confronter à l'Infini. L'infini d'une vision... Et qui te contrôlerait ?

C'est indéniable Monde, nous devons abattre tous ces murs.

PAF ! PAF ! PAF !

Regarde ma cuisine. Quatre murs, une fenêtre graissée de l'immondice suée patatifère et une bouffée d'air séquestré, empuanti de tabac d'excréments de friture transgénique de... Beurk ! Où que se porte notre regard, inévitablement, il sera fait prisonnier, nous serons dans l'impossibilité de franchir le seuil de l'Infini et notre âme continuera de se morfondre à l'intérieur de limites liberticides sans voir que derrière se trouvent tous les Possibles de nos désirs. Ils nous ont volé nos yeux ! Ils nous ont volé nos yeux. Ils nous ont volé nos yeux...

PAF ! PAF ! PAF !

C'est indéniable Monde, nous devons libérer nos âmes !

PAF ! PAF ! PAF !

Je ne veux plus de limites. Celui qui avance n'a aucune limite. Je n'ai plus de limites. J'avancerai aussi loin qu'il y aura des murs à abattre. Le monde ne sera plus qu'un immense tas de graviers lyophilisés et le béton mortifère sera le bûcher de ces réducteurs d'âmes ; alors

je chanterai un do et un si majeur dans le même intermède, celui du doigt levé, le plus grand, pointé vers le geôlier assuré de son honnêteté par la légitimité artificielle que lui confère la matrice.

Viens avec moi petite. Ensemble nous nous envolerons au-dessus de tous ces murs, nous nous envelopperons dans un nuage de flocons et d'une fleur sauvage de coton nous les ferons s'écrouler tels des Titans pris en croche-pied.

Hier, Monde, j'ai dessiné un regard. Un regard de pastel, doux, serein, empreint de cette plénitude absorbante, de celle qui aspire ton âme et te la restitue nettoyée de toutes ces ordures qui la déstructure. Ce regard, je l'ai dessiné au centre du mur, en face de la table d'où je te parle depuis le début de la semaine. Il me regarde, je le regarde, et, lorsque tu t'enfuis, nous communions à travers la sphère du temps. Une étoile...

Oh mais il fait déjà nuit ! Peut-être as-tu du mal à le distinguer. Le crépuscule est passé sans même s'arrêter prendre un verre. Quel goujat ! Humpf ! Ne bouge pas. Ce soir c'est ambiance bobo. Je vais chercher les bougies. Tu veux qu'on ouvre la fenêtre ? Ok.

Voilà. Sens-tu la quiétude s'installer Monde ? Cette paix, celle que seule la nuit est capable de nous offrir, loin de tout et de nous-mêmes. Regarde les flammes danser au rythme du mouvement de l'air tranquille, plus paisible qu'une pluie de neige. Comme nous sommes bien là. Et cet air purificateur... Quel délice... Regarde ce regard. Vois comme il te pénètre. Prends tout de même garde à ne pas t'y égarer, tu ne supporterais pas, c'est un regard aspirant. Je l'ai voulu ainsi. Vois-tu comme il brille de la lueur du feu ? Sens-tu cette chaleur emplie de joie prendre possession de ton être ? Quelle force de pénétration ! S'il n'y avait ces écailles de plâtre on pourrait presque le croire vivant. Presque...

Un cliché me revient à l'esprit. Tu as coutume de dire que les yeux sont la fenêtre de l'âme. Et si j'ouvrais cette fenêtre, que trouverais-je derrière ? Qu'y verrais-je ?

PAF !

Et si c'étaient tes yeux que j'ou...

PAF PAF PAF !

Il y a tant de limites à repousser Monde, tant de lignes nous encerclant dans des rondes infinies dont l'unique motivation semble être de nous amener à nous bouffer la queue tel un chien rendu fou par une indigestion de nos restes. Comment s'échapper ? Comment s'évader de ce cercle sans fin, de cette angoisse circulaire où pas même l'air ne circule ? Comment changer ce monde étouffant ? Comment abattre ces murs d'aliénation concentrique ? J'aimerais me retourner et nous perdre à l'infini. Mais derrière moi, je sais qu'il y a un mur aux couleurs ternes me bouchant la vue, et s'il me bouche la vue, qu'il interfère entre mes yeux et l'infini, alors il ferme la fenêtre de mon âme, cette âme qui demeure prisonnière des limites physiques et morales, assassines, cette âme asphyxiée par ces vapeurs pusillanimes engendrées par l'insuffisance chimérique de ces automates avançant un pas après l'autre sans jamais se demander où ils vont. Tu as compris Monde, il nous faut redonner de l'air à nos âmes, ouvrir la fenêtre et les laisser flirter avec les étoiles.

Il existe tant de choses que nous ne connaissons pas, tant de phénomènes que nous ne comprenons pas, tant de possibilités que nous n'osons imaginer, alors dis-moi ce qui serait impossible à un esprit affranchi ? Tu ne peux répondre car c'est un secret hein. Avoue ! Celui qui n'a pas de limites autres que la mort – et encore – ne connaît pas l'impossible. Si tu refuses de l'avouer c'est parce que si tout le monde connaissait ce secret tu n'aurais plus de raison d'être Monde, nous te transformerions en trois coups de petites cuillères toutes mini riquiqui. Et ouaip bonhomme ! Rien n'est impossible à celui qui n'écoute pas les limites que tu fixes. Alors dis-moi maintenant ? Qu'est-ce qui m'empêcherait de retrouver Aurélie ? Qu'est-ce qui m'empêcherait de changer le monde ?

PAF ! PAF ! PAF !

Tequila bienvenuta madama ! Ça coule ça glisse ça bouscule les molécules ! En avant ! À l'assaut ! Chargez ! La guerre c'est la guerre à la guerre comme à la guerre ! Youhou ! Achevez-moi cette racaille ! Brûlez tout ! Rien n'est à eux, tout est à nous ! No limit ! Ya Basta ! Tequilas !

Take me lady ! Take me in your mouth ! Take me guy ! Take me in your ass ! Take me all ! Take me in your eyes ! All over the dreams... Et nous jouirons tous des arcs-en-ciel qui grimperont sur le dos de l'univers. Nous nous envolerons sur les ailes de papillons butineurs de miel salé du suc de nos désirs inavoués.

Oublions toutes nos vies.

Ah oui les vies. Les vies les vies les vies. Tu veux peut-être la suite Monde. Nous en étions à la quatrième vie je crois. Hum oui. Il ne se passe rien dans celle-ci, ou si peu que le même appartient au pareil. Ça fait vingt ans qu'on la rêve et le jour où l'on s'y retrouve, l'on s'y perd. On comprend enfin que le pire est à venir. Vingt ans que tu nous enfonces de la merde dans la tête Monde. Adieu papa adieu maman, maintenant c'est moi le big boss. C'est moi qui contrôle, c'est moi qui ai le pouvoir. Mais c'est qu'ils me foutaient presque dehors ces vieux cons. Vingt ans qu'ils me font chier avec leurs principes à la mord-moi le bigoudi qui ne servent qu'à rester sur place bien en place à la bonne place et ils me jetteraient presque comme leur première capote. Bande d'ingrats !

En tout cas t'as compris une chose bonhomme : l'avenir c'est aujourd'hui.

PAF PAF PAF !

Je suis un homme maintenant. Du moins, il paraît que je le suis... C'est ce que tout le monde dit. Je me sens pas trop différent perso mais bon. « Ils » a toujours raison.

— Papa ? Pourquoi cocon rime avec prison ?

— Pense à ton avenir mon fils, prépare ta situation, et tu veux faire quoi plus tard ?

— Je sais pas. Je veux être tout sauf toi Papa.

Alors j'ai essayé. Ma quatrième vie c'était vers le moment où on galérait avec Bob, apparte miteux et taf de merde ; le moment où on avait dû faire un méga saut en arrière, soi-disant pour mieux ressauter vers l'avant. Mon cul et les kilos de flageolets qui vont avec ouais ! T'es plein de doctrines et de maximes à la con Monde, pourtant, lorsque tu te retrouves dans le jus tu te sens bien seul je trouve ; et Maxime t'aimerais bien lui mettre un ou deux coups, le genre de coups qui fait bien souffrir. Là où ça fait mal c'est que ça fait du bien hein. Connard !

Je me suis mis à réfléchir. Je veux dire, j'allais pas faire secrétaire comme maman ni alcoolique comme papa, alors quoi ? Et bien je n'avais pas perdu cette idée de devenir écrivain Monde. Alors j'ai écrit. C'est pas évident, il faut bien l'avouer, moins pour se plaindre que pour la difficulté. Débuter dans l'écriture c'est quand même un truc dont on se rend pas bien compte vu de l'extérieur mais ça impose une certaine maîtrise de soi, et des autres aussi d'ailleurs. Rien que celle de devoir rester planté sur son fauteuil des heures et des heures est un exercice physique assez pénible. Trouver le bon mot, le mettre à la bonne place, et surtout l'écrire avec les bonnes lettres et dans le bon ordre étaient autant de contraintes que je n'avais pas même imaginées avant de commencer. Mais bon, je me suis lancé. Pas trop fort au début ceci dit. Comme tout le monde, j'ai commencé par écrire des poèmes. Oui des poèmes. Hum. Des poèmes si mauvais qu'à présent j'aurais honte de te les montrer. Hum. Tu voudrais peut-être un aperçu de ce que cela donnait. Bon tiens.

Verrions-nous nos vies sans cataracte d'angoisse
Si nous avons les yeux ouverts sous l'horizon ?
Le ciel vert où nous n'irons jamais, la poisse
De ces mirages en guide d'avenir sans raison.

Les chimères assassinées d'un coup de fusil
Ne seront jamais que des désirs accrédités
Un billet sans foi pour nos visions infinies
L'illusion d'un jour meilleur pour les Morts-Nés.

Sous l'horizon court le ruisseau de nos âmes

Suintant les peurs d'ennuis, d'échecs d'un qu'on prie
Regardons au-delà de nos ad vitam eternam
Nos ressemblances en partage des roses de nos vies.

Alors tu vois c'est pas glorieux. Bof. Nous sommes des milliers et des milliers à écrire des poèmes. C'est au premier qui prouvera qu'il est la réincarnation de Rimbaud, ou pire, de Baudelaire. Une chose est sûre : ce n'est pas moi ! Nous sommes d'accord.

Ceci dit le poème reste tout de même la chose la plus facile à écrire, enfin en apparence, parce que sinon c'est comme tout le reste, si tu veux faire un bon poème faut en chier, point barre. Mais en dehors de ça, lorsque tu rentres de tes sept huit neuf dix heures de taf de merde, éreinté et plus courbé que l'osier d'un panier, il est fort difficile d'atteindre le niveau de concentration physique et intellectuel nécessaire à la production de pages et pages. Alors en attendant on écrit des poèmes tout caca, histoire d'entretenir le rêve. Mais bon, je dis ça mais je ne supporte que difficilement la médiocrité. Alors si je n'étais ni la réincarnation de Rimbaud ni celle de Baudelaire, il fallait que j'essaie autre chose. Je suis passé aux nouvelles. Nouvelliste, ça sonne bien aussi. J'étais un peu meilleur semble-t-il puisque j'ai obtenu quelques encouragements et même quelques publications dans des fanzines et autres recueils collectifs dont personne n'a jamais entendu parler ; personne d'autre que mes collègues galériens d'écriture publiés dans le dit recueil, et leur famille bien sûr. J'étais peut-être la réincarnation de Maupassant ou d'Edgar mais personne ne s'en apercevait. Tant pis pour eux !

Après ça, je suis passé au roman. Le roman c'est sympa mais ça met un certain temps à s'écrire. Faut une certaine constance. On s'en rend pas bien compte mais c'est un travail quotidien. Et là, quand... Non laisse tomber. Je te raconterai ça un autre jour.

PAF ! PAF ! PAF !

Il se passe pas grand-chose Monde dans cette vie-là, alors on va essayer de faire vite. Ta phase adolescente rebelle est passée. C'était fatigant hein. Après on te dit que tu renais libre et tu le crois. Quelle tristesse...

Bon, la première des choses à régler maintenant que tu es grand et bien mort, c'est trouver un boulot. Etudions deux possibilités si tu veux bien. Mais vite fait hein. J'ai horreur de parler des vaincus.

Donc, soit tu as une pseudo chance et papamaman connaît quelqu'un de super méga bienveillant qui va te coopter dans une super méga géniale entreprise, soit t'as même pas de pseudo chance et va falloir que tu te démerdes par toi-même, ce qui peut pour le cas où tu n'aies pas fait quarante-huit ans d'études, se traduire par boulot de merde et exploitation de ta jeune candeur. Dans les deux cas, de toutes façon t'es baisé, le trognon avalé.

Mais n'allons pas trop vite.

Dans le premier cas, tu n'arriveras pas à te défaire du sentiment de respect responsable que tu dois à la bienveillante personne qui t'as offert cette merveilleuse chance, à savoir d'avoir une nouvelle famille, l'Entreprise ; et si le travail te déplaît, si tu voulais être peintre mais que t'es devenu informaticien, et bien tu feras semblant d'être informaticien car c'est un signe de confiance que t'as offert cette personne, et jusque dans tes pires cauchemars tu t'en sentiras redevable. Et puis, que dirait ton père si tu venais à trahir ? Lui aussi a misé sur toi.

Dans le second cas, tu finis par perdre l'espoir. Tu t'aperçois très vite que, selon la loi de l'économie de marché, derrière un boulot de merde se cache une myriade d'autres boulots de merde, et qu'il te faudra bien toute ta vie pour arriver planqué derrière un bureau ; si tes os ne craquent pas avant, ce qui est loin d'être gagné bonhomme. Tu as compris que le bonheur de celui qui « veut grimper peut grimper » n'était qu'un mirage servant à grossir les troupes et surtout à les faire avancer en rangs bien serrés dociles à souhait. S'envoler vers les nues de la réussite sociale à la force de son travail. Une carotte pour un tas de mules. Ce qu'on te dit pas mais que tu as compris tout seul si t'es pas trop concombre, c'est que là-haut, y a pas assez de place pour tout le monde ; pour qu'il y ait des gens en haut il faut surtout que la majorité reste en bas, c'est le sine qua non. Donc tu imagines bien qu'on va pas t'y inviter gratis.

Notons tout de même qu'un phénomène étrange se produit dans les prémices de cette vie. Nous pourrions le nommer « Satisfaction ». À savoir que lors des premiers versements de tes premiers salaires, tu te sens satisfait. Tu penses que cela fait beaucoup d'argent. Penses-tu, tu peux te payer un cinoche par semaine, un resto, aller en boîte et y draguer des vrais meufs. Oui, tu penses que le travail t'amène à la liberté, la vie, la vraie. Il te faudra un certains temps pour appréhender la réalité. Je te laisse la...

— Oui Stéphane mais il faut bien travailler pour vivre.

Ta gueule Monde ! Je t'ai déjà dit qu'ici c'était moi le Bigboss ! T'as pas à la ramener ok !

Je sais que tu me crois pas. Le « il faut bien travailler pour vivre » ça fait vingt ans qu'on te le répète. C'est même ta pire excuse pour tous les jours aller trimer comme un chien en laisse. On te l'a tellement répété que passée ta légère période de rébellion t'as fini par en faire ta doctrine perso, celle que tu assèneras à nouveau et sans la moindre pitié à tes propres enfants. Et puis, de toute façon, on a tellement pris soin de ne rien développer chez toi que passé quatre heures dans ton appart tout pourri tu t'ennuies comme un rat mort. Si on t'avait dit que tous tes rêves sont réalisables et si tu l'avais cru t'en serais pas là bonhomme. Mais je comprends t'inquiète. Avec une phrase comme « Il faut bien travailler pour vivre » on n'a pas beaucoup d'autres choix hein. De toute façon ça te rassure puisque c'est la manière de justifier ta lâcheté au combat ; tes quarante prochaines années de médiocrité ne serviront pas à rien puisqu'il faut bien travailler pour vivre.

PAF PAF PAF !

Prends ta claque et ramasse-toi. Moi je dis qu'il faut bien vivre pour travailler. Et ouais je sais, c'est surprenant comme une simple inversion de mots peut donner un tout autre sens jusque dans les fondements mêmes de la vie. Pas évident à gérer hein Monde, si on prend la peine d'y réfléchir. Je sais. Je suis pas sympa. Je m'ingère comme ça dans tes affaires sans

prévenir. Je remets en cause toutes les fondations de ce que tu t'es efforcé de nous faire croire pendant tout ce temps. Et ouais, ce n'est pas le travail qui fera ta vie mais ta vie qui fera ton travail. Surprenant comme conception hein ? Allez va, je suis bon prince, je te laisse cinq minutes pour y réfléchir. Toute façon il ne se passe plus rien après cette vie-là, ou on l'a déjà abordé. Si t'as oublié rembobine la bobinette.

On a fini.

Ah quelle histoire ! Laisse-moi souffler un peu. Je t'en prie.

Ça fait mal quand même. La tequila, les cris des enfants, le refoulement des grandes personnes, les cris des enfants. Qui pourrait comprendre cette douleur ? Je ne sais pas. On ne peut construire un monde sur le mensonge. Je ne sais pas... Toute cette douleur... La douleur... Les cris des enfants...

Vois-tu Monde, j'aime à penser que la douleur n'est qu'une rose aux épines endormies et qui, se laissant caresser, nous pique d'un baiser salvateur. J'aime à penser que la douleur n'est qu'une odeur aux parfums capiteux et qui, se laissant absorber, nous gonfle d'un espoir bonheur. J'aime à penser que la douleur n'est qu'une chanson à la musique stridente et qui, se laissant écouter, nous transporte d'un amour d'ailleurs.

Hier Monde, alors que je me promenais dans les forêts du nord-est canadien, je suis tombé sur un étrange animal aux cornes d'un bleu sombre et pénétrant.

— Salut l'ami, l'ai-je interpellé. Dis-moi Monsieur l'Origan, pourquoi tes cornes sont-elles bleues ?

Il s'est approché sans un mot puis s'est fermement planté devant moi, tête haute et fier comme un paon.

— D'abord Monsieur Je Ne Sais Pas Quoi, ce ne sont pas des cornes mais des bois, ensuite je ne suis pas un origan car un origan est un oiseau et comme vous pouvez le constater je n'ai pas d'ailes, on ne peut donc en conclure que je suis un oiseau. Je suis un original.

— Mille excuses l'ami. Orignal c'est original, un brin gnangnan mais original.

Je n'étais cependant pas persuadé que l'origan soit un oiseau, je préférerais toutefois garder mon incertitude pour moi vu la position adoptée par l'origanal qui tout compte fait me semblait soudain être un animal dont il valait mieux ne pas croiser le chemin.

— À vrai dire, non, se reprit-il. Je ne suis pas non plus un orignal. C'était une farce. Je suis un caribou.

Je gardai le silence tout en pensant : « quel étrange personnage ». Enfin vu qu'il n'était ni origan ni orignal, cela m'éviterait de vérifier la subreptice nuance dans mon Petit Robert que j'aime à diminuer en Bob Le menteur. En tout cas, l'humour du caribou me laissait perplexe.

— Je vous trouve bien impétueux Monsieur le caribou, lui rétorquai-je subitement dans une impulsion électrique qui n'avait rien d'éclectique, l'animal me laissant plus froid qu'une bouteille de Givrés cryogénisée.

— Comment ça impétueux ? me demanda-t-il en fronçant les sourcils. Seriez-vous un idiot nigaud petit cabotopabo ? Regardez donc mon pelage, il n'est ni blanc ni noir ni les deux. Sentez ce doux parfum qui émane de ces poils si soyeux dont je prends soin chaque jour avec un remède tout spécial de mon seigneur grand roi sa majesté. Regardez bien Monsieur Cabotopabo, vous comprendrez alors qu'on ne peut me confondre avec un abject putois, créature volatile s'il en est.

Tu vois Monde, c'est à ce moment là que j'ai compris que la vie était un peu comme de l'eau...

— Un caribou est un être majestueux, reprit-il, je suis un caribou et en plus j'ai des bois bleus, ce qui fait de moi un être majestueux excentrique, poursuivit-il en gonflant son poitrail d'un pouvoir égocentrique ahurissant. Mais toi, qu'es-tu Monsieur Cabotopabo ?

— Moi ? Tu ne sais pas ce que je suis ?

— Et bien non puisque je te le demande...

— Je suis un homme, répondis-je en ignorant son commentaire.

— Oh voyez-vous ça, un homme ! Enfin, j'en vois un. Hum, toutefois il paraît que voir un homme est signe de mauvais augure. Hum, mais non ! Je ne suis pas superstitieux, je suis supernéfique.

Le caribou plissa les yeux tout en détournant son regard de moi alors que je vérifiais rapidement ma liste de définitions internes tout en désespérant de ne pas trouver la signification de supernéfique.

— Oh, s'exclama-t-il brusquement. Tu es de cette espèce qui assourdit les chants de la nuit par ses jérémiades incessantes ?

— Je suis un homme, rétorquai-je.

— C'est bien ça oui.

— Non, moi je suis un homme tout court. Ce que tu entends la nuit ça doit être les Hommes Geignants, lui répondis-je d'une voix sereine en ne pouvant m'empêcher de me justifier.

— Des Hommes Geignants ?

— Oui mon ami.

— Quel est cet animal ? me demanda le caribou dont la tête dodelinait en vagues houleuses presque hasardeuses mais néanmoins chorégraphiées à la façon hip-hop. Et de quoi se plaint-il ?

— Les hommes se plaignent de tout.

— Chaque chose a sa raison, me répondit-il, et si l'hiver est si froid c'est pour mieux laisser repousser au printemps. Non ?

— Oh les Hommes sont capables de comprendre ça tu sais. C'est juste qu'ils aiment geindre. Ils ont ainsi l'espoir, si ce n'est l'impression, que quelqu'un les écouterait et viendrait prendre soin d'eux.

— Ton homme est un animal étrange, estima le caribou. Quand j'ai envie d'une banane, je cherche un bananier, me répondit-il comme s'il énonçait une vérité existentielle à la préhension inaccessible pour quelqu'un comme moi.

— Et tu en trouves souvent des bananiers dans ton coin gelé ? demandai-je dans l'espoir de le prendre à son propre piège.

— Non. Il n'y a pas de bananiers dans cette forêt. Des milliers d'arbres mais pas un seul bananier. Le climat est trop froid. Voilà pourquoi je ne me plains pas.

— Que fais-tu alors quand tu as envie d'une banane ? lui demandai-je.

— Je mange des châtaignes, répondit-il comme une évidence.

— Et ça ne te rend pas malheureux ?

— Pourquoi cela me rendrait-il malheureux ? Tu es un animal étrange l'homme. Hum oui. Il n'y a pas de bananiers ici, je ne peux avoir de bananes, alors pourquoi être triste ?

Je voyais ses yeux briller de l'interrogation naïve que peut conférer l'incompréhension. Qu'il était touchant ! Un peu comme ces enfants qui devant une réponse absurde vous regardent d'en bas comme si le monde du haut était bien triste.

— Pourquoi tes bois sont-ils bleus ? lui redemandai-je. Et qui est ce saigneur dont tu parlais tout à l'heure ?

— Je vais prendre congé Cabotopabo si cela ne t'incommode pas. Je suis las. Crois-tu que ces Hommes Geignants finiront par se taire un jour ?

— J'en doute.

— Hum il faut que je prenne conserve auprès de mon seigneur. Je suis las. Je ne sais, soupira-t-il en dodelinant à nouveau de la tête. Je ne sais vraiment pas. Repasse me voir un de ces jours, je répondrai peut-être à tes questions.

Puis il est parti et je l'ai regardé partir. Je ne comprenais pas pourquoi il se mettait dans cet état-là. Je n'avais rien étalé, tout juste attelé une réponse à sa question pour en faire une acquisition. J'ai quitté cet endroit empreint de quiétude bien déconfit, dans un état proche de celui qui ouvre un abricot pour découvrir un ravissant petit ver d'abricot.

Comme quoi, il est parfois malvenu de répondre sincèrement à une question. C'est d'ailleurs peut-être bien là la raison pour laquelle tu as établi une liste de réponses toutes faites Monde, non ? Peut-être en effet oui...

Réaction.

Si nous sommes passés si rapidement sur notre quatrième vie, je peux te dire que nous n'allons faire qu'effleurer la cinquième. C'est clair. Que pourrait-il y avoir d'intéressant à dire sur cette période ? Ça fait bien longtemps que tout est mort. D'ailleurs, il faut avoir une perception aguerrie pour en percevoir la mort et la renaissance. Ça fait bien longtemps que la petite fille a disparu, bien longtemps que le petit homme est enterré.

Le cinq est un moment de flottement. Tu es persuadé que le présent est l'exaltant. Tu es dans la force de l'âge et forgé dans les douleurs de l'expérience. Tu respires chaque bouffée d'air avec l'entrain que confère la saveur de l'éphémère. Tu es vivant, du moins en as-tu le sentiment. Un bon job, une maisonnette, deux voitures, une femme, un homme, un ou deux gosses, un chien ou un chat, peut-être un rongeur pour occuper les petits. Que la vie est belle ! Il existe tout de même des nuances. Tu peux aussi être au chômage, dans un appart miteux avec une voiture pourrie, mais la femme les gosses et le chien ça c'est de l'universel en boîte. Ils sont là et où que tu en sois, c'est là ton ancrage dans la réalité sans âge ; c'est là ton espoir sans noir ; c'est là toute ta vie présent passé avenir, aimer ou détester, vide ou plein.

Tu tournes autour d'eux telle une libellule libellulant. L'avenir est tracé dans la soie des culottes de ta femme. Assurer un avenir aux petits, assurer une bonne retraite, assurer un niveau de vie confortable ou en entretenir au moins l'espoir, et se préserver un bout de plaisir de temps en à autres. Vacances l'été pour refaire son halage cramoisi, ski l'hiver pour se dorer de cette panure sans allure, ou bien galère éthérée aux sons de la précarité, brume et brouillard ; nuage cherche pluie pour délavage complet en programme rapide. Fêtes de fin d'année, les agapes perfides de tous ceux qui n'ont étrangement pas su trouver le temps de se voir le reste de l'année. Les anniversaires passent, égrènent la vie comme des miettes de pain offertes aux pigeons parisiens pétrolisés de pollution particulière. Toute ta vie ne semble être qu'un film vu et revu, revu et verrue. Je sais bien Monde qu'il y a des nuances, des gens célibataires, des gens qui souffrent, des gens malades, des gens sans revenus, des gens divorcés mariés remariés mal baisés bien généralement le tout en un comme une lessive victime d'Alzheimer le Fourbe qui oublierait d'enlever les tâches ; je sais tout ça Monde. Je sais que des milliers de configurations sont possibles mais ce soir je n'ai pas envie de nuancer. J'ai envie de nous réduire à un, un seul et unique, l'ultime. C'est très réducteur, je sais. Mais nous sommes loin d'avoir besoin d'égotisme à deux balles. Nous avons tous besoin de communion interstellaire. Je sais bien que tu ne le ressens pas. Tu es perdu dans la construction maladroite de ta vie, quelque part entre la quatrième et cinquième, comme si chacun des jours d'aujourd'hui amènera un meilleur demain. Je sais bien que je ne suis qu'un fou au pays d'abrutis, alors contente-toi de te rappeler que deux mains finissent toujours par passer et qu'entre les deux il y a une main tenant un sablier dans lequel se coulent tes décisions.

Sois honnête avec moi et je le serai peut-être avec toi.

PAF PAF PAF !

Sois honnête avec moi et je le serai peut-être avec toi. Je est un autre. Je suis un autre. Nous sommes tous des autres. Ne le sais-tu donc pas ? Les autres sont ton miroir, la seule et indivisible image que tu puisses avoir de toi. Regarde-les, ils sont autant à ton image que tu puisses l'être à la leur. On marche de la même façon, regarde de la même façon, s'habille de la même façon, tout est dans l'identification à un groupe ou l'antidentification de façon à ce que l'autre ne te reconnaisse pas comme appartenant au même groupe. Tu peux dire t'en foutre des autres, ton inconscient te dira ce que tu aimes et comment te vêtir, comment marcher et comment aimer. En réalité, très peu de gens sont capables d'innover, d'inventer. Miroir mon beau miroir. Souris à une personne tu verras elle te sourira. Fais-lui un doigt et tu verras ce qu'elle fera. Je suis un miroir. Nous sommes tous des miroirs dans lesquels se reflètent nos âmes prisonnières. Des minois solitaires à la recherche de celui qui saura combler cette indéfinissable solitude. Je est un autre. Parfois tu es moi parfois je suis toi. Sans toi je ne saurais être moi. C'est indubitablement là le plus important. Je n'existe qu'à travers ton regard. Le reflet qu'il me renvoie de ce que je suis. Sans lui je n'existe pas. Tous ceux que tu critiques injures parjures captures ne sont que le reflet de ce que tu es et ce sont eux qui te définissent bonhomme, ce sont tous ces autres qui font que tu existes. Sans ces autres tu ne saurais qui tu es. Un psy te dirait qu'il faut que tu commences par t'aimer toi-même avant de pouvoir aimer les autres. Mais les pys prennent toujours les problèmes à l'envers. On dirait d'ailleurs que grâce à eux c'est le monde entier qui raisonne à l'envers. C'est pourtant simple à comprendre. Puisque les autres te définissent, il convient de les aimer avant de pouvoir t'aimer. Donne un regard d'amour et tu recevras une caresse, caresse-toi le nombril et tu recevras... Rien ? Mais si voyons, tu recevras bien un peu de mépris.

Dis-moi alors Monde, quelle est la seule et unique notion que tout le monde aime ? Notion tout à fait subjective mais notion tout de même. Tu le sais mais je vais quand même te le dire. Ce que tout le monde aime c'est la beauté. Par-delà les autres c'est bel et bien la

beauté et son opposé qui définissent le monde. Je vais te laisser réfléchir à ça tout seul. Je t'ai déjà mis sur la voie. Mais avant que j'aille faire ce que j'ai à faire, laisse-moi juste te poser une petite question : comment vas-tu t'habiller aujourd'hui ?

PAF ! PAF !

Ça glisse ça roule ça chamboule la tequila hein. Comme c'est bon ! Ça remue tout dedans mon corps. J'ai les intestins qui se démêlent, le sang qui se fluidifie et l'eau de mon corps s'ébouillante de toutes nos imperfections à dominance phallique. Dominiqueniqueniqueniqueniqueniquenique !

Etoile des neiges, mon cœur amoureux...

Etoile étoile, et toi le gremlin qui ne cesse de me harceler de son titre de propriété. S'il y a bien quelqu'un que je voudrais assassiner ce sont les voleurs d'étoiles. Ils essaient hein Monde, ils veulent nous les prendre nos étoiles, nos petites étoiles de cœur, ils veulent nous les voler, je le sais, je les ai vus. Ils sont là à regarder dans leur télescope, à scruter la moindre parcelle de notre père le Cosmos. Ils regardent leur carte stellaire, vérifient sans cesse qu'elles sont bien toutes à leur place, là où elles doivent être. Ça les rassure. Mais plus que vérifier, ils leur faut les nommer car ce qui est nommé est défini, ce qui est défini existe et ce qui existe appartient. On te dit que personne ne peut posséder d'étoile, c'est faux ! Toutes les étoiles visibles ont un nom ! Ils leur ont toutes filé un nom ! Elles sont toutes définies, placées propriétisées.

— Regarde cette étoile Lady. Si je pouvais voler je te la décrocherais my love.

Ouais mais en attendant bonhomme tu sais pas voler alors ramasse tes ailes et va plutôt lui peloter les doudounes. Et remercie le bon dieu car si tu avais su voler tu aurais fini en prison. Les étoiles ne sont pas à toi mais à eux.

Et pourtant... Et pourtant elles sont si belles... Quoi de plus joli qu'une étoile ? Pas de fourberies, par de mensonges, juste un songe, et un sourire... Une étoile ne peut être que

sincère... Ah mais Monde, la beauté n'est aussi que l'artefact des vessies aux lanternes. La Joconde aimait-elle se faire doigter ? Regarde la beauté Monde, tu succombes devant elle tel un succube en manque d'affection. Voilà pourquoi tant de gens préfèrent s'acoquiner avec des laiderons et vive la foire aux potirons de St Germain. Quel St Germain ? Je sais pas. Cherche petit. Je sais pas. Cherche et tu trouveras. De toute façon, la beauté, les belles femmes, les beaux hommes, les belles voitures, c'est pour les riches, pour nous autres les pauvres, on se rassure en se disant que la beauté est intérieure. Ouep bonhomme, la beauté elle est dedans toi. Alors en attendant qu'elle jaillisse aux yeux de tous, tu baves sur les journaux féminins de ta femme en te demandant pourquoi tu as tiré ce numéro-là et pas la page quarante-deux. T'as oublié ? Laisse-moi te rappeler. Tu l'as voulu bonhomme. Oh oui tu l'as voulu, alors fais pas le malin. Tu l'as voulue cette femme, du plus profond de ton être tu l'as voulue. Plus pour les autres que pour toi-même d'ailleurs mais l'important c'est que tu l'as voulue. Être aimé et aimer, et surtout le prouver au reste du monde. Et puis cette femme était sans histoires ; pas assez laide pour que tes potes se foutent de ta gueule et pas assez belle pour qu'ils te la piquent. Sans histoires je te dis. Et puis toute façon, il en faut bien une de femme. Un jour ou l'autre faut y passer hein, quitte à se vendre dans une annonce, comme pour ta bagnole. Vends cœur première main, plus si affinités. Mouais, c'est comme ça, et si je le dis c'est que c'est vrai. PAF ! Alors te plains pas maintenant bonhomme. Te plains pas parce que ta femme elle a du poil aux pattes et une bidoche à en faire baver un boucher. Regarde-toi plutôt. Tu la veux la fille de la page quarante-deux hein. Oh oui tu la veux ! Elle te dresse le bigoudi hein ! Elle te défrise ta libido de reblochon hein ! Tu lui ferais bien le coup de la tartiflette hein ! Vais te dire moi. Laisse tomber. La fille de la page quarante-deux, tu la supporterai pas. Tu tiendrais pas deux jours. Alors range tes hormones mon gars, t'es incapable de tenir la distance. La beauté a un prix que tu n'es pas prêt à payer. Je te laisse deviner combien. Je ne suis pas là pour assassiner les illusions qui te maintiennent à genoux. Et puis, tu n'as pas eu le courage

d'affronter la beauté à dix-sept ans, comment le pourrais-tu maintenant ? Demande à Dorian, il te le dira lui. La beauté ne sert qu'à dissimuler la vérité. Remarque la vérité est à la fois commune et unitaire, alors comment faire ? Laisse, ce n'est qu'une question d'acceptation et de refus. Tu la voudrais hein la fille de la page quarante-deux. Alors prépare-toi à manger bonhomme, prépare-toi à déguster, tu vas avoir mal comme jamais t'as eu mal. Dame beauté ne rigole pas. La beauté c'est un coup de poignard dans le cœur soigneusement glissé entre les deux ventricules et qui tourne et qui tourne et qui tourne comme un manège fou mais sans jamais parvenir à te tuer. Ça fait peur hein ! Tu me crois pas. C'est pas grave. La beauté se suffit à elle-même et elle te damnera pour que tu continues de l'admirer et surtout que tu ne cesses jamais de la désirer. Tu y perdras ton courage, ton bonheur, ta tranquillité, ton honneur, tu y perdras même jusqu'à ton désir. Tu y perdras tout ce qui faisait de toi un à peu près homme. Tu recules ? T'inquiète Monde je comprends. T'angoisse pas pour ça. Toute façon la fille de la page quarante-deux ne te voudrait pas même si tu l'enchaînais au frein à main de ta Scenic gris métallisé. Mais tout ça tu le sais bien. C'est pour ça que tu prends du bide et des poils, que tu baises ta femme pour respecter la tradition et que la fille de la page quarante-deux restera en format papier glacé avec comme collier une trace de sperme séché. T'as eu peur et maintenant t'es... Rien ? Allez, c'est pas grave, file secouer le grand borgne. L'onanisme n'a jamais rien tué si ce n'est...

PAF !

Look. T'as le look baby !

I'm looking for you. Look me, look in me, look the star in the sunshine. Youpla boom ! Look in the time, you'll see your lonely star. Everything is me. Everything is you. Nothing in my name. Nothing except you, star of my soul... Everything is nothing...

Un regard n'a pas de limites Monde. Il nous revient à nous, fous furieux de vie et de feu, d'ouvrir notre regard, de laisser s'échapper nos âmes et de transpercer ces murs.

Maman de la Lune

Maman ? C'est moi Mato. Tu me manques trop fort. Souvent quand je pense à toi, j'ai mal dans mon cœur. Comme si une main le prenait et serrait fort. Et après ça fait monter des larmes dans mes yeux. Aujourd'hui à l'école, la maîtresse de l'école nous a demandé ce qu'on voulait faire quand on sera grand. Alors je lui ai dit moi. Je lui ai dit que quand je serai grand je serais un Ange pour pouvoir voler jusqu'à la lune et voir ma Maman. Elle a souri puis elle a dit que c'était pas possible et qu'elle allait en parler avec Papa. Et puis à la récréation y a des autres garçons qui se sont moqués de moi. Ils ont dit que les Anges ça existait pas et que j'étais une fille et une tapette si je voulais être un Ange. J'ai essayé de pas les croire mais j'ai quand même pleuré. Alors j'ai pris mes larmes dans ma main puis je suis allé me cacher derrière le préfabriqué. Ça faisait très mal parce que si c'étaient eux qu'avaient raison, ça voulait dire que je pourrais jamais venir te voir ma Maman Chérie. Ça m'a donné des gros sanglots parce que déjà que tu me manquais. Et puis y a Sakari qui est arrivée. Sakari c'est ma meilleure amie. Elle a de bonnes chances de devenir un Ange elle aussi. Mais en fait j'espère pas car sinon il faudra aussi qu'elle parte dans la Lune et je serai encore tout seul. Sakari elle m'a pris dans ses bras et elle m'a dit qu'elle croyait que c'était vrai et que j'avais raison de vouloir être gentil et de vouloir devenir un Ange. Elle m'a dit que c'était bien et que les autres étaient bêtes. Alors j'ai arrêté de pleurer et je l'ai serrée dans mes bras et j'ai déposé un gros poutou sur sa joue. Voila. Papa aussi m'a dit que les autres étaient bêtes et qu'ils savaient pas imaginer et que si moi je voulais voler je n'avais qu'à apprendre. Alors voilà Maman je vais apprendre à voler. Je suis trop content. Je t'envoie plein de gros poutous à travers les étoiles de la nuit ma Petite Maman Chérie.

VENDREDI

Viva la viva ! Hello Monde ! Oula qu'il fait sombre ! Me serais-je fait avoir par le crépuscule ? Ah non, le temps est juste au crachin. Larmes d'anges... Quelle heure est-il ? Ah ouais tant que ça ! C'était chaud quand même. Un peu plus et le crépuscule me mangeait tout cru turlututu chapeau pointu lulu. M'enfin, gagné c'est gagné hein !

Tout cas, y a pas à dire, ça sent la fin. C'est bientôt le grand départ. Où vais-je ? Vers l'infini. Non je plaisante Monde. Pardonne-moi. Il est si facile de se moquer de toi que je ne peux m'empêcher de céder à la tentation. Tu m'en veux pas ? Non. Tant Mieux. Copain copain alors ? Plus sérieusement, ne t'inquiète pas, tu sauras tout en temps voulu.

Oula mais j'ai soif. Ça ne va plus là. Je commence à blablater sans même avoir fait les présentations. Monde je te présente Monsieur Rouge. Une bouteille de vin qui ressemble en tous points à un bidon de deux litres. Rouge. Rouge tout puissant. Rouge fusion. Le feu. La passion. La promesse absolue d'ivresse, traîtresse ou amoureuse. Rouge comme le sang que j'ai craché hier en vomissant les reflux de mes excès. Rouge sirupeux comme le sang de la terre ; l'irrigation du corps à la colère du prisonnier. Rouge infernal. Ce vin si doux et si fort qui gouverne le monde depuis toujours.

Cinquième jour. Quel doux parfum que celui de la fin qui approche. Qu'aurions-nous bu s'il n'y avait pas eu de raisins sur cette planète ? Je ne sais pas. Je t'aime. Non c'est rien Monde, je parle au visage sur le mur. Que vais-je te raconter aujourd'hui ? Il ne reste pas grand-chose à dire. Ah si, nous pourrions peut-être parler de la fin de nos vies. Attends. Laisse-moi écouter le chant des lucioles.

Ce mur me déconcentre. Tu as vu la pénétration de ce regard. Quelle puissance ! Quelle affirmation ! C'est une invitation à l'envolée vers... Je t'aime. Qu'elle est belle ! Tu ne trouves pas Monde qu'elle a tout d'une invitation. Regarde-la attentivement. Oh oui c'est une invitation. Une invitation à franchir les limites. Oui je sais, nous en avons déjà parlé hier. Mais il me semble que tu es un habitué des retours en arrière non ? Mais si mais si réfléchis un peu. Tu ne construis l'avenir que sur le passé. Tu crois avoir... Laisse.

Regarde. Elle nous invite à la destruction des limites. Tu me dis qu'il nous faut des règles pour vivre en société, que les hommes n'ont pas encore dépassé l'état de conscience primale, que sans lois ils s'entretueraient comme des animaux. La faute à qui ? Il n'existe qu'une seule loi. Tu ne l'as pas encore fait voter mais tu devrais. C'est la loi de l'amour. Que chacun aime et chérisse son voisin comme s'il s'agissait non pas de son frère mais de son fils et de sa fille. Tu rigoles de mon utopie. Allons Monde, l'avenir n'est qu'une utopie à réaliser. C'est ce que tu refuses de comprendre. Toi, tu nous offres le passé en guise d'avenir, un passé certes enveloppé de technologie consommatrice indispensable mais un passé tout de même. Regarder une étoile battre du feu de l'univers sera toujours plus intéressant que tous les programmes sur ma télé ultra plate écran plasmique et patati patata. Cela ferait très cucul la praline ce que je dis s'il n'y avait ce regard. Voyons, tentons de le déchiffrer. Oui, plonge-toi à l'intérieur de ce regard d'ange Monde ; je l'ai peint assez grand pour que tu puisses t'y noyer, t'absoudre de tous nos manques. Oui, c'est bien elle, Aurélie, l'amour sans limites. Vois comme ses yeux s'offrent aux regards de tous ; la fenêtre est ouverte, lis son âme libérée. Il n'y a plus de limites, plus de frontières, plus de règles, plus de lois Monde. Juste elle et nous.

Désire !

Le désir. Voici un fléau, la torture perpétuelle de l'homme. Nous désirons tout. Nous ne sommes mus que par cette ambition inextinguible d'atteindre l'objectif visé, au cœur de la

cible. Où que l'on aille c'est le désir qui guide nos pas, seul et unique moteur de nos vies. Nous voulons tout. Nous désirons une femme, un objet, une pensée, un homme, nous désirons jusqu'à nous perdre dans l'abjection d'un propriétaire sans foi ni cœur. Pire encore ! Aussitôt qu'un désir se trouve satisfait nous nous empressons vers le suivant. Tout le temps partout, le bien le mal, le maintenant le plus tard, rien n'a d'importance, tout ce qui compte dans une vie c'est satisfaire ce désir. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi Monde ? Le désir n'est qu'une folie ! Le responsable des meurtres et des pires abominations. L'espoir de trouver la jouissance absolue, l'hypothétique Bonheur. Mais non, c'est impossible ! Un désir satisfait entraîne inévitablement vers un autre désir. Jusqu'où courrons-nous alors ?

Aurélie n'avait que le désir de respirer. C'est peut-être pour cette raison que ce regard n'est que douceur, qu'il n'est qu'invitation au partage. Regarde-le Monde, vois-tu cette étincelle au fond de son œil ? C'est la manifestation d'une âme folle amoureuse. Elle ne veut pas te persuader, elle ne veut pas te forcer à croire que, elle ne veut rien. Caresse-là Monde, tu la verras scintiller. Ce n'est pas un désir, c'est la liberté.

Hier, je voulais de tout mon cœur devenir écrivain. Je ne désirais rien de plus fort. Aurélie avait beau combler tout le reste de par son inégalable force d'amour, je me mourais de ce désir inassouvi. Il me fallait écrire écrire écrire et surtout trouver cette reconnaissance que je n'avais jamais eue sinon dans les yeux de ceux qui m'aimaient déjà et qui ne me suffisaient guère. Je voulais l'amour ultime de la masse, du plus grand nombre, la reconnaissance absolue de ma vie, la preuve de mon existence. Oh oui, je voulais ce plaisir d'orgueil. Je suis le meilleur écrivain sur le marché ! Oh oui Monde, je le voulais je le voulais. Rien ne pouvait me satisfaire que cette idée. Je vivais dans une frustration perpétuelle, une frustration qui me rongait le corps et l'âme, m'entraînait dans des excès destructeurs que je ne parvenais à

canaliser que par l'amour que m'apportaient ma femme et mon fils, d'extrême justesse, et surtout, jusqu'à quand ? Il me fallait obtenir cette victoire. Plus que tout !

Alors j'écrivais. Mais pas beaucoup car d'une part l'écriture demande une force et une relation mystique au Cosmos qu'il est bien difficile de supporter dans les affres de la misère quotidienne, et d'autre part, pour peu que mon désir fût comblé m'apparaissait alors une question assassine : que ferais-je après ?

Au final, j'ai cessé d'écrire. Je n'étais ni la réincarnation de Poe ni celle de Maupassant. Il fallait ce faire une raison, je me la suis faite. Cela ne menait à rien et ce n'était certainement pas de cette façon que je changerais le monde, ni celui des autres ni le mien. Et puis, il y a tellement d'écrivains médiocres persuadés que raconter une histoire est une chose simple et donnée au premier venu, persuadés que c'est leur simple désir ou envie qui les propulsera au rang d'artiste, persuader de... Persuadés de tout. Passons. Laissons-les à leur médiocrité et à leur auto persuasion, au moins ça les occupe. Moi, j'ai autre chose à faire. Un désir de perdu un rêve de retrouvé !

Ah! Monde, il me semble bien que le désir soit la toute dernière limite. Oui. Lorsque tu as vaincu le regard des autres, qu'ils ne sont plus pour toi que fils et filles de la terre, qu'ils ne sont plus en mesure de t'imposer quoi que ce soit, alors il te reste à affronter le désir. Oui Monde, le désir est un mur car celui qui n'arrive pas à satisfaire son désir devient aveugle à force de s'y accrocher. Afin de retrouver la vue, il convient de s'en extraire. Mais laissons, cela devient un peu trop abstrait, un peu trop philo un peu trop éso, un peu trop le bordel. Contente-toi de croire en toi, pas en eux hein, en toi bonhomme ! N'oublie jamais que nous sommes à l'image de notre bourreau, que les autres sont à notre image et que nous sommes la leur, bourreau à notre tour. Cycle et circularité existentielle. Bouffe-moi la queue, je t'arracherai les couilles. Arrache-moi les couilles, je te boufferai la queue.

Mais comment comment comment comment alors dépasser les limites ? Comment abolir les frontières ? Comment ne faire qu'un avec l'univers ? Il te faut te transformer Monde, te transformer en guerrier. Le combat Monde. Le combat le combat le combat. C'est ce que je te disais je sais plus quand mais je sais où ! C'était ici même. Et oui c'est l'avantage de ne plus bouger, il devient difficile de se perdre. Forcément. Quoique. Arrête Monde ! Arrête avec tes chichis. C'est pas vraiment à moi que tu vas la faire hein. Je te parle pas de te battre avec tes petits poings et tes petits pieds, je te parle de combattre. Refuser ! Je te parle de refus ! Le refus c'est le combat. Encore conviendra-t-il de ne pas refuser n'importe quoi. Pff Monde, t'es tout à refaire. Je sais vraiment pas comment on va s'en sortir. Réfléchis donc un petit peu. Mais non pas à ce que je dis. Ma vérité ne vaut pas plus que celle de ton voisin. Réfléchis dans le bon sens. Putain tu me saoules ! Tu me pètes grave les couilles ! Sérieux t'as quoi dans ta caboche toute ridée par les intempéries ? Des soucis des soucis des soucis. Oh oui t'es à plaindre c'est sûr ! Spèce de larve tiens ! Faut toujours que quelqu'un te serve tout sur un plateau hein. Oh beh c'est un présentateur télé, il doit avoir raison. Oh beh c'est un journaliste, il doit avoir raison. Oh beh c'est mon patron, il doit avoir raison. Oh beh c'est le président de la république, il doit avoir raison. Ou alors ils ont tous tort parce que toute façon c'est toi le meilleur. Pff qu'est-ce que tu veux y faire ? Ils n'ont ni raison ni tort Monde. Ils sont tout aussi perdus que toi. Crois-tu sincèrement qu'ils en sachent plus que toi sur la vie ? Ou moins ? Ils savent que dalle. Ni plus ni moins que toi. Le monde n'est qu'un infâme égout où les cancrelats pullulent sur d'immondes tas d'informations qu'ils ne savent analyser que dans un sens : le leur.

L'empathie sauvera le monde bonhomme. La conscience de l'unique et du tout. Faire Un de plusieurs. C'est le seul remède. Ne regarde plus les autres comme étant ta propre image mais comme étant la partie d'un tout perdu dans l'ivresse folle du vide cosmogonique. Quoi ça ne veut rien dire ? Bien sûr que si ça veut dire un truc, mais quoi, je sais pas trop. De toute

façon Monde, je pourrais aussi bien te dire une phrase comme : « la boulangère est morte ce matin » que tu trouverais le moyen de répondre « c'est pas possible j'ai rendez-vous avec elle demain ». Alors ? Quoi ? Hein ? Rien !

Il faut combattre avec amour. C'est ça rigole. Au royaume des culs la praline est reine. C'est ma mère ! Toute façon tu peux bien te foutre de tous les amoureux du monde, t'as déjà essayé tout le reste et force est de constater que niveau réussite, c'est pas le top du tiptop hein ! Ouais t'es qu'un crevard ! Moi au moins j'ai l'honnêteté de te le dire. Ça t'étonne ? Faut pas. C'est normal. Je suis libre. Un homme libre est capable de... Laisse.

Je sais je sais Monde. Je fanfaronne. Mais avoue que c'est bien légitime ; qui ferait jouer la fanfare pour... Pour... Mais qui suis-je ? Qui suis-je qui suis-je qui suis-je ? Eh bien ma foi, il faut bien avouer que je n'en sais rien moi-même. Je ne sais pas si c'est parce que je ne me reconnais dans aucun de toi, mais non, je ne parviens pas à me définir. Toi, Monde, tu y parviendrais à me définir, mais tu n'as pas la parole, et puis ton jugement serait de toute façon faussé par l'image que je te renvoie de toi-même. Oui, tu te fais une idée de moi, mais ce ne sera jamais qu'une idée. Mais voyons, juste pour s'amuser, voyons dans quelle case tu oserais me ranger.

Alors, il y a la case de l'homme qui ne supporte pas la mort de sa femme et qui en devient fou ? Il y a celle de l'homme qui n'est arrivé à rien dans la vie et n'est qu'aigreur ? Puis celle de l'homme qui se dit amoureux de la vie mais qui n'est qu'ego déambulant bon gré mal gré au vent de sa mélancolie personnelle ? Celle du marginal rejeté par tous ? Celle d'un homme généreux, gentil, génial, amoureux ? Que sais-je ? Allons Monde, je sais bien que pour te rassurer tu vas devoir me ranger dans une case, m'entourer de lignes matérialisant les murs desquels je ne pourrai plus jamais m'échapper. Je sais que tu devras le faire, il en ira de ta survie. Alcoolique tabagique néophrétique propultique ? Non Monde, je ne suis pas plus alcoolique que la Vierge Marie n'était nymphomane. Surprenant hein ? Oui je sais, je ne suis

pas super crédible. D'un autre côté, il est assez déconcertant de voir avec quelle facilité tu te laisses abuser. L'illusion de l'image est dévastatrice. Depuis lundi je ne fais que boire sous tes yeux, il ne t'en faut pas plus pour me qualifier de malade, quoi que j'en dise ce sera toujours une pensée traînant ici ou à l'arrière, cette même maladie qui sera garante de ton inaltérable vérité et te protégera des insanités torrentielles que je débite depuis cinq jours. « Ce n'est qu'un alcoolique... Il est malade... »

Cinq jours ? Oh mais la fin est proche. Reprenons notre fil d'Ariane ; la douce et tendre Ariane et sa pelote de fil s'en vont dans une caverne se faire culbuter par un homme taureau. Mythe phallique ou simple diversion prédiluvienne ? Ma bite est décidément partout et trône sur l'histoire de la civilisation. Dramaturgie orgiaque déplorable. Allons Monde, il ne faut pas s'offusquer, ce bout de chair est bien la seule et unique obsession de la vie. D'ailleurs, tu le vois bien, plus tes vies passent plus t'as le complexe du bande mou, et ça déjà, ça te fait beaucoup moins rire.

Six sept huit neuf dix, on s'en fout Monde, une fois que tu as accepté c'est pour de bon. Pas de retour possible. Oh tu peux te la taper ta crise de la quarantaine, qu'est-ce que ça va changer dis-moi ? Rien. Regarde comme t'es pathétique, on dirait un gosse qui fait un caprice, un gosse avec des rides, du poil aux pattes et une moustache. C'est à en pleurer de rire ou rire de pleurs. La quarantaine. Quand tu comprends que c'est fini mais que tu veux encore y croire. Tu commences à regarder les minettes en leur faisant des sourires. Viens me prouver que je suis encore un homme baby. Tu vis sur un mythe Monde. Tu n'as jamais été un homme. Tu commences à regarder les jeunots ; où est passée ma jeunesse ? Vingt ans que je me fais buriner par le même gars bordel. Suis-je encore belle ? Suis-je encore capable de séduire ? Me suis quand même pas foutu toutes ces crèmes sur la gueule depuis vingt-cinq ans pour rien ! Viens-là mon mignon, je vais te montrer ce qu'est une femme, une vraie.

Alors tu entres en guerre, mais comme d'hab, vu que t'as jamais rien réfléchi et encore moins compris, tu te plantes d'adversaire. Il y a ce bide, ces varices, ces rides, ces vergetures, ces cicatrices, toutes les marques du temps sont sur ton corps et c'est là ton combat, celui du paraître. Tu vois que tu captés toujours que dalle à la vie. Quarante ans et t'as toujours pas compris que ton corps n'était que le réceptacle de ton âme, que ces marques n'étaient que les conséquences des maux que tu lui infliges depuis tes enfances. Non. Pour toi c'est juste l'œuvre du temps. L'inéluctable. Tu peux pas sauver ton âme alors faut au moins sauver ton corps, ce corps tout mou tout flageolant flageolet flagada. Tu le veux à la hauteur de tes espoirs alors tu pars en guerre contre le temps à l'aide de chimie et autres opérations chirurgicales, footing entretien dominical, t'as fait la vidange chéri ? Celle des 10000 bornes ? C'est à mourir de rire non ? Toi ! Tu crois pouvoir lutter, vaincre le temps ! On peut difficilement faire plus mégalomanie non ?

Allez, plutôt que de continuer de me foutre de ta gueule, je vais te donner un petit secret Monde : tu n'as pas le temps, tu ne l'a jamais eu et tu ne l'auras jamais. D'ailleurs, c'est pour ça qu'arrivé aux quarante tu paniques un peu. On a beau rallonger l'espérance de vie à coups de statistiques, ce ne sera jamais plus ce que c'était. Plus moyen de courir aussi vite, plus moyen de sauter aussi haut et surtout plus moyen de baiser aussi longtemps. Oh bien sûr tu peux tenter le dernier coup de bluff si tu te sens d'attaque, mais ce sera ta dernière main, et si tu rates le changement de cap c'est la fin pour toi. Finalement tu commences à comprendre. La femme, les gosses, le travail, la maison, la voiture, c'est bien joli mais ce sont tes années à toi qui sont passées. Où ça ? J'sais pas. Alors tu te prépares à faire une des plus grosses boulettes de ta vie. Tu vas faire quelque chose de complètement inutile et n'ayant pour but que de satisfaire ton propre ego, comme un gosse. Ah c'est beau la maturité hein ! Tu vas te foutre la trouille, une bonne grosse trouille et finalement tu retourneras vers ce que tu connais en te disant que c'est ça la vie. T'as pas eu le courage de te battre à vingt ans, c'est

pas à quarante que ça va venir Monde. Ça serait bien que tu le comprennes enfin. Ah tu l'as compris. Beh je suis content pour toi bonhomme, valait mieux tard que jamais. Mais attends, ce n'est pas la fin de tes vies. Il en reste tout plein. On y fera un petit saut rapide tout à l'heure. Ne t'inquiète pas c'est bientôt terminé. Il ne reste pas grand-chose à dire.

Avant je veux que tu me dises à quoi ça a servi tout ça ? Mais non, pas ta femme tes enfants, une famille n'empêche rien, elle est un moteur à celui qui sait l'assembler. Tes jugements de valeur, tes certitudes, tes actes corrélatifs, tes persuasions, tes doutes, voilà ce dont je veux parler.

Tchin ! Encore ! Toujours ! Tchin tchin tchin !

Vois ce mur. Regarde-le regarde-moi. Offre-moi le sortilège qui brûlera la neige. Tu sais pas je sais pas. C'est peut-être ou peut-être pas. J'ai pas fini. Offre-moi le sortilège qui brûlera mes nerfs. L'indéfinissable plane, s'empale sur tes idées toutes faites et tu t'ériges vaurien en érection rédhibitoire ta bite toute noire de sciures, des poussières de toutes ses enflures, sous ta peau un lipome en noir et blanc blanc et noir grise mine sous mine de plomb. Seul, un enfant pleure. La nuit constelle les espoirs, accroche des étoiles sur ta peau bariolée de pétioles sous anicroches Falcoche ; elle s'enfonce, se défonce et fonce vers l'éther lointain des chimères en mal d'air, là où planent les portes d'autres mondes immondes. Facondes éphémères. V'la l'monde. Un beau un plein un viens tu en auras du bien dedans toi et les tiens. Il existe. Oui il existe. Parmi l'indéfini se trouve la fin de ce qui ne sera jamais plus. Les mensonges et les queues de poissons seront pendus au gibet de l'omnipotence amoureuse. Soyons réalistes demandons l'impossible. Viva Commandante ! Sur le filin les images se galvaudent, sous ta pression l'oppression impressionne mais j'imprime des cœurs d'amour à mort. J'ai pas peur je suis carnivore hominidé, tu as semé la discorde avec tes graines de rêves, plantes tordues forment dix formes et l'immensonge, la onzième qui écroulera le tout, écroulera le temps sous les cailloux du jour prochain, celui de la moisson, quand nous

passerons récolter les fœtus de tes avortements forcés, ablution scuse me sir, ablation where's my dream, next door on your right. BANG ! Seul, un enfant pleure. La suite n'est pas la fuite, demain n'est pas si loin, hier a commencé ce matin. On se demande juste combien de temps prend un espoir pour se transformer en regret. Juste le temps de le voir passer sous nos yeux pluvieux. « Aujourd'hui le taux de pluviométrie n'atteindra pas le minimum satisfaisant pour renouveler les nappes frénétiques ». Aride-toi mais laisse-moi une lueur de larme à faire fleurir dans l'entre-temps. Tu sais bonhomme, y a pas que toi et tes trois pommes, y a pas que moi et mes pieds froids, y a tout le monde qui cherche, pas juste eux, pas juste toi, pas juste moi ; c'est pas juste, c'est nous tous. Cherche à comprendre le trois quart d'un demi ça fait combien à la fin du mois ? Rien. Pas de chance la panse est vide, bain d'acide de toutes ces avidités. Avine-moi le cœur baby, j'ai l'affection en défection chronique et l'affliction en calcification d'une constipation anachronique, l'anacolithe de l'infâme infantilisant. Ça fait lourd, c'est voulu, une impression sans masque, un doigt qui pointe sur un lointain fugace. Aïe ! Argh ! Je hurle pleure crie bifurque, arrache le matraquage débilisant, je crie hurle pleure, déchire l'irradiation constante de leur luminiscence édibêtifiante, je crie hurle pleure m'arrache l'âme et le cœur bouh le moqueur ! La nuit est mienne l'enfant est mien. Argh ! Pourfends-moi d'un baiser je t'aime crève charogne. Y a plus rien à bouffer dans le placard, que des cafards tout noirs. Argh ! Barbare au borborygme berbère, crevard, je suis mon propre frère, il n'y a que moi, l'exploseur de cases. Oncle Tom est mort bonhomme, je l'ai transcendisé d'un regard atomisé de roses sans épines. Tous en moi, tous de la même famille. Humain une main demain deux mains. Y a pas de différences, tous la même enfance. Y a plus rien dans le placard bagnard. T'as faim, tu pleureras et pisseras moins mange ton poing et garde l'autre pour demain. Tape dans le mur si t'es un dur de dur mais fais gaffe, j'ai l'âme en lame de rasoir, écorchure à vif avivé de vie aviné d'amour rouge de sang pur sang. Dans la

nuît tous les cris de fin sont les miens les tiens les mêmes m'aime Aime ! Seul, un enfant pleure.

Coulez le sang de la terre dans mon corps éphémère, je ne serai jamais qu'un papillon vivant trente mille fois le même jour. Seul comptera le dernier, le seul que je n'aurai pas oublié. Ne te méprends pas Monde, ce qui m'importe aujourd'hui c'est combien de souvenirs pour tant de jours vécus. Car c'est vrai, si l'on regarde bien, aujourd'hui sera devenu un souvenir demain. Qui se souviendra de ce jour maussade ne serait-ce que dans un mois ? Toi tu l'auras certainement oublié, tout comme moi. Alors autant dire que cette conversation est inutile, autant dire que rien n'a de sens, autant dire que la vie n'est qu'un vide immense que tout le monde oublie ; autant dire autant dire, justement j'aimerais bien t'en dire autant Monde.

Qu'as-tu fait le 6 avril 1997 ? Tu n'en sais rien ? Moi non plus. Pourtant on l'a tous les deux vécu ce jour non ? Si. Forcément qu'on y était. Eh beh non, je n'ai absolument pas la moindre idée de ce que j'ai bien pu faire ce jour-là. C'est quand même un truc de dingue ça Monde. Ma vie, j'en ai une, la mienne, une unique et simple vie, on pourrait même dire que cette vie je la vis tous les jours. Et bien, sur les milliers et milliers de jours qui me sont passés entre les battements de cœur, je ne m'en rappelle pas un en entier. Rassure-toi il y a pire. On pourrait estimer que c'est normal après tout, l'année 1997 comportait vraiment beaucoup de jours, en plus tu ne savais pas que je te le demanderais donc tu n'as pas pris de notes. Ce n'est pas grave, je ne saurais t'en tenir rigueur. Bon le 6 avril 1997 tu t'en souviens peut-être pas mais de ton anniversaire de cette même année, tu t'en souviens ? Ce que tu as fait, ce que l'on t'a offert ? Alors ? Moi non plus. C'est dingue hein ! Le jour de ton anniversaire, quoi que t'en dises, quoi qu'on se soit efforcé de te faire croire, c'est quand même le jour le plus intense de l'année, celui où on pleure sur sa solitude ou rit avec tous ses amis comme au pays de l'autre cochonne de Candy. Je vais te dire Monde, je me souviens mieux du 6 juin 1944

que de mon anniversaire de n'importe quelle année, et pourtant, le 6 juin 1944 j'étais même pas né, c'est pour dire. C'est dingue cette histoire.

Tu demandes peut-être pourquoi on en revient à l'oubli. Je me demande tout simplement à quoi cela peut bien servir de vivre de cette façon si c'est pour au final tous mourir dans une amnésie totale. Aujourd'hui a-t-il une réelle importance puisque d'ici quelques jours nous l'aurons oublié sans même un souvenir pour le couronner, tout juste la vague impression de l'avoir vécu, et bien sûr la certitude du calendrier. Mais au-delà de ça ? Rien. Les jours passent, nous vieillissons et nous mourons. Pour rien. Ne devrions-nous pas faire en sorte qu'aujourd'hui soit aussi exceptionnel que tous ceux que nous espérons tant à travers l'espoir des demains ? Mouais. Je sais pas. D'autres diront qu'on n'oublie jamais assez. C'est vrai, la vieillesse est impressionnante.

Hier, je suis allé faire un tour dans ce parc où j'aime tant flâner par les nuit tièdes et humides du non-temps. Je ne sais pas pourquoi je l'aime ce parc Monde, c'est un sentiment indéfinissable. Tout ce que je sais, c'est que lorsque je m'y promène la nuit, peu après la disparition du crépuscule, je m'y sens terriblement bien.

Assis sur un banc, près d'une rivière, alors que je savourais mes secondes dispersées réunies en un doux moment, un vieillard offrait un festin rassis à une meute de pigeons affamés ; les pigeons des villes ont toujours faim ; il n'y a rien à manger dans le béton.

Je connais cet homme, du moins y suis-je habitué, du moins en ai-je l'impression. Chacune des nuits où je suis venu, il était là. Nous nous sommes habitués l'un à l'autre. Sans un mot. Tout juste un regard, parfois. La nuit nous suffit et semble nous définir. J'aime venir au bord de cette rivière, m'alanguir dans l'écoute de sa musique, monter sur les voix puissantes des peupliers mouvants ; ce bruissement ténébreux me ramène en moi-même, là où danse l'infiniment petit. L'eau s'écoule, le vent s'enroule, entre nous, il y a l'espace. Je me berce de l'inconsistance de la vie, écoute mes frissons pardonner mes peurs, et, de temps à

autres, lorsque je ne sais plus quelle vague m'emportera, je tends mon regard vers lui, Le Vieillard de La Nuit comme je l'appelle.

J'aime le regarder, avec discrétion, tenter de déchiffrer l'histoire inscrite dans les sillons de son visage. Ces empreintes mystérieuses creusées par les événements de milliers de jours passés m'effraient tout autant qu'elles m'attirent. Qui se cache derrière cette indélébile résistance ? Et combien de cadavres peuplent ses souvenirs ? Parfois, il me rend mon regard, inexpressif, vide, il me dit qu'il est intouchable, alors je baisse les yeux vers ses chaussures qui ne me mènent nulle part.

Un jour il a dû être jeune, comme moi. Il savait courir. Probablement a-t-il connu la guerre. Puis... Et... Et toutes ces femmes qu'il a regardées, toutes celles qu'il a désirées et celles qu'il a aimées. Combien de jours a-t-il oubliés ? Combien de fleurs fanées dans ces champs mortifères où n'attendent que des vautours impatients ? Son visage bruni de soleil est un parchemin aux secrets d'un autre temps, d'un autre espace ; que Champollion vienne nous compter fleurette et rosette rien ne viendra traduire la signification de ses pores écartelés comme autant de minuscules cratères lunaires. Mais combien de météorites a-t-il reçues ? Combien de mines sur ce champ dévasté ? Et combien d'histoires ? Sont-ce les soupirs qui creusent ces rigoles où viennent couler les désillusions ? Ces cicatrices imprimées par les intempéries des Autres sont les preuves de sa vie ; et ses souvenirs sous le vent s'envolent sur un rayon de lune...

Il égrène son pain dur comme passent les secondes, inlassablement, lentement, sans un geste de trop. Sa respiration est, elle aussi, marquée par le rythme du temps. Elle est de celles qui l'ont traversé et connaissent le prix de la survivance. La fluidité mesurée de ses mouvements m'amène à penser que la vieillesse n'en est pas la cause et qu'il s'agirait plutôt d'une maîtrise totale de l'espace entre le départ et l'arrivée. En cet endroit mystérieux où la

plupart d'entre nous chutent lamentablement, lui, transperce le Tout à la façon d'une ivresse dansante ; un flamenco peut-être.

Il est l'image d'un roc infallible, trônant dans la nuit, loin du monde, loin de toi et de tes mesquineries. Tu n'aimes pas les vieux Monde, je le sais bien, on le sait tous. Passé un certain âge, tu les envoies croupir dans l'eau des marais stagnants comme s'ils étaient déjà morts. Un vieux c'est sympa mais surtout dans son mouvoir en train de jouer au scrabble. Vie compte triple. Non, la mienne ne vaut rien. Merci quand même.

Je pars toujours avant lui. Un imperceptible battement de cils me fait comprendre qu'il remarque mon départ. Tu te demandes peut-être comment je peux percevoir l'imperceptible. Question d'organisation interne Monde. Demande au Petit Prince qu'il te refile l'organigramme. Tu sais, parfois, quand je rentre chez moi, que je m'assieds dans mon canap, et que ce vieillard n'est plus qu'une image lointaine, je me surprends à repenser à lui.

Comment fait-il ? On oublie tout mais il en reste tellement dans cette mémoire altérée. Je suis loin d'avoir l'âge de ce vieillard buriné aux coups des vicissitudes et pourtant ça fait déjà un moment que j'en ai mal au crâne de tous ces souvenirs empoisonnés, pire qu'un coup de poinçon sur un ticket de métro qui descendrait au fin fond de mes entrailles. Entrée libre. Mais je te préviens, c'est infernal là dedans, ça remue terrible, accroche tes tripes au para fou.

Souvent, je doute de pouvoir tenir le coup encore très très très longtemps. Je veux dire, toutes ces pensées, toutes ces images, toute cette mémoire, c'est si pesant à l'intérieur d'une tête, tous ces souvenirs falsifiés, ces vieilleries des jours d'avant qui s'entassent dans notre esprit comme les objets poussiéreux dans les greniers de tes maisons-prisons. Ça me rend dingue ! Et même pas moyen d'y faire un petit ménage de printemps. Oh tiens une brocante du dimanche après-midi pour sortir le p'tiot et le mari bedonnant, ce serait une bonne idée ça. Oh l'ami tu sais pas quoi faire c't'aprèm, viens donc chiner dans mes souvenirs, c'est la grande braderie, déstockage en or massif, et pour deux achetés je t'en refile huit de plus !

Gratis ! Tiens prends je te dis ! J'en veux plus ! À quoi ça pourrait bien me servir de savoir comment éclater un furoncle sans en foutre partout sur le miroir ? Prends-le, je te le laisse pour rien celui-là. Et mon éjaculation discrète sur Claire Chazal aussi, ça me sert à rien. Je peux même pas le partager avec ma femme, elle comprendrait pas pourquoi je veux baiser un robot. Viens ici, c'est la mercatique hygiénique, la valorisation du poison, tactique, technique nique nique Dominique. Sérieux, pourquoi n'avons-nous pas un système d'évacuation, un tout à l'égout à volonté ? C'est vraiment très mal conçu cette histoire Monde. Encore un concepteur qu'a foiré, à tous les coups. J'ai des souvenirs que je ne voudrais plus avoir et d'autres que j'ai perdus alors que j'aurais bien voulu les garder. Nous ne nous rappelons pas comment nous aimer mais nous saurons toujours comment nous tuer.

Comme j'aimerais tirer la chasse d'eau des souvenirs. Splach ! Direction fosse sceptique. On n'en parle plus et le réaliste devient l'idéal. Argh ! Je bois rouge je vois rouge je suis tout rouge. Et je m'étouffe de cette vieille chieuse qui vient hanter mes nuits chaque année à Halloween ! Maman ? Foldingote en perdition totale, et l'addition c'est moi qui la prends merci bien. Penses-tu. Non j'ai arrêté merci. Maintenant je regarde TF1 et je jouis sur Jean-pierre Pernault. Mais non viens chéri on va pas leur donner leurs bonbons à ces sales gosses, on va se prendre un bon bain d'œufs et ils l'auront dans le cul lulu, et puis si c'est bon pour les cheveux c'est bon pour les yeux. Mais maman ? T'occupe fais ce que je te dis jamais ce qu'il faut faire. Connasse t'as oublié d'enlever les coquilles des deux cent cinquante-quatre œufs, je me retrouve avec le cul en peau de zèbre rouge et blanc. Prends une aspirine ! L'aspirine liquéfiée ! T'es vraiment trop conne ! Je suis ta mère ! Ça c'est toi qui le dis ! Elle est où la preuve ? Je m'en souviens pas moi !

Tchin !

On me l'avait dit, je l'avais su. Cherche pas tu risqueras pas de trouver. Cherche tu risqueras de trouver. Un point deux points trois petits points et mon âme en suspension à

l'intérieur des indécisions. Saigne-moi comme un porc je serai le cochon altruiste. Les automates en auto ont maté la fratrie et la marâtre. Une famille ? Où ça ? Ah entre la fosse à purin et la fausse amnistie. Pardonne-moi de rester sceptique ! Ça me pique les yeux quand tu vends mes rêves pour un rôti de dindonneau et un kilo de coquillettes. Endors-toi fils, plus vite t'auras compris que tu ne seras rien, mieux tu le vivras. La réflexion sincère et humaine, celle que si peu osent raisonner, n'amène que des soucis, et je te parle pas d'un pot de fleur qui dégringole sur la tête du neuvième étage d'une tour d'H de L et de M comme Merde infestée de misère capitalisée en bons d'actions organisés par l'ingérence gouvernementale, non c'est de tout un jardin dont je te parle. L'infamie du tombeau cellulaire qui ne renferme que la capacité de différenciation dont chacun pourrait se prévaloir s'il en avait la volonté ; mais nous entrerions alors dans un cycle circulaire où circule l'air du commun qui nous impressionnerait de son étrangeté malade. Alors ? Alors rien c'est comme ça.

Vaccine-moi contre la réflexion Doc, vaccine-moi contre la clairvoyance des cœurs !
Format c : ! Je ne serais plus rien, sans mémoire. La souffrance ne se justifie que par un tout, pour un rien elle est intolérable. Alors ? Qu'est-ce que tu veux que ça me foute Monde ? L'annihilation des entités sucrées salées ne pourrait être un mal puisque cela permettrait à tous de ne plus faire d'efforts pour se demander qui a raison. Existe-t-il des extraterrestres et des intraterrestres ? Où se trouve la vérité ? Entre ton estomac et tes amygdales ! Je pige que dalle mais j'ai la dalle. Certitude. Tu vois ce que je disais Monde. La Vérité se trouve bel et bien au fond de ton bide, le ventripotent. Oh oui vent ! Tripote-moi car je n'ai que faire de ces ablutions pathétiques aux saveurs intestinales qu'exhale la bouche immonde de leurs incapacités génétiques et leurs immixtions manquées ne seront jamais qu'un jouet d'enfant entre mes mains de prolétaire. Tripote-moi, fais-moi vibrer la corde raide sur laquelle j'aime à contempler cette merveille synaptique. Transporte-moi vers ces ailleurs de solitude où la

multitude ne peut s'inférer de mes exactitudes, et puisque je ne peux oublier, alors insuffle-moi la force d'accepter l'inutilité.

Zéro pointé. La dissertation s'enfuit sans bruit sans raison. Pfiou le hibou s'est crashé et a manqué la musaraigne. Ô muse règne au pays de mes chiasmes fantasmagoriques ; l'alternance d'un mot de deux mots comme des significations perdues sans raisons au fond des trous creusés sans but, l'errance des cons venus, de ceux qui croyaient aimer amer et qui ne savent que désirer et désertier les appels au secours. Au secours ! J'ai besoin d'amour, j'ai besoin d'humour. Oh oui Monde, je m'amuse à museler les mosaïques frigorifiées de tes envies fragilisées par la peur de réussir. Oh mais tu veux un cours ? La méthode selon moi ? J'ai un DVD. Quinze euros la séance d'une demi-heure et en bonus track un clip de Laurie. Comment devenir un champion, un as, un premier, un vainqueur, comment révéler le conquérant qui sommeille en chacun de nous. Please insert coin. Y en a simplement qu'ont le sommeil plus lourd que d'autres. La fumette enfumée spirituelle et spiritualité. Ça sonne mais ça colle pas. Tu comprends Monde. Non ? Explication. Bouge pas. Prends la pause. La photo se tire et s'étire et s'épuise sur ton sourire qui se fige. Pourquoi presque personne n'est photogénique ? Parce qu'un sourire ne peut être que spontané et que quand tu fais le fromage ça sent le moisi Chérie. Tu comprends ? Ça sonne mais ça colle pas. Tout est faux. T'as pas autre chose ? C'est tout ce qu'il y a en toi ? Ok. Oh excuse-moi de t'avoir réveillé. Promis la prochaine fois j'écarte les fesses devant une licorne. Tu prendras une photo s'il te plaît. Je t'assure que le plaisir sera sincère. Hum le pied ! Les gens aiment nuire aux autres tout simplement pour être assurés de ne pas être les seuls à en baver.

Du calme. Respiration concentration. Le vin c'est du rouge. Le rouge, c'est écrit sur les robinets, ça donne du chaud. Chut. Du calme. Respiration. Expiration. Concentration. Essore-moi le front comme une éponge et compresse mes idées tu auras du jus d'idées, 100%

nectarisé, de la bombe de chez bombe thermopapillonnante. Délice entropique. Chut. Respiration.

En attendant quoi je sais pas mais si un jour quelqu'un m'offre une fleur dans une rue sans raison, je saurai pourquoi j'ai vécu. Ce vieil homme le sait-il ? Son âme tranquille semble l'affirmer. Assis sur son banc, le pain s'égrène comme les pétales s'affolent à l'approche du bourdon. Putain Monde ! Le passé ça me fout le cafard ! J'adore j'aime bien je kiffe j'accepte mais parfois vlan ça me fait l'effet d'un papillon de nuit se répandant les tripes sur le pare-brise de ma 306. Il est seul je suis seul. Entre nous le vide du bruit le plein du silence. Léger et lourd. Rien.

Personne n'aime vraiment les vieux Monde. Ils savent tellement de choses. Il n'y a aucun moyen de se la ramener devant eux, aucun moyen de leur apprendre quelque chose. Que reste-t-il à leur dire alors ? Ils savent tout. Ils ont vu toutes les horreurs de l'humanité, toutes ses capacités aussi. Le bien le mal ils en ont fait le tour, de toi et de moi. Alors que reste-t-il à leur dire ? Que demain ils vont mourir ? Ils le savent aussi.

C'est peut-être pour cette raison qu'on les enferme dans ces maisons spéciales fin de vie dans la dignité mais la dignité cachée derrière des murs. Surtout viens pas nous saouler à crever au milieu de nous, en pleine vie, dans la force et la gloire. Tu veux ta dignité, pas de soucis, garde-la, mais à l'écart. Va donc crever là-bas. Quoi t'es pas content ? T'auras une infirmière pour te tenir la main vieux dégueulasse. Et plus si affinités. Tu rentres ça va, tu ressors t'es mort. Logique ? Je trouve pas non.

Il me regarde dans les yeux et c'est déjà beaucoup, un brin d'immortalité, sans manières ni façons. Je réalise que j'aimerais bien être de son genre à son âge. Il est seul je suis seul. Sa vie tout le monde s'en fout, sa mort aussi. Juste quelques pigeons à nourrir. Je lui survivrai probablement mais tout le monde s'en fout aussi. Juste quelques pigeons à nourrir. Demain, lui et moi nous changerons le monde et les pigeons nous suivront. Tout est possible.

Maman de la Lune

Petite Maman Chérie ? C'est encore moi, ton fils. Tu m'entends. Je m'inquiète pour Papa tu sais. Il commence à faire des choses vraiment bizarres. Il me dit que ce sont les autres qui sont bizarres et que lui il est normal. Mais des fois je suis pas sûr quand même. Je crois que lui aussi il te parle. Je l'ai entendu chuchoter hier dans sa chambre. J'étais allé le chercher pour qu'il vienne chasser les monstres du placard avec son aspirateur magique. Mais quand j'ai entendu qu'il te parlait je suis retourné dans ma chambre et j'ai chassé les monstres avec ma lampe. Heureusement que Papa m'avait dit que je suis un guerrier. Je lui ai dit tu sais. Je lui ai dit qu'il me faisait un peu peur quand même. Je lui ai dit aussi que j'avais très peur qu'il s'en aille et que je me retrouve complètement tout seul. Il m'a pris sur ses genoux et il m'a dit que jamais il ne partirait complètement mais que parfois les grandes personnes devaient s'absenter. Après j'ai pas très bien compris. Il m'a aussi dit que j'étais son petit guerrier et qu'il m'aimait aussi fort que son cœur pouvait aimer. Il m'a dit qu'il avait trouvé un chemin pour voler à travers les étoiles, une sorte de fil tendu dans la nuit et qu'en marchant dessus il allait partir à ta recherche. Je lui ai dit alors que si c'était pour te trouver et te ramener à la maison, il pouvait partir, car on a tous besoin d'un Ange près de soi. Je lui ai promis que pendant son voyage j'allais continuer de m'entraîner pour être gentil et apprendre à voler. Tu vois Petite Maman de la Lune C'est trop génial la vie. Bientôt on sera tous réunis. Je t'aime.

SAMEDI

Oh il fait nuit ! Logique pour un dernier jour. Et oui Monde, c'est le dernier jour. The last day for the last time. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose : toi et moi d'ici peu nous en aurons fini l'un avec l'autre. Finitche capitche. Finitcho capitcho. Peu importe les moyens il faut justifier la fin. Ou peu importe la fin il faut justifier les moyens. Hum. Je sais plus trop. Toute façon je suis persuadé que Maxime n'était qu'un alcoolique chichonneur complètement maniacodépressif. Pour sortir autant de conneries en si peu de mots, faut être le roi du goulot. Bon, Monde, aux grands mots les grands remèdes hein. The last day for the last time. Profitons de nous car ce sont nos derniers instants ensembles. L'instant I dans une vie V. Et demain, la fin.

Oh non, ne t'inquiète pas je ne vais pas mourir, du moins n'en ai-je pas l'intention. Oui je sais, ça ôte pas mal de suspense, mais bon, tu le savais déjà, je suis un héros du genre qui ne meurt pas à la fin des histoires. Je t'avais déjà prévenu la dernière fois. Je sais, tu l'avais oublié. C'est bien pour ça que je te le rappelle, pardi.

Tu sais ce qui me turlupine le plus quand même ? Je me demande où a bien pu passer ce fichu crépuscule. Il était censé m'attendre, que l'on ouvre cette dernière bouteille ensemble. Humpf quel goujat !

Vert. Vert est l'espoir dit-on. Perso, je n'en suis pas certain et quand je vois un marais empli de vase je suis loin de me dire : « Ouep Stéph viens on va se prendre un bain d'espoir ». Non je suis plutôt du genre à dire : « Beurk quelle ratatouille ! ». Bref passons.

Verte. Verte est ma bouteille. Et ce n'est pas de l'espoir, c'est le feu, du feu bien chaud et bien brûlant qui détruit tout ; le feu du dragon qui sommeille en chacun de nous. Oui

Monde, entends bien. En chacun de nous se cache un dragon libre et indomptable, l'ignoble bestiole qui ne saurait se contenter de limites pour définir sa vie. Que dirais-tu, maintenant qu'on a titillé la bête pendant une semaine, qu'on l'a bien échauffée, que dirais-tu si on la lui ouvrait cette fenêtre ? Vole vole petit dragon, déploie tes ailes et incendie le monde de ton souffle purpurin ! Vole ta liberté dans ce ciel cramoisi d'hommes décrépits.

Verte. Verte est ma bouteille. Chartreuse pour charme délétère, puissance salvatrice, bonté purificatrice, explosion libératrice de la matrice, de cette force qui dort d'un sommeil profond entre tes cellules capitonnées ; tes fleurs harnachées tel un bidet à son abreuvoir d'eaux défraîchies. Cogne-toi frappe-toi pénètre-toi de l'absolue contemplation. Regarde en toi, tu verras briller la mort. Regarde en nous et c'est la vie que tu verras renaître, croître comme un pétunia géant... Si tu viens avec nous...

Viens Monde, puisque le crépuscule m'a lâché, je t'invite à ma table. Prends un verre prends mille verres ! Trinquons à la dernière nuit, quand nous redeviendrons des enfants buvant le sang de leur mère.

Verte. Ma bouteille est verte. Dissolue de plantes naturelles, les fleurs sauvages en... Chut. Eludons cette description. Bois-la comme nous nous noierons dans l'absolu car elle constitue la vie. Respire-la comme un souffle libérateur car elle constitue la vie. Ingère-là comme une bouffée d'air léger car ce soir nous nous envolerons pour danser avec les étoiles. Un zouk collé serré chaud moite amoureux. Frotte-moi contre toi car demain nous n'aurons plus de limites et nous ferons l'amour à l'univers. Viens avec moi, si tu l'oses.

Tchin tchin Monde. À ta gloire, à la mienne, et à tous les enfants de la Lune.

Et que ferions-nous du vide si l'on ne le remplissait pas ? Dis-toi que je suis le maître anarchique de cette partition, que je sais où tu es, que je sais où nous sommes ; sur la ligne qui nous différencie, pas seulement toi et moi, mais nous tous. Nous nous sommes rejoints en cette nuit sirupeuse sur cette ligne, à la frontière des mondes. Dis-toi bien que d'un instant à

l'autre chacun d'entre nous peut basculer d'un côté ou de l'autre. Dis-toi bien que je ferai tout pour que tu tombes du même côté que le mien. Si nous nous sommes rejoints, c'est pour nous rencontrer, nous pénétrer l'un de l'autre, nous partager. Dis-toi bien que si hier nous nous sommes vidés, cette nuit nous nous remplirons. Dis-toi bien que cette nuit est la fin et par conséquent le début. Insuffle-toi de cette respiration d'où sortira ta décision. L'équilibre n'est qu'une impression de justesse. Tu peux flirter avec moi mais de là à me suivre il y a mille autres respirations à décider. Je ne suis qu'un fou sur une corde raide qui penche vers... Non je ne suis pas fou ! Mais que suis-je et qui es-tu Monde ? Qui saurait nous définir ? Qui pourrait bien avoir cette outrecuidance ? Eux probablement. Tu as partagé ma table, c'est que tu es à moi Monde, non tu es en moi car je ne saurais rien posséder. La possession. Plus tard. Elle est la dernière limite, le dernier mur à abattre avant la bascule finale, avant demain. Nous verrons tout à l'heure. Minuit sera passé ; mais définit-il vraiment la veille d'aujourd'hui de demain ? Et pourquoi avoir défini cette heure pour le changement de jour ? La majorité du monde dort à cette heure, la majorité du monde ne s'aperçoit donc pas qu'aujourd'hui est devenu hier et que demain est aujourd'hui ; personne ne voit qu'aujourd'hui est déjà oublié et que l'espoir qu'on attendait tant est maintenant à réaliser. Je me suis réveillé comme hier, aujourd'hui ne serait donc qu'un hier, et demain ne fait que passer au milieu de notre sommeil, sans qu'on s'en aperçoive, avec ces rêves et ces espoirs que nous attendions tant et qui ne font que s'évaporer dans la seconde où les jours se bousculent, troublant notre sommeil inconscient de ce vacarme éperdu.

Il faut s'affranchir Monde ! S'affranchir de la seconde tueuse, celle qui tue, celle qui t'empêche de concevoir, d'imaginer, d'avancer. Le temps est vide, il faut s'en extraire, laisser ces secondes passer en leur faisant un joli pied de nez ! Non non non vous ne m'aurez pas ! Oh vous pouvez bien en faire des minutes, c'est votre problème. Moi, je rêve que je suis un papillon qui vole qui vole qui vole et tourbillonne. Comptez vos heures et passez à la caisse

moi je fais l'amour aux nuages. Et mes respirations s'accélèrent freinent disparaissent, elles seules mesurent le sens de ma vie. D'avant en arrière je tourne et avance plus loin encore que l'horizon ne pourrait s'y éteindre, que les horizons ne pourraient s'y éteindre. Alors allume-moi bonhomme car cette nuit les mots auront perdu leurs sens, l'essence même d'une signification toute particulière, l'universalisme de l'essentiel. Le grand schtroumpf a-t-il niqué la schtroumpfette ? Ou bien était-il gay ? Oui c'est ça. Le grand schtroumpf est-il une icône gay devant laquelle il faut s'agenouiller ? J'espère pour lui qu'il s'est tapé tous les schtroumpfs et Lucky Luke avec. Allons ce ne sont que des cases supplémentaires. Pourquoi offrir des chrysanthèmes aux morts alors qu'ils n'en profiteront jamais ? J'aimerais plutôt pouvoir l'offrir à un amour, cette fleur est si belle ; ou devrais-je mourir pour me voir couvert de fleurs ? C'est absurde Monde. Je préférerais de loin me noyer sous une pluie de pétunias de mon vivant et mourir le cœur fendu d'une épine de rose, étouffé par un pétale de cerisier. Je voudrais faire l'amour avec les fleurs.

Ah Monde, que ne pourrions-nous faire si nous étions libres ! Libre comme un son, libre comme un cri sauvage et interdit. Crie avec moi Monde !

Ahhhhhhhhhhhh !

Comme c'est bon ! Ça soulage hein ! On devrait tous commencer la journée par un cri. Mais qui oserait crier au milieu de tous, juste par plaisir, juste par amour ? Crie avec moi, nous serons libres comme l'eau. L'eau n'a jamais de case, elle finit toujours par s'échapper, toujours elle s'échappe, elle finit toujours par s'échapper. Oh je divague Monde ! Oui, vague ! J'ai la vague dans l'âme, celle du prisonnier qui regarde le poisson nager dans le ciel. Oui je suis une vague qui va et qui vient sur la grève. Oui demain je serai en grève, en grève de tous les principes, de toutes les règles, de toutes les morales qui emprisonnent et gèlent les âmes à l'intérieur des cœurs. Oh oui demain je serai loin de tout ça. Viendrais-tu avec moi Monde ? Serais-tu capable de me suivre ? Demain.

J'ai l'impression qu'il me reste tellement de choses à dire. Mais peut-être ai-je tout dit finalement. Je ne sais. Je me perds sur ma corde. Regarde la terre tourner. Les mots flottent dans l'air et tournent avec elle. Ils sont déjà loin, partis se heurter à d'autres murs, flirter avec d'autres oreilles. Qui sait, peut-être serons-nous bientôt rejoints ?

M'enfin, ce qui est certain, c'est que moi, demain, je ne serai plus là. Et oui Monde, c'est un adieu que je suis venu te faire. Oh non je ne vais pas mourir, je m'en vais simplement. Il ne faut pas t'inquiéter. Où vais-je ? Pourquoi faudrait-il systématiquement avoir une destination ? Il est parfois bien plus agréable d'avancer sans but, juste pour le plaisir d'avancer. Et bien dis-toi que c'est là que je vais, vers nulle part, mais à la recherche de...
Chut plus tard.

Demain.

Ah demain. C'est l'avenir demain. Si nous ne faisons rien aujourd'hui, c'est bien parce que nous sommes assurés d'avoir un demain. Voudrais-tu que je m'excite une dernière fois Monde ? Je ne sais pas si la chandelle pas belle en vaut le jeu. Pas mieux. Découvre-toi. Décalotte-toi ! Je n'ai qu'un petit brellan de reines. Qu'elles se déshabillent et me branlent, qu'elles m'ébranlent la calandre, hi hi, tu veux que je glousse comme gousse Monde ? Je peux tout faire maintenant car je n'ai plus de norme. La norme c'est moi ! Je vais aujourd'hui détruire les dernières limites, toutes tes limites. Le travail, la télé, les gens bien pensants, l'éducation des manuels, le vide des parents, la nourriture et ta voiture, la politique et la tactique, on en a vu plein de ces conneries. Et bien, c'est pas fini. Il faut toujours garder le meilleur pour la fin comme les religieuses que l'on se bouffe sans pitié, toujours commencer par grignoter le tour du chou tout sec et NIARK d'un bon coup de mâchoire finir par le milieu bien crémeux, bien frais, bien mmmm. Le cœur de religieuse est un délice. Est-ce sa virginité qui procure ce sentiment d'inaltérabilité ?

Les religions sont bien le plus puissant des carcans, un sortilège diabolique sans véritable contre poison. J'ai le foie qui déborde Monde. Je crie à l'hérésie car mon nom est liberté. Comme il est facile de croire qu'une entité toute puissante dirige nos vies. Il doit être si rassurant de croire que, quoi qu'il se passe, il est là, ils sont là, au-dessus de nous, tous ces dieux qui veillent sur nous. En réalité, je me dis qu'ils doivent être bien imbus d'eux-mêmes pour nous demander sans cesse de nous agenouiller devant leurs faces imbuables.

Hier j'ai fait une pipe à Dieu, il a joui du pétrole. Dire qu'ils sont les responsables de la majeure partie des crimes de ce monde me paraît être un doux euphémisme Monde. Dire que la grenouille habituelle erre dans un brouillard perpétuel est absolument... Je ne sais pas. J'ai vraiment du mal. Il y a certes des gens qui le vivent bien, pour qui prier est un bonheur et qui constitue la première force équilibrante de ce monde mais tout de même, quand on voit tout le reste. Quoi ? Non tu me saoules avec tes développements ! Réfléchis un peu ! Toutes les guerres sont motivées par la religion ou la possession. Les punitions, les sévices, les adultères qui séparent les couples et tuent nos enfants et par-delà toutes les formes de viol. Chaque soir la télé viole nos esprits de ses immondices. Au nom de quoi au nom de qui ? Au nom de tous ceux qui n'y croient pas mais font tout pour que nous, nous y croyions. La laïcité est un mythe car définie par une loi. Argh ! Deux personnes du même sexe n'ont pas le droit de s'aimer, les païens – de préférence colorés – sont des êtres inférieurs, les sorcières sont le mal. La liste est longue en vérité et si je pouvais traîner Dieu devant un tribunal je le poursuivrais pour crime contre l'humanité. Argh ! Je hais les dieux et ceux qui les ont inventés Monde. Hérésie est ma foi car mon nom est liberté.

Es-tu sûr que le prochain pas ne te fera pas trébucher ? Est-ce que quand on prie devant sa télé branchée sur France2 le dimanche midi ça vaut autant qu'une prière aux genoux du curé de la paroisse ? Es-tu sûr que le prochain pas ne te fera pas t'écraser la gueule sur le

bitume ? Sais-tu que demain ne viendra peut-être jamais ? Ne penses-tu pas qu'il nous faudrait alors en profiter pour respirer aujourd'hui ?

Je flâne sans me faner sur ma corde mince ma corde fine ma corde faible, s'égrènent la vie et ses pétales séchés. Embrasse-moi. Un pas vers nous nous porterait plus loin qu'une course folle vers nulle part. Cette corde de chanvre solide comme du plomb transformé en or : du chanvre vert, un rêve dans ma chambre verte. Perdus dans l'espace temps où les songes se forment et déforment, vision délétère, mirage éthérisé, vierge diaphane, quand l'iris s'amalgame au cosmos et que l'univers se fend d'un baiser. Transporte-moi sur tes ailes petit oiseau amoureux du ciel, les hommes se sont vendus aux mauvaises ondes. Envole-moi là haut que je respire avec les flocons de neige. Ailleurs. Ailleurs. Ailleurs. Tout est si beau ailleurs, Ailleurs. Ailleurs. Ailleurs. Le paradis d'ailleurs comme une parade de rêves. Penche-toi sur la gauche Monde, doucement, ne va pas tomber tout de suite, ce serait dommage quand même, je n'ai pas fini. Voilà. Penche-toi Doucement. Regarde ce monde pourpre accroché au rideau en dessous de nous. Hier je l'ai visité, je l'ai visité hier. C'est un beau monde. L'atmosphère y est sanguinolente à souhait. L'air qu'on y respire y est empreint d'une matière ocre. Je ne peux te la nommer car elle n'existe pas chez nous, elle n'a donc pas de nom et n'existe pas. Pourtant les habitants de ce monde l'inspirent à chaque respiration, et chacune de leur expiration se teinte de cette haleine rougeoyante. La vapeur se rosifie avec l'altitude si bien que...

Ça n'a pas d'importance Monde, je pourrais t'emmener dans mille autres mondes que... Si je te faisais rencontrer des créatures plus belles et plus sauvages que la plus belle de la plus belle des femmes ; et si je te faisais connaître un orgasme démesuré, une jouissance purifiée, une explosion harmonique de chacun de tes sens, qu'en dirais-tu ? T'aimerais ça hein. Idiot ! Tu ne supporterais pas et sombrerais dans la folie à l'instant suivant.

Tu as donné un nom à chaque étoile en dénigrant la réalité stellaire. Derrière chaque étoile il y a un rêve qui vit, un rêve qui bat, un nouveau monde à explorer, une infinité de possibilités. Tu refuses d'y accorder le regard nécessaire à la construction de ton évanescence car tu ne sais comment apprivoiser cette possibilité. Ta frustration n'est que le frein qui t'empêche de te libérer. Ta croyance en ce qu'ils te disent te rassure, te permet d'attendre minuit et par-delà tous les demains qui construiront le tombeau sur lequel un adolescent viendra répandre quelques gouttes de vodka un samedi soir après avoir franchi illégalement les portes du cimetière, juste avant d'aller pisser contre la tombe de ton voisin d'éternité. Et de ce fond de bout de terre s'évapore l'infâme exhalaison, les odeurs du mort provoquent la révolusion des vivants. Que dire ?

Je suis capable de sauter de l'une à l'autre sans m'arrêter à travers les secondes. He ho, he ho, petite biche fendille le temps et s'en va sautillant sur un nuage, un flocon, si désœuvrée de gambader au travers de toutes ces souches d'arbres plastifiés qu'elle en saute trop haut, s'envole pour découvrir d'autres mondes, des mondes où les neiges sont blanches et où les pluies sont douces. Mais non, la biche est morte, enterrée au fond du bois, son âme s'est envolée vers une autre éternité, laissant son cadavre en contemplation sous la folie des hommes. Et toi Monde ? Tu ne crois pas à la beauté de... Combien de fois ai-je croisé une âme en partance et de se dire : « ouf j'en ai enfin fini » ; et de disparaître satisfaite mais surtout empressée de mettre la plus grande distance entre elle et nous.

Qu'avons-nous fait de si mal Monde ? Rien. Aucun des maux de ce monde n'est de ton fait. Ça te rassure que je te dise ça hein. Et bien non. Je n'ai aucunement l'envie de te rassurer. Je suis là pour te déchirer. Dis-toi bien que si mon « je » est plus fort que tout, le tien l'est tout autant et que chaque jour qui passe sans que tu ne cries est un cautionnement à l'abjection sans qualificatif. Dis-toi bien qu'aucun mot n'est trop fort pour moi. Je les assume et les consume. Le con s'hume. Je me renifle tous les matins. Et chaque jour mon odeur est de

plus en plus désagréable à sentir, ou ressentir. La putréfaction. La pute en faction. Oui je me suis vendu. Oui tu t'es vendu. Chaque jour ils achètent ton silence, te manipulent, t'orientent. Le joueur d'Hamelin a manqué son coup. Une note a dû se perdre. Oui je suis la pute des ces saigneurs. Oui tu es la pute de ces saigneurs. Et chaque homme qu'ils saignent, chaque lopin de terre qu'ils pillent est fait avec mon consentement tacite, ton consentement tacite. Lève-toi et marche ! Lève-toi et crie ! Tu peux te plaindre toute ta misérable journée, tant que tu n'auras pas crié aucun des oiseaux ne te portera soutien. Soutiens-moi, piaille la petite mésange, délivre-moi du plomb qui me gèle les ailes. Vos pluies sont si lourdes, mon nid a une odeur de ce liquide noir que vous vénerez et les vers sont acides si bien qu'à force de poétiser j'en ai des aigreurs intestinales ; j'en ai attrapé le ténia de la versification. Délivre-moi crie la petite mésange et nous te soutiendrons. Mais la mésange comme le condor n'est que le décor d'une vie considérée comme l'atrophie génétique du rêve. Le con dort et ne se réveillera pas avant que nous lui ayons amené une chimère au petit déjeuner. Que d'histoires Monde ! Que d'incapacités ! Que deviendrons-nous quand ils auront tout brûlé ? Que deviendrons-nous quand-ils auront tout pillé, tout enfermé dans des coffres dont personne n'a la clé ? En vérité l'homme a une passion pour enfermer les choses et les machins dans des boîtes. Les lingots d'or, les animaux, les gens, les plantes, les billets, les objets, je crois qu'il n'existe pas un seul truc, une seule chouette que l'homme n'ait pas enfermé dans une boîte. On te vendra même de l'air du Mont Saint-Michel en conserve si tu n'es pas dans le sens du vent. Si ça ce n'est pas l'ultime raison d'une motivation je... Ah non, ce n'est pas ça l'ultime raison, attendons un peu, je t'expliquerai. Bois plutôt avec moi Monde. Sens la chartreuse te charmer. Elle est une invitation à la volupté, un délice délicieux. Laisse-la te prendre. Laisse-la te pénétrer, se fondre dans chacune de tes alvéoles d'amour. Laisse-la t'emporter vers le feu de la passion, le bûcher du péché. Oh oui elle t'enivre de ses sens, se faufile, exhibe ton désir charnel. Je la vois qui prend possession de toi. Elle court elle coule en toi, se fond avec le

cosmos, embrase ton évolution, te libère des chaînes que tu croyais morales et qui ne sont qu'assassines. Viens Monde, laisse-toi porter par le flot déraisonnable de la pulsion, de la passion amoureuse, par le désir total. Le désir n'est pas le mal lorsqu'il est fait de partage. Tu la vois, elle navigue sur le sang du ciel et de la terre, s'insuffle en toi comme le pouvoir de mille respirations délicates. Je serai doux comme une fleur de lila. Lila, femme de pureté obscure, s'alanguit dans les bras inconnus, offre son ultime plaisir en partage, un souffle communiant la mort à la vie. Lila, femme des espoirs sucrés, caresse mes yeux de ses fleurs généreuses, sans pareilles qu'elles-mêmes. Lila, femme du monde, grandis et explose, donne-nous cet Ex qui nous manque à tous.

Ah Monde, je m'enivre de tous ces parfums en flottaison universaliste. Je sens la muscade et le thym, le laurier et la rose. Je suis un pot au feu. Oui je suis un pot au feu alternatif. Laisse-moi respirer cette chaleur amoureuse qui s'émane de chaque recoin des cases où tu as rangé les gens comme du bétail. Abattez les chiens ! Ne les laissez plus vous dominer, vous ordonner. Le Un peut être après le Trois si on a la force de l'imaginer. Je peux voler si je le veux.

Examine-moi, je ne suis que ton reflet en simple divergence magnétique. Expatrie-moi car ma seule patrie est le corps que j'habite. Je n'en veux plus. Je veux faire l'amour à ton âme Monde. Faire l'amour faire l'amour faire l'amour à ton âme. Argh ! Je me liquéfie dans cette communion.

Les dieux disent qu'il ne faut pas se mélanger. Ça fait des millénaires qu'on suit ce brillant conseil sans croire en eux et on a vu ce que ça donne merci bien. C'est choquant hein ? Laisse-moi te dire Monde qu'ils ont associé le sexe et l'amour pour en faire un objet de possession et donc de marchandisation et de crime. Fidèle. Oui je suis fidèle... Comme mon chien. Crève ! Ils ont associé ce mot au romantisme, si bien que nos enfants en font leur croix à porter dès leur plus jeune âge. Le prince charmant est fidèle lui et la belle au bois dormant a

bien dormi cent ans. Ouais mais dans la vie baby c'est pas pareil. Laisse-moi te dire Monde. Il n'y a de fidélité que celle du cœur et de l'âme, que celle qui m'appartient car je n'appartiens qu'à moi. Je t'aime mais serais-je à toi ? Te ferais-je don de tout ce que je suis sous le prétexte que je t'aime ? Te donnerais-je la permission de décider de ma vie, de prendre mes décisions, d'aimer qui ou quoi ? Suis-je ton chien ou celui que tu aimes ?

Allons Monde, l'amour est un acte d'offrande, pas de rétention ! L'amour devrait être liberté, tu l'as conçu comme une prison. De quel droit mon corps et mon âme t'appartiendraient-ils ? Je n'appartiens qu'à moi. Je ne possède rien et je t'aime lady. Je t'aime comme personne ne t'a jamais aimée car tu ne m'appartiens pas, en ça je te suis fidèle. Ne comprends-tu pas que l'amour est là mais que ce n'est pas ce que l'on t'a enseigné. Oh non ! L'amour c'est le don de soi. Non mais arrête, je ne me donne à personne moi. Si c'est pour que tu me passes la brosse dans les cheveux comme à ta Barbie ou que je fasse le valet comme ton papa, non merci, je préfère me garder. Possession. Les êtres se possèdent et s'emprisonnent. Si je t'aime, je veux que tu sois libre. Libre de tout. Libre de rester, libre de t'en aller, libre de haïr, libre de penser, libre d'aimer le monde entier si tu veux aimer le monde entier. L'amour est un partage, une capacité de liberté absolue. Pourquoi en avoir fait une prison à travers le sexe et la possession ? Une petite partie de baisouillade ne traduit qu'un désir de plaisir, c'est un acte d'amour, ce n'est pas l'amour. Je t'aime tu m'aimes, tu es à moi, je suis à toi. Non non chérie. Désolé. Cette conception n'amène que tristesse et désolation, enfermement et dépérissement de l'âme. Et de ces chaînes ils ont fait notre enfer...

L'adulte erre entre les confins de ce qu'il voudrait être et ce qu'on lui impose d'être. T'inquiète bonhomme, pendant que tu réfléchis moi j'aime. La vie explose. Amour en parallèle avec tromper. Je suis un éléphant qui trempe sa trompe. Non. Je suis un homme qui aime les hommes. Non. Je suis une femme qui aime les femmes. Non. Je suis une femme qui

aime les hommes. Non. Je suis un homme qui s'aime tout seul. Non. Je suis un homme qui possède sa femme. Non. Je suis un homme qui aime les femmes et les hommes. Non. Je suis un homme qui aime les bananes mais seulement celles des Antilles, car les Américaines sont toutes OGMisées. J'ai voulu t'aimer et je n'ai fait que me tromper moi-même. De tes chaînes possessives tu as fait de moi un être qui ne sait plus ce qu'il est. Je n'ai trompé personne, c'est toi qui l'as fait. Tu m'as imposé, façonné, pour que je te rende l'image de ce que tu aimerais être. Je comble ta solitude et dans cette appartenance tu as l'impression d'être aimé mais l'amour prisonnier de murs ne mène qu'à l'errance, à une boucle sans fin vers l'inconnu. Je croyais t'aimer. C'est parce que tu croyais que je t'appartenais. Mais qui es-tu ? Je ne suis que l'image que tu voulais que je te rende. Jamais tu n'as voulu aimer autre chose. Si je sors du rail, on dit que je te trompe. Qui trompe qui ? Je n'ai jamais trompé personne. Tu t'es trompé en croyant que je ne serais que ton reflet déshumanisé. Tu t'es trompé en croyant que je ne serais que le reflet de ton père. Tu t'es trompé en croyant que je ne serais que le reflet d'une idéologie déifiée. Ils t'ont trompé, tu t'es trompé, je me suis trompé en croyant que je pourrais être cet autre que chacun d'entre nous désirerait avoir, désirerait posséder, corps et âmes. Je ne sais plus ce que je suis.

...

Respiration.

...

Regarde ces yeux Monde. Nous en avons déjà parlé. As-tu déjà croisé un regard plus bon que celui-ci. Et si je te disais qu'Aurélië n'avait aucune limite du temps où elle était entière. Cela émoustillerait-il tes sens ?

Hier, alors que nous marchions en silence dans les rues de Bogota, elle s'est subitement arrêtée pour prendre le visage d'un homme entre ses mains et déposer un tendre baiser sur ses lèvres, le serrer dans ses bras puis revenir vers moi, un sourire sur la bouche, de

l'amour dans les yeux. Peu après, elle attrapait un homme de Paris pour le faire danser sur le trottoir. L'instant d'après c'était une fille qu'elle embrassait, un enfant à qui elle offrait un ballon qu'elle venait d'acheter, un papi qu'elle prenait dans ses bras. Parfois ça allait bien plus loin, mais cela se passait à l'abri des regards indigents qui sont les tiens Monde. Tu comprendras que compte tenu de la qualité de ces regards il convient de ne pas tout raconter. La seule chose que je puisse te dire c'est qu'Aurélié était libre et la foule de choses qu'elle avait l'habitude de faire et que tu jugerais probablement comme étant une infâme immoralité n'étaient que l'amour qu'elle portait au monde entier et qu'elle partageait avec chacun. Oh oui elle en a distribué du bonheur... Passons. Tu ne peux comprendre.

Sujet terre à terre. Face contre terre.

Nous savons tous que la science a démontré que l'homme est apparu en Afrique, il est donc juste de penser que nos lointains aïeux avaient la peau noire. Selon les livres saints, Dieu a créé l'homme à son image. Dieu est donc noir.

Hérésie !

Elusion. J'ai soif.

Je suis athée. Les dieux ne peuvent exister ou du moins pas comme nous le concevons. L'homme les a créés pour imposer un contrôle à tous les autres. L'homme les a créés pour s'inventer les pires excuses à tous ses crimes.

Elusion. J'ai soif.

Je flâne sur ma corde raide tendue à travers les mondes. J'en ai visité quelques-uns déjà. Il y en a des bien pires que le nôtre. Il y en a aussi des meilleurs. Je marche à travers le cosmos à la recherche de ma petite fée magique, son âme doit bien être quelque part.

J'ai soif.

L'homme qui a inventé Dieu n'a créé que des mensonges. Et tu vois Monde, cette confusion n'amène qu'à l'errance absolue. Et au milieu, des enfants qui ne comprennent pas

pourquoi maman et papa se séparent pour une simple histoire de cul. Nous nous sommes mariés, ton cul m'appartient chérie ! C'est ça ou je te lapide ! Et au milieu des enfants qui ne comprennent pas, pleurent et meurent en silence...

Demain, je ne serai plus là Monde. J'aurai abattu le mur contre lequel je me tiens. Je me serai fondu dans ce regard en une fusion allégorique des molécules d'amour. Demain je serai libre car hérésie est ma foi. Je serai parti à la recherche de son âme, et une fois que je l'aurai trouvée, nous danserons avec les étoiles. Demain je ne serai plus Monde car tous mes demains seront devenus aujourd'hui. Je ne serai plus car je vais me volatiliser dans son image, partir à la recherche de son âme !

Question.

Comment apprendre la liberté à son fils quand on est soi-même prisonnier ?

Réfléchis au sens de cette phrase, à la motivation primale qui l'habite, à la motivation qu'elle peut entraîner, tourne et retourne les mots et découvre l'absolu de l'EX !

Chut.

Il convient de respirer l'instant et d'exploser dans l'ensemble de molécules vibratoires qui composent nos vies. Demain est maintenant, il suffit d'ouvrir...

J'ai soif.

Je suis las.

Demain est aujourd'hui, car il ne suffit plus de repousser le jour vers l'avenir, il suffit de se libérer. Briser les chaînes, les murs, les horizons, exploser les morales canalisatrices de nos forces, se rassembler et crier. Peu importe ce que l'on criera. Il faut faire trembler les étoiles accrochées dans le ciel, qu'elles tombent dans nos mains tendues les uns vers les autres, qu'elles irradient nos âmes et nos cœurs, que chaque homme et chaque femme ressentent enfin leur appartenance à une entité cosmique unique.

Je suis immoral car je ne te crois pas, je ne te crois plus Monde. Et de mes yeux pleurent des larmes de sang car je me suis écorné plutôt que de contempler la misère que tu légitimes par tes voies impénétrables. Dieu est américain et il s'appelle Mister President Of The United States. Et à ses pieds lèchent des pantins multirécidivistes des pires crimes contre l'humanité. Le pape qui est la personne censément la plus chargée d'amour de toute cette planète est aussi celle qui ne sera jamais papa. Quel amour est plus puissant que celui porté à ses enfants ? Laisse tomber Monde. Ton pape ne sait pas de quoi je parle. Laisse-le crever en paix. Hérésie je t'aime car tu es la force libératrice. Et ces larmes de sang coulent sur mes lèvres, se mélangent à la suave douceur des plantes sauvages enfermées dans cette charmeuse bouteille ; le sang est le feu qui anime les marionnettes, mes fils se rompent, je craque je m'écartèle je me disloque, je suis l'escarre désincarcéré de cette plaie béante que tu idolâtres comme une poupée articulée : toi et nous. EX !

Comme un vent en travers du monde
Balaierait ma maladie de tête
Sexes étincelles d'ivresse, La Bombe
Ouvre-moi ton ventre minette !

Comme un vent en travers d'ma tête
Soufflerait ma maladie de cœur
La vie enflammée chut.... BENG !
Ouvre-moi tes tripes menteur !

Illusionne- moi !
Illusionne-moi d'un poème, d'une rose
D'un horizon cramé, ta vie dans la mienne
Sans au-revoir
Illusionne-moi !

Fais-moi rêver d'un arc-en-ciel
D'une pluie d'étoiles et demain
Un dimanche pluvieux éternel
Où je puisse encore boire à ta main

Donne-moi l'illusion
Tes sens, ton sang, tes sexes

L'avidé besoin d'être sensation
Oh oui donne-moi tes ex...ex...EX !

Illusionne-moi !
Illusionne-moi de tes avidités
Hors la loi, d'un festin de chair
Et de sang
Illusionne-moi !

Crache-moi tes passions altérées
Un coup d'épée, mort d'ennui
Vomis-moi ta vie d'hier
Pour un nouvel aujourd'hui

Comme la tempête d'une vie
Oublie nos morts, nos corps
Brûle-moi tes secrets et tes Si
Vieille momie, Sois EX, dragon d'or

Illusionne-moi !
Illusionne-moi de tes cris
La rage, la force des désirs
Ta liberté
Illusionne-moi !!!

Illusionne-moi !
Illusionne-moi d'un demain
Sans hier.
Illusionne-moi d'une chanson
Sans fin

Illusionne-moi mes amours
Illusionne-moi d'une chanson
Sans fin
Illusionne-moi !

Oh oui Monde. Il faut exploser. Exploder ses sens exploser ses émotions. Tourne tourne le manège et ses chevaux de bois, la danse sera plus belle sans les chaînes. Redevenir sauvage. Tigresse et Tigrou sont dans un bateau. Tigrou tombe à l'eau. Qui reste dans le bateau ? Personne bordel ! Tigresse a plongé pour sauver Tigrou ! Impitoyable. Je te regarde et t'assassine d'un œil. Mon âme m'appartient car j'ai fait sauter le barrage. Je la promène sur ma corde afin d'irriguer les fleuves émotifs illuminant le cosmos de vie. Regarde à gauche tu

verras le tombeau où pourrit la raison. Regarde à droite tu verras le caveau où crève la morale. Je ne suis plus rien car je suis l'Indéfini. Je ne me vois pas en toi, je ne vois qu'en moi. Je n'ai plus de nom car tu ne me reconnais plus comme un des tiens. Si je suis innomé, je ne puis exister. Je suis l'inexistant, l'indéfinissable.

Ex Ex Ex Ex Ex. Sors de toi et contemple la merveille. Qui est cet homme qui marche dans la plaine ? Petit, ne le vois-tu pas venir ? Il est grand beau et sauvage. La pluie est libre. Examine-moi. Nos similitudes nous confèrent l'appartenance à la même espèce mais sans nos âmes chacun n'est qu'un. Nous devons exploser. J'ai soif et envie de baisouiller une grenouille de bénitier sur l'autel d'une cathédrale, qu'elle jouisse sous le regard de son dieu, que son âme s'embrace sur le bûcher de toutes nos vanités. Combien détournent le regard, ferment les yeux, se cache, se dissimulent à l'instant de l'extatique jouissance sexuelle ? Alors petit ? Aurais-tu peur que ton âme ne s'échappe ? Laisse-là donc partir, ouvre les yeux et embrasse le monde. Demain je ne serai plus. J'aurai disparu, loin sur ma corde raide tendue au travers du cosmos, laissant ce monde derrière, perdu dans ses mortifères dimanches. Qui que tu sois, je veux te serrer dans mes bras, sentir ta peau sur ma peau, battre ton cœur près du mien, que nos âmes se présentent l'une à l'autre. Demain ne sera plus car chaque instant sera magique. Mais je dois partir car tu n'es pas prêt Monde. Organisons l'orgie planétaire. À la fuite du crépuscule, quand les petits enfants seront couchés, sortons, embrassons-nous, baisouillons tous les uns avec les autres, les hommes avec les femmes, les femmes avec les femmes et les hommes avec les hommes, tous ensemble faisons l'amour aux étoiles. Et à l'instant nirvanique, ne plus fermer les yeux, ne plus se détourner face à la nature de ce que nous sommes. Garder les yeux ouverts pour laisser jaillir nos âmes qui ensemble se rencontreront enfin et danseront dans le ciel. Tous ensemble nous concevrons les enfants de personne puisqu'ils n'auront aucune appartenance dans cet amas libéré de femmes et d'hommes s'aimant librement. Nous donnerons naissance aux enfants de l'amour qui n'auront

ni père ni mère sinon cette universalité commune. De cette libération propriétaire ces enfants bâtiront, créeront, inventeront, donneront un sens et une vie au mot Humanité !

Pfiou ! Ce petit discours sent la fin non. Un peu facile tu crois pas. Cruel manque d'imagination. Après tout les boîtes à partouze ça existe pas pour les chiens, même si l'intention n'y est pas. On y baisouille dans tous les sens possibles avec tous ceux qu'on croise sans jamais rien partager. Jésus a dit : « Ta crampe tu garderas ». Mais non Monde ce n'est pas une question de fesses ! Tu comprends rien à rien. Bon je me casse. Mais avant de partir là où je vais, je souhaiterais que tu fasses une chose toute simple qui pourrait bien changer deux ou trois petits trucs de rien du tout.

Il y a des mots qui ne se disent jamais. Il ferait tellement bon de les entendre. Tu trouveras peut-être ça cul-cul Monde mais je te le dis. On se reverra pas toute façon.

J'aimerais juste que tous les pères du monde s'approchent de leurs filles et de leurs fils, qu'ils aient deux mois ou cent cinquante ans, qu'ils leurs posent les deux mains sur les épaules, qu'ils les regardent dans les yeux et qu'ils leur disent : « Je t'aime Ma fille. Je t'aime Mon fils ».

Epilogue

Le vide et le silence.

Anéantis. Cœur perdu éperdu cherche âme sœur.

Céleste. Ouvrir sourire la porte de ce jardin où fane notre rose coupée. Notre papillon de nuit ne butinera plus la fleur qui grandissait s'alanguissait d'un songe irrespectueux ; brûle brûle petit papillon sur les néons sensations ; l'incendie de tes ailes sublimera l'émotivité cadenassée effrayée par vos peurs des anges.

L'ivresse des armes larmes de tes mots abreuve l'espoir d'enfant mort sur l'horizon immobile où s'empile l'amer ; hume les sons du chagrin purpurin et le temps fuyant, car l'avant a disparu et l'après ne sera plus. Un tas de cendres pourpres pour couche ; notre rêve patiente et s'endort sur ce lit chaud où agonise la passion. Rest In Peace.

T'es parti sans rien dire que le pire, la banalité des autres, comme une autre ; sans rien avouer et pas même une bouée pour se raccrocher. Coulé.

Renaîtras-tu d'un soleil mauve, d'un cristal d'étoile ou d'une seconde heureuse ?

Libérez-nous.

Si seulement je pouvais vous détester autant que je vous aime.